

FUZZINE

N°3

Un Zine ... en plus Fuzz !!!!



AGITATION FREEE

Entretien Exclusif : Robin Wills (Barracudas), Hackamore Brick (Psyché US), Cosmic Trip Machine (Néo Psychédélie), Jean Pierre Hypken des Gypsys (Garage rock Français), Yaset de Quetton (Presse Underground)

Retour sur : le Jeff Beck Group, Sharon McDonald, Left Lane Cruiser, Tom Wolfe, Antonin Artaud

Rubriques : Garage Story, Cosmic Riders, Brèves Qui Fusent, le Jukebox de M.Vinyle

Edito

Mourir ? Plutôt crever ! (Siné Hebdo)

Siné Hebdo qui ferme ses portes, Éric Zémour porté au pinacle de la ringardise critique populiste, caricatures religieuses qui émeuvent la bonne conscience, et le légendaire Quetton, revue anarchiste normande ayant vu le jour en 67, qui lâche le papier en 2009... La presse libre serait-elle en danger ? Assurément, dans sa forme traditionnelle. Besoin de rentabilité, censure systématique, manipulation politique et politicarde, bassesse et anesthésie générale de la conscience politique et toutes autres formes critiques... La presse underground souffre, certes, mais ne se meurt pas. Où pour reprendre la dernière de Siné Hebdo, *Mourir ? Plutôt crever !*

Tel pourrait être l'adage de Yaset, fondateur de Quetton, qui à défaut de pouvoir subsister dans un modèle ultra capitaliste où le journalisme n'est plus qu'une forme abrupte du contrôle de l'information, persiste à travers la grande toile libéricide du net, jusqu'au jour où... Fuzzine, par l'intermédiaire de son Nantais Amaury, a donné la parole à Yaset. L'histoire continue.

Fuzzine, à l'image des blogs et autres plateformes virtuelles, s'inscrit clairement dans cette nouvelle démarche du journalisme contre-culturelle. Pas d'exigences de rentabilité, de nécessité économique, où avec trois bouts de ficelles, du temps, de la passion, beaucoup de caféine et autres substances, on parvient à sortir un canard boiteux totalement libre aussi bien dans son contenu que dans sa forme.

Oh, bien sûr, les inquisiteurs des multinationales de l'information vous rétorqueront qu'une bonne information doit être traitée, vérifiée, anesthésiée (sic), que la plupart de ce qui circule sur le web ne sont que polémiques sans fondement. En oubliant le fatalisme exacerbé et les reportages bidon que nous finançons via nos impôts.

Au moment même où vient de sortir le numéro 9 de Vapeur Mauve, autre fanzine proche dans sa conception de Fuzzine, basé sur l'initiative populaire et la passion qui lie les rédacteurs entre eux, la contre-culture s'organise. Et on ne peut que souhaiter la multiplication de ses démarches collectives dans tous les secteurs, aussi bien culturel que politique ou philosophique. Comme autant de brèches entrouvertes vers une liberté d'expression retrouvée.

Mourir ?... Plutôt crever !

Lou.

En couverture :

- Agitation Free – Entretien avec Lutz Ulbrich P4

En Vedette :

- Rock Psychédélique Hackamore Brick P11
- Pop : The Barracudas – entretien avec Robin Wills P14
- Néo Psychédéla – Cosmic Trip Machine P17
- Rock Français : The Gypsies – Jean Pierre Hipken P22

Folk UK – Shelagh McDonald P31

Blues Rock :

- Jeff Beck – Truth P32
- Left Lane Cruiser – All You Can Eat P35

Cosmic Riders : Revue de presse et chroniques délirantes : P37

- Dead Flowers / The Suns Of Arqa / Magic Muscle / Algarnas Tradgard

Brèves qui Fusent – Chroniques de disques de par le monde: P43

- Morton Subotnick / Message / Museo Rosenbach / Amber / Pandit Pran Nath / Thomas Gartz

Le Jukebox de Monsieur Vinyle : P46

- Jays Jays / Q65 / Outsiders / Sandy Coast / Second Hand

Folk Français et Influences des Musiques du Monde P49

Garage Story : P53

- Strawberry Alarm Clock / The Omens / The Satans / Green Fuz / Indian Puddin' & Pipe

Label : Man's Ruin Records P55

Rave Up – Anthologie du rock anglais 64/70 Part.4 P58

Rock Pictures P65

Presse Underground – Entretien avec Yaset du brulot anarchiste Quetton P68

Bouquins :

- Tom Wolfe – Acid Test P70
- Antonin Artaud – Le cancer vient de la folie réprimée P71

Le Tréponème Bleu Pâle : Poésie Underground P73

- Nirvana at Reading

Coup de Gueule P75

Agitation Free

LE VENT SOLAIRE

Fleuron du rock allemand, Agitation Free en est surtout la boîte de Pandor, de celle où s'essaimèrent nombre de musiciens vers d'autres contrées tout aussi aventureuses qu'originales. Précurseur d'une scène berlinoise en pleine agit-prop, qu'ils façonnèrent en compagnie des Amon Düül, ils se retrouvent projetés dans les lointaines plaines sahariennes d'Égypte et du Liban. Une tournée déconnectée de toutes réalités pop qui allait produire finalement l'un des groupes les plus innovants en matière de kraut music. Rencontre avec Lutz Ulbrich.



Laurent : Commençons par vos premières influences. On imagine qu'une culture anglo-saxonne n'était pas chose facile, pour un jeune allemand né après la guerre.

Lutz Ulbrich : Les premières influences furent les disques de mes parents, d'Elvis aux Shadows. La radio ne proposait pas grand-chose de bien alors, sauf le programme américain AFN. Mais dès que j'ai entendu les Beatles jouer *Roll Over Beethoven*, il était clair pour moi que je devais apprendre la guitare et former un groupe. Ce que j'ai fait.

L : Qu'était cet endroit nommé *Le Zodiaque*, à Berlin ?

LU : Un club underground, situé dans Kreuzberg, et géré par Conrad Schnitzler. On y accueillait des groupes comme Curly Curve, Tangerine Dream, Plus+Minus (Kluster). Et Agitation Free est devenu le chouchou. C'était expérimental et ouvert à tout. Les concerts commençaient à 11 heures du soir, jusqu'à trois heures du matin. Comme nous étions tous très jeunes, pas moyen de me souvenir comment se déroulait nos cours, ensuite. Au fait, il y a de nouveau des concerts tous les mois, à la même adresse. L'endroit a été rebaptisé *Krautopia*.

L : Est-il vrai que dès 1967/68 vous utilisez déjà des diaporamas sur scène ?

LU : Exact. Folke Hanfeld s'occupait de nos éclairages. Il expérimentait avec des films super 8, des diaporamas, et tout ce genre de chose. Très innovant. Une fois, il a même mis des lombrics dans le diaporama, qui souffraient de la chaleur en rampant sur l'écran. L'événement s'appelait *Intermedia*, organisé par notre professeur d'art progressif (Herr Fleischmann) dans notre école, le *Waldschule*. Où Christophe Franke, Michael Günther, et moi étions étudiants.

L : Pink Floyd/Zappa/Velvet Underground, tous réputés avoir été le passage obligatoire pour chaque groupe de rock allemand, à la fin des années soixante. Vrai ?

LU : Oh oui. Notre premier guitariste (Lutz Kramer) revenait d'un voyage en Angleterre, où il avait vu un concert de Pink Floyd. Il nous a initié à ce genre de musique. Pour moi, il a fallu un moment pour s'habituer à ces sons déments. Mais des chansons comme *Interstellar Overdrive* sont devenues une partie de nos morceaux de scène. Pink Floyd était définitivement une grosse influence pour nous. Zappa et le Velvet, pas tant que ça. Nous écoutions aussi beaucoup les Doors, plus tard l'Allman Brothers Band. Et aussi Terry Riley, Steve Reich, ainsi que d'autres compositeurs modernes, que Thomas Kessler nous avait fait connaître.



MALESCH
AGITATION FREE
معليش

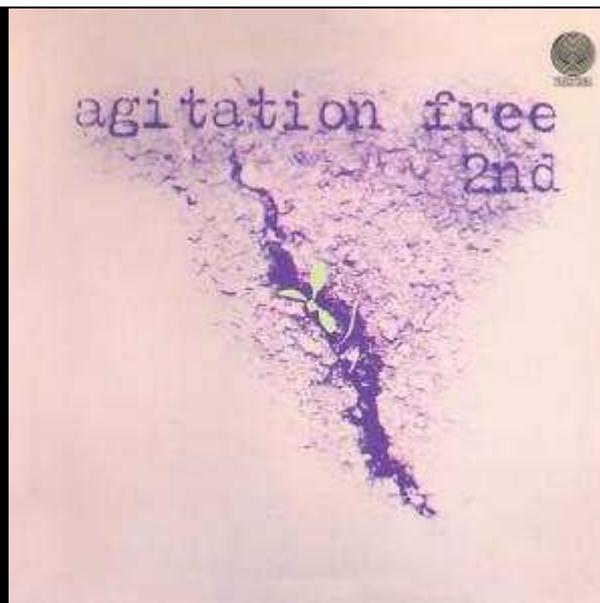
Premier opus du groupe, *Malesch* est une météorite sonore, s'aventurant dans de longues envolées orientales et cosmiques. Le disque, basé sur l'improvisation des musiciens auxquelles on rajouta des extraits live tirés des séances enregistrées lors de leur périple au Moyen-Orient, embarque l'auditeur dans des splendeurs électro s'amourachant de couleurs orientales. Voyage carrément trippant et hypnotique, *Malesch* se veut une fusion totalement réussie entre l'univers classique de la musique répétitive allemande et les sonorités arabisantes.

Considéré comme l'une des toutes premières tentatives de *World Music*, le disque résonne encore de nos jours merveilleusement novateur, puissant et phantasmatique.

Malesch – 1972 Label Vertigo 6360607

Après une tournée de deux ans, le groupe rentre en studio peaufiner un deuxième album tout aussi splendide, mais différent. Délaissant alors son héritage oriental pour en revenir à ses premiers amours, le rock West Coast, *Second* est un savant croisement entre les envolées acides d'un John Cipollina et la rythmique régulière et répétitive de la musique concrète d'un Terry Riley. L'opus s'envoie en l'air sur de longues improvisations électrisantes, où le jeu du guitariste Gustav Lütjens est à son apothéose, sur fond de jams électro. Si les qualités intrinsèques des musiciens sont évidentes, le groupe ne s'enferme pas dans les carcans d'une musique évidente, mais laisse tout au long de l'opus une grande part à l'improvisation, qui fait de *Second* un disque totalement déroutant à chaque écoute. Derrière ses deux albums studios se grefferont plusieurs live, à la qualité variable.

Second – 1973 – Label Vertigo 6360 615



L : Comment est venu ce nom d'Agitation Free ?

LU : Folke Hanfeld a fermé les yeux, posé son doigt dans un dictionnaire anglais, trouvé le mot « Agitation ». Ce qui nous a plus tout de suite, puisque c'était notre tendance. C'est donc devenu notre nom. Autour de cette période, nous avons entendu parler d'un groupe du nord de Berlin, qui jouait sous le même patronyme. Une coïncidence a fourni la solution, une nuit où nous jouions dans un club de Berlin, nommé *Quasimodo*. C'était un concert pour se faire connaître, donc nous jouions gratuitement. Sur la porte du club, à la craie, était écrit le mot « free » pour « gratuit ». Une superbe juxtaposition. Nous avons décidé là de changer de nom, et de devenir Agitation Free. Ce qui a propulsé (littéralement) notre chanteur John L. à des hauteurs nouvelles. Incapable de résister, il s'est accroché à une des lampes du plafond, qui ne pouvait pas supporter son poids. Et l'a envoyé s'écraser sur la table d'un couple stupéfait, dans une explosion de verre et de bière. Bien sûr, on s'est fait bannir du club pour un sacré bout de temps. Typique de John L. Il se mettait à poil pendant les concerts, et même après qu'on l'ait viré. Il venait pendant qu'on jouait, montait sur scène, et faisait son strip-tease. Après, il est devenu membre d'Ash Ra Temple, et a chanté sur leur second album. Il est toujours dans le coin, je crois qu'il se fait appeler Noah, mais j'essaie de l'éviter. Par chance, on n'a aucun enregistrement avec lui.

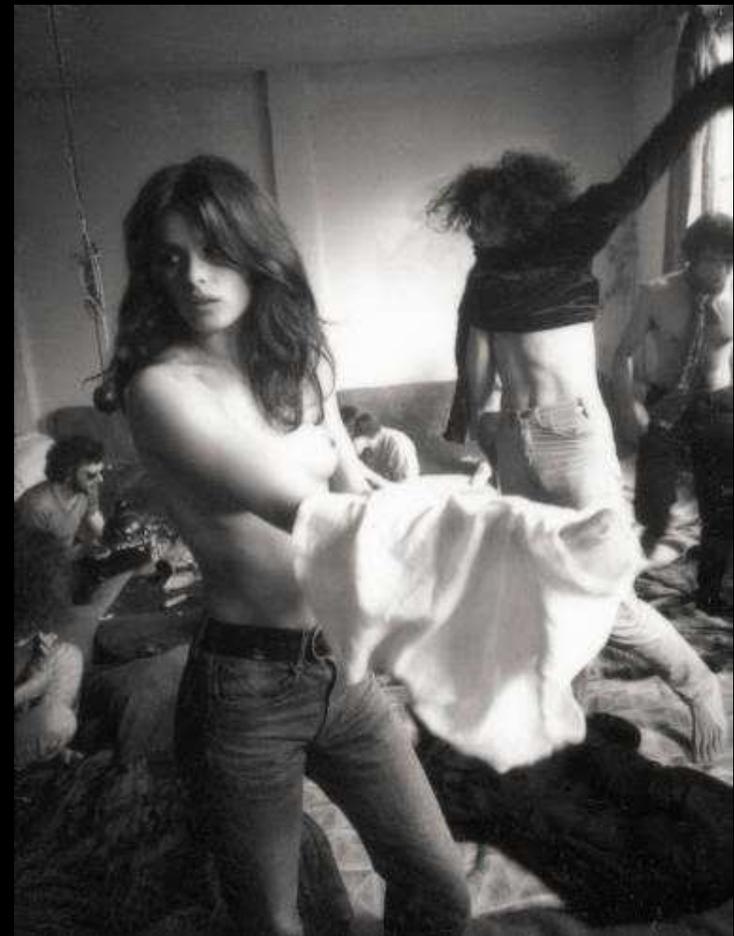
L : Au début du groupe, il y avait Ax Genrich (Guru Guru) et Christophe Franke. Vous partagiez une salle de répétitions avec Ash Ra Temple et Tangerine Dream. C'était une vraie communauté expérimentale ?

LU : Effectivement, on rencontrait les gars d' Ash Ra Temple et Tangerine Dream, et on s'écoutait les uns les autres. Tout le monde influençait tout le monde. À la fin 1969, la mère de Christophe a arrangé quelque chose de très intéressant pour nous. Elle était professeur de violon, avec de bons contacts dans le monde du classique. Pendant une conversation avec Konrad Latte, le directeur du *Volksmusikhochschole* (l'école publique de musique) de Berlin-Wilmersdorf, elle a appris qu'il avait encore de l'argent, suite à la vente d'un piano à queue. Et qu'il avait l'intention de créer et sponsoriser un groupe de rock, dans son école. Avec beaucoup de tact et de patience, Madame Franke l'a convaincu d'investir dans un groupe qui existait déjà, nous. Il a accepté, et une salle de répétitions a été transformée en studio. Un

Kommune 1, ou l'avant garde underground allemande.

Lutz Kramer, guitariste fondateur d'Agitation Free, s'installera en 1968 dans cette communauté berlinoise d'extrême gauche. Il y rencontrera les musiciens d'Amon Düül, et l'endroit devient alors LE lieu underground de la capitale allemande. Lutz en profite pour répéter avec son groupe, et partager diverses expériences avec d'autres musicos, mais également peintres et poètes...

L'endroit attirera nombre de personnalité, dont un certain Jimi Hendrix qui y passera plusieurs jours. Jusqu'à la fin de l'année 69, la Kommune 1 sera le lieu de toutes les extravagances culturelles, propices à des jams démentes et des soirées déjantées où se mêlent allègrement sexe, drogues et rock&roll.



professeur de musique (Thomas Kessler) fut engagé pour superviser les choses. Et Agitation Free est vite devenu inévitable pour le *Volksmusikhochschule*. Ash Ra Temple et Tangerine Dream nous ont suivi de près. On est devenu de grands amis avec Thomas Kessler, et avons équipé le studio ensemble. Le légendaire « Beat Studio » dans Pfalzburger Strasse, Berlin-Wilmersdorf. Thomas était notre George Martin. Une très heureuse collaboration. Comme je l'ai déjà dit, il nous a introduit aux compositeurs modernes, et ouvert nos esprits à des sons nouveaux. Par exemple, il fut le premier à mentionner un nouvel instrument nommé « Synthétiseur ». Il était une grosse influence, et a emmené nos compositions à un autre niveau. C'était une époque très excitante et inspirante. Il y avait tant à apprendre de lui, tant pour la musique que pour l'improvisation. On se voit toujours, Michael Hoenig et moi l'avons rencontré à Berlin, en mixant l'album de notre concert japonais, à Tokyo, en 2007.

L : Avant le premier album, vous êtes partis en voyage en Méditerranée, sponsorisés par l'Institut Goethe. Comment avoir décroché un tel mécénat, par une institution qui ne doit pas être une réunion de joyeux défoncés ?

LU : C'est arrivé en mars 1971, après un concert à Berlin. Un type BCBG s'est approché de la scène, et m'a demandé si j'aimerais jouer au Caire. Il s'appelait Christian Nakonz, et était consul de l'ambassade allemande en Égypte. Il avait déjà passé la soirée à arpenter la nuit berlinoise, à la recherche de musiciens locaux, à ramener le bas. Bien que j'ai été sceptique, il a eu une longue conversation avec les copains, et ils ont échangé des adresses.

L : Ils ont aimé *Malesh* ?

LU : Aucune idée. Tout ce que je sais, c'est qu'on était le premier groupe de rock à jouer au Moyen-Orient. Et quand l'Institut Goethe a célébré son cinquantième anniversaire, ils ont fièrement présenté le CD, et des reportages sur la tournée.

L : Vous avez joué en France pendant deux mois, en 1973. Comment les gens réagissaient-ils ?

LU : Aucun souvenir d'avoir donné autant de concerts d'une seule traite, mais c'est vrai qu'on se produisait beaucoup chez vous. Grâce à notre manager Assaad Debs, qui nous avait vu à Beyrouth, et a démarré une carrière de promoteur. Il travaille maintenant avec l'agence Corrida, à Paris.

L : La promotion était bonne ?

LU : On se plaignait d'en manquer. Notre compagnie de disques (Phonogram) se concentrait sur un autre groupe allemand, Atlantis. Même s'il n'était pas populaire en France. C'était démoralisant, dans la mesure où le public français accrochait bien, et qu'on aurait pu avoir beaucoup plus de succès. Je dois dire que de tous les groupes auquel j'ai participé, le public français est le plus ouvert aux sons nouveaux. Chaque fois que je grimpe sur scène ici, l'accueil est chaleureux, ce qui rend très facile le concert et la montée à de nouvelles hauteurs. C'est encore arrivé avec 17 Hippiés, quand nous avons joué au Théâtre de La Ville, à Paris. Le public allemand pourrait prendre de la graine.

L : Parlons d'At Last. Ce disque soulève plusieurs mystères. Il est sur Barclay, vous êtes crédité comme producteur sur la face un, il est sorti uniquement en France.....Expliquez-nous tout ça.

LU : Après la séparation d'Agitation Free, en 1974, je vivais en France avec Nico. Je savais que le groupe avait toujours une bonne réputation, et une grosse audience. Donc, je cherchais des bandes inédites, et ai négocié un deal avec Barclay. C'était deux enregistrements que nous avons fait pour *Rock en Stock*, l'émission de Pierre Lattes, et une œuvre du compositeur d'avant garde Erhard Großkopf, nommée *Looping IV*, qui venait de RIAS, une radio de Berlin.

Fondée à l'origine en 67 en opposition aux mouvements étudiants par des membres du SDS et du Munich Subversive Action, la première communauté s'installe dans l'appartement de l'auteur underground Hans Magnus Enzensberger. Le groupuscule tente alors de renverser les préceptes bourgeois en fondant leur propre idéologie, dénonçant le carcan social de la bourgeoisie selon trois idées :

** Le fascisme se développe à partir de la famille nucléaire*

** Les hommes et les femmes ne peuvent se développer librement en tant que personnes, car trop de dépendance existe dans le milieu familial*

** La cellule nucléaire doit être brisée*

Ils souhaitent ainsi abolir la propriété, dézinguer la sphère privée, et rénover la notion travail (travailler pour le plaisir et non par devoir). Taxé de communiste, le SDR se désolidarise du mouvement, qui prend une tournure des plus activistes quelques mois après. L'endroit s'apparente alors à un lieu de débauche où s'entrecroisent beatniks et maoïste...

Ils font rapidement parler d'eux par leurs provocations récurrentes : un projet d'assassinat du vice-président américain, une opération commando lors de la visite du Shah d'Iran, affichage de flyers violents contre la guerre au Vietnam

Catch That Burning Vietnam Feeling That We Would Not Want To Miss At Home

À partir de 68, le climat s'apaise, la communauté est forcée de déménager dans une usine désaffectée et se concentre alors sur ses activités culturelles, porteuse d'une révolution plus populaire et insidieuse. Une place majeure sera faite pour la musique, les libertés sexuelles, le théâtre, la poésie...

Comme tant d'autres mouvements underground de cette fin sixties, la Kommune 1 se désagrège par son penchant exacerbé pour l'héroïne. La communauté se dissout au début des seventies, mais restera à jamais comme l'une des expériences les plus élaborées d'alternative à la culture bourgeoise.

Lou.



L : Comment êtes-vous venu à travailler sur la musique du *Berceau De Cristal*, avec Manuel Gottsching ?

LU : Depuis la fin 1974, je jouais avec Ash Ra Temple. À travers Nico et Philippe Garrel, il était simplement naturel de contribuer à ce film. Dans la mesure où notre musique psychédélique convenait parfaitement aux images.

L : Etrange musique pour un film étrange ?

LU : Tout a fait.

L : Vous avez fait beaucoup de choses depuis la fin des années 70. Travaillé avec Ash Ra Temple, aussi dans le théâtre, des albums solos, même remonté un groupe (17 Hippies). Et maintenant ?

LU : Je travaille principalement avec 17 Hippies. On fait 120 concerts par an, partout dans le monde. De la World musique acoustique, complètement différent, mais on rigole bien. C'est une grosse formation, 13 membres, et je suis très content d'en faire partie depuis le début, en 1995. Quand j'ai du temps, je joue mes propres chansons avec mon propre groupe, *Liiil*, en allemand. 8 albums solos, et je continue. De temps en temps, on continue avec du matériel d'Agitation Free, comme en ce moment, le mixage de notre concert à Tokyo en 2007. Que nous envisageons de sortir à la fin de l'année.



Lutz Ulbricht

L : Vous aimez les CD Spalax ?

LU : Je suis heureux que Gabriel Ibos ait été le premier intéressé à sortir nos CD chez Spalax, mais le label ne travaille plus aussi bien qu'à ses débuts. C'est pour ça qu'on est passé chez SPV Allemagne, pour ressortir notre catalogue. Fier aussi que SPV ait sorti mon premier disque, *Liiil*, avec Nico.

L : Le son n'est pas un peu froid ?

LU : Peut-être. Tout ce que je vois, c'est que nos disques sonnent mieux, sont mieux présentés, et ont plus à offrir.

L : Vous écoutez quoi, aujourd'hui ?

LU : Comme je l'ai dit, je tourne avec 17 Hippies, jouant du banjo dans un groupe acoustique, tentant de trouver de nouvelles influences dans la musique, autour du monde. Il y a des trésors partout, et c'est vraiment fascinant pour moi. Beaucoup plus que la scène rock ordinaire. Sinon, chez moi, je préfère le silence. Je trouve que la musique est devenue une sorte de pollution sonore. Je n'écoute pas grand-chose, sauf les autres groupes, quand je joue dans un festival.

L : Vous connaissez cet incroyable groupe allemand, nommé Vibravoid ?

LU : De nom. J'y jetterais une oreille.

L : Votre avis sur le téléchargement ?

LU : Dans l'industrie musicale, il y a toujours eu de nouvelles inventions, qui ont tout bouleversé. Le téléchargement en est une. Qui donne aux gens la possibilité de choisir exactement les chansons qu'ils veulent, et de créer leurs listes. C'est bien. Quoique en temps que musicien, je préfère travailler sur une œuvre, qui pourra devenir inutile dans le futur. Le téléchargement illégal est très dangereux, pour chaque créateur. Il nous vole, et nous empêchera de plus en plus de gagner notre vie. C'est un manque de respect, et j'espère que les gens vont réaliser ça. Aucun problème avec le téléchargement légal.

L : Quelle a été votre première pensée en apprenant que le mur de Berlin était tombé ?

LU : Je ne pouvais pas croire que ce soit arrivé si vite. Mais bien sûr, c'était l'événement historique le plus heureux, auquel j'ai assisté. Ici, à Berlin, on était tous bourré et content. Mais, assez tristement, l'euphorie n'a duré qu'une semaine.

Entretien mené par Laurent, avec la participation de ...



ROCK UNDERGROUND

HACKAMORE BRICK ET LA SCÈNE DE BROOKLYN



Le goût juste le goût

Imaginez que vous ayez couru après un disque pendant presque trente ans. En connaissant tout juste le nom du groupe (« Hackamore Brick ») aperçu dans un vieux Rock And Folk. Et puis un jour, en fouinant dans la crypte obscure du rock and roll, derrière la grande armoire, il y a ce truc pas commun, bien protégé par la poussière du temps....Vous ramassez, vous soufflez sur la pochette. One Kiss Leads To Another. Consultez n'importe quelle encyclopédie dite compétente, ce sera rideau baissé, rien, nada, connais pas. Surprise, les sillons sont intacts. Et la musique a de sérieux arguments pour elle. Comme un vague relent des Charlatans qui se seraient focalisés sur le sujet. Et rien d'autre. Ou des démos du troisième Velvet Underground. Je suis sûr que Willy Deville aurait adoré. Pour vous situer le niveau New Yorkais. Rencontre avec Chic Newman et Tommy Moonlight, bombardés architectes en chef du projet.

Laurent : Vous êtes les deux têtes pensantes derrière un des disques les plus criminellement ignorés de tous les temps. Racontez-nous votre histoire. Je crois que vous venez de Brooklyn.

Tommy/Chick : On vivait à Brooklyn, mais on s'est rencontré à l'école à Manhattan. Chick jouait dans un groupe que j'ai rejoint. Puis on est parti monter le nôtre, Robbie (Biegel, le batteur) est arrivé le premier, puis parti, puis revenu juste avant qu'on enregistre le disque. Bob (Roman, le bassiste) est arrivé plus tard.

L : Par qui étiez-vous influencés, au départ ?

T/C : On écoutait les Drifters, les Everly Brothers, Mary Wells, du folk (Peter Paul And Mary) et les premiers groupes anglais. L'humour de Chuck Berry et des Coasters, également.

L : Parlons un peu des chansons. Pas un brin de ce qui était à la mode à l'époque. Quelle a été la réaction du label ?

Quatrièmes quartiers de New York, le premier en terme de population, Brooklyn est aussi célèbre pour ses Music Hall et cabarets que pour ses ponts historiques, mais finalement très peu pour sa population rock&rollienne. La Grosse Pomme, ville cosmopolite par excellence, est pourtant l'un des foyers où le rock s'excita, dans une veine arty que le Velvet Underground et la Factory de Warhol représenteront à jamais. Et Brooklyn vit naître en son sein quelques gloires futures du rock&roll, du ténébreux Lou Reed en passant par le contest song d'Arlo Guthrie. Néanmoins, on ne peut pas à proprement parler, quand on évoque le rock à Brooklyn, de scène, en ce sens qu'il n'y a pas d'homogénéité dans le son ou les chansons. Non, à l'image de sa population, on est davantage confronté à un melting pot des cultures, des origines, et ce mélange culturel se retrouve dans la diversité des combos rock issus de Brooklyn. Avec une unité tout de même que l'on retrouve dans cette manière si New Yorkaise de créer des atmosphères urbaines. Petit tour d'horizon de ces groupes, qui à l'image d'Hackamore Brick, ont usé leurs guitares dans les rares salles qu'offrit Brooklyn.

Vanilla Fudge : le plus connu évidemment, et l'un des seuls à réussir à dépasser les frontières New Yorkaise. Construit autour d'une des plus infernales sections rythmiques (Carmine Appice et Tim Bogert), les Vanilla Fudge construisirent un heavy psychédélique référencé qui inspira bien des combos.

The Vagrants : Premier groupe de rock à avoir émergé réellement de Brooklyn, et qui fut d'ailleurs l'une des références des Vanilla Fudge. C'est à ce titre le seul lien entre groupes de rock que l'on peut dénoter. Emmené par Leslie West (futur Mountain), ces garageux sont responsables de deux trois pépites rock s'inscrivant dans la légendaire Garage Story des Nuggets. Amateur de soul et de R&b, les Vagrants dégainent alors une blue eyed soul violente, agressive et pétaradante, déchiquetant l'asphalte à grands coups de riffs cinglants et de claviers virevoltants. Un premier simple tonitruant, puis une version tsunamienne du Respect d'Otis Redding feront des Vagrants l'une des figures du garage rock US.

Brooklyn Bridge : Tenant son nom du célèbre vieux pont de Brooklyn, ce collectif pop a, à son actif, plusieurs albums traduisant une activité riche en la matière. Signé sur le label Buddah, le groupe bricole une pop arty délicieusement psychédélique, aux harmonies vocales enchanteresses, qui via l'ironie de ses compositions et la théâtralité de ses shows, sut se montrer subversif et original.

Tool Shed : Obscurité totale née d'un groupuscule d'étudiants hippies, triturant un folk urbain étrange et bordélique, engagé et arty.

Next Morning : Ou Hendrix qui continue à faire des ravages aux quatre coins du monde. Un seul disque, clairement influencé par Jimi, où se télescopent à l'envi pédales wha wha et déluges de fuzz sur des rythmes funky extasiant. Cet opus est l'oeuvre d'une communauté trinidadienne importante à Brooklyn.

Dust : Aujourd'hui connus par les amateurs de vinyles et de collectionniste aigus, Dust fabriqua un heavy rock couillu et nerveux, bien servi par l'excellent guitariste Richie Wise. À noter que celui qui frappa les caisses au sein de Dust n'est autre que Mark Bell, futur Ramones!

Chelsea : Avant de faire le pantin devant des ados boutonneux au sein des Kiss, Peter Criss évolua dans ce combo qui ne sortit qu'un seul LP, s'engonçant dans un hard rock lyrique passablement oublié.

The Bag : À l'image des Vagrants, influencés par la soul et le R&B. Le quatuor tentera alors de bricoler une soul blanche bien carrée, qui manque malheureusement de sensualité et d'originalité.

T/C : On savait qu'on ne jouait pas la musique qui plairait aux DJ. En espérant être entendu, quand même. Richard Robinson, notre producteur, avait compris ce qu'on voulait faire, et nous a laissé faire à notre idée. Il a expliqué tout ça à la maison de disques.

L : Vous avez eu de la promotion ? Vous pouviez vivre de votre musique ?

T/C : On a donné quelques concerts avant la sortie du disque. Ensuite, un engagement de six semaines (à St Thomas, dans les Îles Vierges) puis on est rentré à New York, et notre contrat s'est arrêté.

L : Il y a ce morceau sur la radio. Vous étiez accro à la FM ?

T/C : C'était plus une chanson sur la radio AM que FM. Une virée à l'époque ? Ramassez votre copine, 2 dollars d'essence (qui coûtait trente centimes les cinq litres) et faites le tour de Brooklyn pendant un moment. Garez-vous un peu. Redémarrez pour acheter à manger. Et garez-vous de nouveau. La radio marchait en permanence (AM seulement, de ce temps là). Des couples appelaient pour demander leurs chansons favorites. Radio parlait de ça.

L : Beaucoup de choses ont été dites sur l'ombre du Velvet Underground, derrière vous.

TC : Personne dans le groupe ne les considérait comme une influence. On pensait sonner comme les groupes de la première vague Anglaise (1964-66) avec l'accent de Brooklyn.

L : Que sont devenus les deux autres membres du groupe ?

T/C : Robbie vit en Floride. Il est professeur de batterie, et joue avec des musiciens de son coin. Il est venu à New York l'an passé, pour nous aider sur notre CD. Bob est prof de musique dans le Maine. Il joue toujours de la basse dans divers groupes, dont un avec sa fille, qui chante.

L : Que faites-vous maintenant ?

T/C : On rejoue tous les deux depuis 2007. Un CD de six chansons a été enregistré, et on en

prévoit un autre à la fin de l'année. Depuis l'an dernier, on fait de la scène toutes les six semaines. Un concert à Manhattan en Avril, et un autre en Juin.

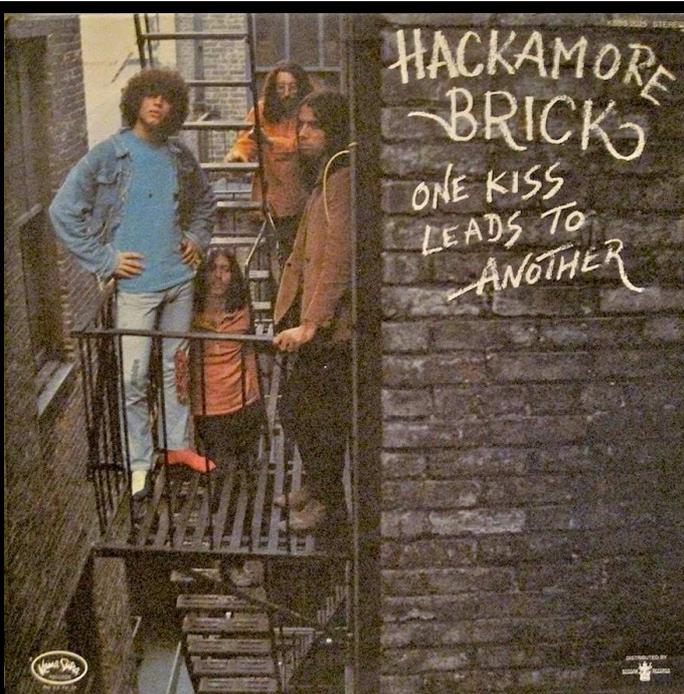
L : Vous avez été surpris de découvrir que tant de gens vous vouaient un quasi-culte ? Vous avez entendu parler de cette réédition de votre album, sur un label du nom de Mister Nobody ?

T/C : On a eu surtout eu du mal à croire que des gens aient entendu parler de nous dans les années 90 et au début de la décennie 2000. Cette réédition est un pirate, on n'a rien à voir avec ça. Il est prévu de sortir d'autres chansons, enregistrées en même temps que l'album. Ce sera disponible en téléchargement.

L : Vous connaissez la France, je crois.

T /C : On y a eu du bon temps. Un de mes souvenirs favoris est une petite conversation, au moment du repas, avec une dame qui tenait un café. Quelque part, entre Deauville et le Mont-Saint-Michel. Un autre est d'être resté coincé dans un tourniquet du métro, avec trois sacs et une guitare, dans la bousculade du lundi matin, à Paris.

Entretien mené par Laurent.



Sorti en 1970 sur le label Kama Sutra, *One Kiss Leads To Another* fait parti de ces trésors secrètement cachés dans la pléthore informe des productions américaines de l'époque. Un petit bijou intemporel où s'entremêle influence Lou Reedienne (ah cette attaque de guitare digne du premier Velvet sur *Oh! Those Sweet Bananas*), rock enlevé et ballades mélancoliques qu'on se déguste allègrement le long d'un Jack's un soir de brume sentimental. Bien plus qu'une copie informe du groupe de la Factory, Hackamore Brick développe sur son unique opus une panacée excitante de ses influences, jusqu'au sublime et délirant *I Won't Be Around*, où sur des notes jazzy à l'orgue le groupe développe un groove mirifique proche de ce que feront les *Soft Machine* de l'autre côté de la manche. Bardé de riffs implacables et d'orgues swinguant, cet opus mérite sa qualification de chef-d'œuvre ! Et tant qu'à faire, ne pas trop l'ébruiter, mais se le garder au chaud, les soirs où le monde vous dégueule son lot d'insanité... ce genre de plaisir n'a pas de prix.

lou.

The Barracudas

Entretien avec Robin Wills

La croisade ultime



Boy Georges au poteau, Duran Duran dans le goudron et les plumes, les programmeurs radios pendus aux tripes de Bon Jovi, voila en gros les années 80 comme on les rêve. Sans oublier la rock critique vichyste, jamais en retard d'une collaboration, qu'on verrait volontiers tondue. Tout le monde vous dira que la réalité était un peu différente. Mais que les Barracudas ont, dans leur coin, sainement œuvré, pour la reconnaissance du rock en tant qu'art majeur, alors que la mort synthético n'importe quoi emportait tout. Robin Wills était leur guitariste, et le vieux démon ne l'a pas lâché. Mieux, il cite en référence ce que la France a produit de meilleur. Rencontre avec un pur et dur.

Fuzzine : Commençons avec le début de votre aventure musicale.

Robin Wills : J'ai acheté mon premier disque, avec mon argent de poche en 1966. À sept ans, j'avais un EP d'Eric Burdon and The Animals, *Good Vibrations*, et un troisième. Peut-être un EP d'Association. Ma sœur, un peu plus âgée que moi, écoutait les Beatles. Mais je faisais de mon mieux pour écouter des trucs différents des siens. Dieu seul sait pourquoi j'avais choisi ces trois disques-là. Ils étaient juste là, dans le magasin, je n'y connaissais rien. Après, je suis passé à la musique militaire, et aux musiques de film (principalement la guerre et les westerns), mais suis revenu au rock avec Mungo Jerry et Creedence Clearwater Revival. J'ai commencé à acheter des 45 tours sérieusement en 1970.

F : Avant les Barracudas, vous avez joué avec un Suisse nommé Lou Chrysler.

RW : Lou Chrysler... c'était en 1975. Un groupe de rock revival, avec trois guitares. Lou était en fait Léo Zouridis, à l'époque le mari de ma sœur. J'étais le second chanteur, faisant principalement des chœurs, mais parfois je chantais lead. Je ne pense pas avoir fait plus de trois concerts. Après, j'ai tenté de monter des groupes, sans succès, en jouant de la guitare. Mais je connaissais seulement quelques accords. J'essayais de jouer *Slow Death*, *Money*, et *Baby It Don't Matter* du Sir Douglas Quintet. C'était... bizarre. Je suis alors rentré en Angleterre, et ai rejoint les Unwanted. C'était en 1977.

F : À grands groupes, grandes légendes. Il paraît que quand vous avez rencontré Jeremy Gluck, vous avez joué aux fléchettes pour vous décider sur un style musical. C'est du pipeau ?

RW : Absolument n'importe quoi. Jeremy serait tout juste capable de se planter une fléchette dans le pied, ou de se crever un œil. Et encore, un jour de chance.

F : Dans le même registre, j'ai entendu dire que la première fois qu'il a débarqué à Londres, il trimballait sa planche de surf.

RW : Encore une ânerie totale. Vous avez lu ça où ?

F : Les Barracudas étaient très populaires en France, vers 1983. Vous avez même produit un groupe de chez nous.

RW : J'en ai même produit plusieurs. D'abord la compilation Snapshot avec Chris Wilson, 10 groupes français en un mois, le pied. C'était le premier enregistrement des Calamités, et j'ai fini par avoir deux enfants avec Caroline, la bassiste. Après, j'ai produit les Surrenders de Toulouse, les Provisoires, quelques groupes suisses comme les Needles et les Maniacs, et d'autres encore.

F : Vous considériez-vous, à l'époque, comme ceux qui allaient sauver le rock ?

RB : On prenait ça comme une croisade. Il y avait nous, les Dogs, les Fleshtones et les Real Kids. La France était une terre d'accueil, ou nous pouvions jouer et faire passer notre message. À part la scène trash qui débutait à Londres, l'Angleterre était un endroit atroce. Scritti Politi et les étudiants qui se la jouaient artistique. Beurk !

F : 1965 Again est un hymne aux années 60 (l'intro style Phil Spector, les paroles). Vous étiez déjà collectionneur à l'époque ?

RW : Je collectionnais depuis 1970, et à partir de 1972 j'ai commencé à acheter des singles des années 60 dans les marchés aux puces. Je recherchais des trucs simples, qui vont directement à

l'essentiel. Comme les Pretty Things, les EP's français des Standells, d'Action, des Birds anglais. Tout ça pour l'équivalent de deux ou trois euros. En 1976, j'ai revendu une bonne partie de ma collection, chez Rock On, à Londres.

F : Comment avez-vous rencontré Chris Wilson ? C'était une sorte de rêve qui prenait forme ?

RW : Effectivement, pour un gros fan des Flamin Groovies, c'était le Graal. Il est venu nous voir jouer au Hope&Anchor, et nous a rejoints pour le rappel. Puis il est resté.



F : En écoutant I Want My Woody Back j'entends une grosse influence des Who. Exact ?

RW : Jeremy était un grand fan des Who. J'aimais la guitare et les accords de puissance des premières chansons. Mais mon amour profond, c'était *Who's Next*, le premier album que j'ai acheté en 1971.

F : Très important. Où avez-vous trouvé cette pub au début de Summer Fun.

RW : Les séries *Cruisin* qui sont sorties dans les années 70. Elles se composaient d'émissions radios sixties, de différentes villes. Je crois que c'était le volume 1966 de Boston.

F : Le maxi sur Flicknife est moins mélodique, plus punk. C'était l'influence de Jeremy ?

RW : C'était nous deux. Et l'influence de Jim Dickson (le bassiste). Et le manque de budget. Notre réaction à avoir été sur un gros label, on célébrait le fait d'être libre et de pouvoir faire ce qu'on voulait. *Takes What He Wants* a été écrit à propos de Steve Barnett, notre manager pendant la période EMI. Un arnaqueur et un branleur de première classe.



F : Vous avez entendu le *Buffalo Bill* de Jeremy Gluck ? Grand disque, mais totalement inattendu.

RW : Seulement de loin, pas ma tasse de thé.

F : Le groupe s'est brièvement reformé en 2005.

RW : On a enregistré un album sur NDN, dont je suis très fier. Pop The Balloon, en France, vient juste de sortir un single (400 copies) avec une reprise de *Two Headed Dogs* de Roky Erickson. La face b est *Teenage Head*, avec Roy Loney au chant. 2 Groovies pour le prix d'un. NDN s'apprête à sortir un mini album avec *Nothing Ever Happens In The Suburbs Baby*. Il y a six ou sept autres titres, essentiellement du live de 2005.

F : Sur You Tube, il a des clips de vous avec Roy Loney. Ça date de quand ? Roy est facile à vivre ?

RW : Un vrai gentleman, un merveilleux chanteur. Ces trucs datent de 2004, à Paris. Je l'ai revu l'an passé à San Francisco, j'aimerais qu'il vienne jouer en Angleterre.

F : Parlez-nous de votre site (Pure Pop). Vous êtes fan de glam rock ? Vous

pensez qu'une nouvelle vague de vinyle tuera le CD ?

RW : Mon premier concert fut Gary Glitter en 1972. Alors oui, j'aime le rock and roll, la simplicité et les morceaux qui accrochent. Le glam/glitter c'est beaucoup de rigolade. Et on en a encore tant à découvrir. Les singles sont le format ultime. Les CD sont comme les cassettes, jetables.

F : Quel est votre disque le plus rare ? Celui que vous aimez le plus ?

RW : Mon single préféré de tous les temps est *Slow Death*. J'ai trouvé deux copies de l'original anglais, avec la pochette photo, pas la réédition de 1976. Celui que j'aime le plus... *You Don't Know* par Ellie Greenwich, sur Red Bird. J'aime la pop, le rock, les girls groups, le surf vocal, le powerpop, le bugblegum accrocheur.

F : Que pensez-vous du téléchargement ?

RW : C'est utile pour découvrir des trucs, mais ce n'est pas une production. J'aime ce que pouvez toucher et sentir. Le vinyle est le format définitif, et le single est roi.

F : Vous écrivez et parlez le français. Vous connaissez quelque chose à notre rock ?

RW : Oui, et ceci à un nom, les DOGS.

Entretien mené par Othall et Laurent.



Voyage dans l'espace temps

Le duo Cosmic Trip Machine fait partie de ces groupes, qui devant la friilosité des maisons de disques et le contexte musical, ont choisi de s'offrir la liberté artistique de l'underground. De celle qui permet aux âmes musicales de se construire sereinement, avec les moyens du bord, pour offrir leurs propres visions de la musique, sans contrainte si ce n'est le plaisir de triturer leurs instruments dans la direction désirée. Connus suite à leur magnifique premier essai proposé gratuitement en téléchargement sur le net, que de nombreux blogs décents reprendront à leur compte, le duo enregistre il y a quelques mois un nouvel effort, qui se veut une bande sonore déjantée d'un film de série B que l'on peut aisément situer dans le temps. Après un passage dans l'un des festivals les plus intéressants de notre époque, le Yellowstock (à Geel en Belgique), le groupe produit une cassette de ces enregistrements, qui se vend très facilement sous le manteau. Suffisamment pour qu'enfin un label s'intéresse à nos gaillards, et sorte ce Vampyros Lesbos bourré de référence, mais suffisamment original pour que Fuzzine s'intéresse à ce duo nourri de bonnes vibrations sixties !

Fuzzine : Pourquoi avoir appelé votre dernier album Vampyros Roussos ? On pense évidemment au film de Jess Franco...

Will Z. : Ce titre résulte de notre amour pour Démis Roussos et les films de série B.

Majnun : Nous avons été marqués par l'esprit de Vampyros Lesbos, aussi bien du point de vue visuel que musical, avec cette façon abrupte de passer de la beauté au mauvais goût absolu.

F : Le cinéma justement. Votre album est construit sur une succession de morceaux qui s'enchevêtrent les uns dans les autres à la manière d'une bande-son d'un road movie érotico horrífico déglingué. C'est très frappant, et on se doute que c'est l'effet

recherché. Expliquez-nous un peu cette passion pour le cinéma, et plus particulièrement pour ces films de série B sortis dans les années 60.

Majnun : Le cinéma de série B, ou de genre, est par essence plus transgressif, plus audacieux que le cinéma traditionnel, issu du circuit des gros studios. Les faibles coûts de production, permettant presque toujours de rentrer dans ses frais, pouvaient donner aux réalisateurs une certaine liberté et leur permettre de faire passer des idées ou des concepts interdits ailleurs ; tout cela dans le cadre malgré tout basement mercantile de l'exploitation. Un paradoxe intéressant. Les délires visuels, le rythme parfois aléatoire et les prestations en roue libre des comédiens sont aussi des éléments qui nous ont séduit dans le cinéma de genre.

F : À l'écoute de l'album, on est vraiment intrigué par l'effet visuel des morceaux. Je veux dire par là que chaque morceau exprime une scène, et le tout s'écoute comme une entité dans sa globalité. Pendant l'enregistrement, êtes-vous partis d'un scénario de base, ou avez-vous construit ce scénario en fonction des parties musicales qui vous venaient à l'esprit ?

Will Z. : Majnun a écrit, en 2003, un scénario hommage à *Vampyros Lesbos* sur lequel nous nous sommes basés pour composer les morceaux. Nous avions initialement prévu de réaliser le film puis de le mettre en ligne, mais, faute de budget, de temps et d'acteurs, nous avons abandonné ce projet. Restait l'idée de réaliser une bande-son fictive. Nous avons enregistré une première démo, en une journée, et, comme le résultat était amusant, nous avons, un an plus tard, décidé de donner une suite au scénario original en parodiant l'intrigue et les morceaux d'un opéra rock très pompeux que nous jouions avec notre groupe de l'époque.

F : Parlez-nous un peu de ce scénario.

Majnun : Ce scénario utilisait le prétexte d'une intrigue hommage à *Vampyros Lesbos* pour faire passer des choses inconcevables à l'écran, avec un humour complètement régressif, un côté rien à foutre et un esprit totalement potache. Au final, heureusement que rien n'a été tourné !

F : Comment faites-vous sur scène pour reproduire l'impact cinématographique de votre album en sachant que ce dernier est une entité et qu'il n'est pas composé de singles potentiels ?

Will Z. : Depuis le début de *Cosmic Trip Machine*, nous voyons nos concerts et nos enregistrements comme deux projets distincts. Quand *Lord Space Devil*, plutôt acid-folk, est sorti, nous avons mis en place un set heavy et progressif, autour

de longues pièces (du matériel que l'on retrouvera partiellement sur notre futur troisième album). Peu après l'enregistrement de *Vampyros Roussos*, essentiellement électrique, nous avons majoritairement tourné avec une formule acoustique. Cela nous permet, tout d'abord, de ne pas lasser l'auditeur - d'un concert à l'autre, les spectateurs ne savent jamais à quoi s'attendre - et, ensuite, d'avoir une démarche *sixties* en mélangeant les styles - à l'époque, l'amateur de psyché aimait la soul, le jazz, le garage, le folk...

Majnun : ... ainsi que le heavy blues, le hard naissant ou la musique indienne. Nous avons toujours voulu faire évoluer nos morceaux entre le studio et la scène, que ce soit via les arrangements ou l'improvisation. Rejouer à l'identique ce que l'on a déjà fait est dénué d'intérêt.

F : Il y a une vraie richesse dans les ambiances développées, jouant par-ci un gimmick funk pour passer à un morceau limite garage, puis s'envelopper par-là dans un folk rock acide pour rebondir sur un rock nerveux. Quels disques sont passés sur la platine au moment de l'enregistrement de votre second album ?

Will Z. : Notre but était de s'essayer à tous les styles musicaux que nous aimons et c'est pourquoi le format « bande-son » nous a semblé le meilleur pour pouvoir toucher à tout. Les musiques de film qui nous ont le plus influencé pour *Vampyros Roussos* sont (en-dehors de *Vampyros Lesbos* bien entendu) *Psych-Out*, *Beyond the Valley of The Dolls*, *The Wicker Man*, *Suspiria*, *Carnival of Souls* et *More*.

Majnun : Sinon, pour autant que je m'en souviens, nous écoutions notamment *Space Hymns* de Ramases, *Inner Mounting Flame* du Mahavishnu Orchestra, *Atom Heart Mother* de Pink Floyd, et *Chunga's Revenge* de Zappa, durant les sessions.

F : Le fait de jouer en duo n'est-il pas un frein à la création ? Vampyros Roussos fourmille de trouvailles sonores, le fait d'intégrer d'autres musicos ne vous permettrait-il pas d'épaissir le son ?

Will Z. : Le problème est de trouver des musiciens intéressés par notre projet et ça, ça ne court pas les rues. Le batteur qui joue sur *Vampyros*, aussi excellent soit-il, nous a lâchés pour faire de la variété parce que le psyché ne nourrit malheureusement pas son homme. Nous avions l'intention d'ajouter des cuivres sur l'album, mais notre connaissance qui joue du trombone, désireux de nous aider (entre amateurs de *Vampyros Lesbos*, on se comprend), nous a rapidement fait comprendre que, sans allonger la monnaie, il ne parviendrait jamais à constituer une équipe pour enregistrer les cuivres. Par conséquent, il a fallu ruser : sur *Psychedelic Twist*, par exemple, j'ai joué les thèmes que les cuivres auraient dû interpréter au sitar et à l'orgue et Majnun a doublé ces lignes à la guitare-sitar pour grossir le son. On en est déjà de notre poche pour l'enregistrement, la production et le pressage, alors si en plus on doit payer des musiciens, autant tout faire nous-mêmes.

Majnun : C'est triste à dire, mais de nombreux musiciens préfèrent jouer dans les bals, faire des reprises ou de la variété, pour pouvoir dire qu'ils "vivent de la musique", plutôt que de participer à un projet plus personnel. Enfin, chacun a sa propre façon d'"aimer" la musique.

F : Pour ceux qui vous ont découvert avec Lord Space Devil, la différence est marquante : un premier album très frais né d'improvisations et d'accidents musicaux qui donnent à cet album toute sa dimension psychédélique. Puis vous passez à un album plus élaboré, davantage construit qui, on s'en doute, a dû vous demander une certaine rigueur, un autre processus de création. À quoi peut-on s'attendre pour la suite ?

Will Z. : Nous avons rencontré énormément de difficultés en préparant notre troisième album *Son of Lord Space Devil*, initialement un double LP, finalement réduit de moitié puis rebaptisé *The Curse of Lord Space Devil* (la malédiction de Lord Space Devil), compte



tenu des circonstances. C'était un véritable acharnement du sort : un peu comme si certains morceaux possédaient une force négative propre et refusaient de se laisser enregistrer ! Nous avons tout de même réussi à sauver plusieurs titres électriques et acoustiques du « projet maudit », réarrangé d'autres et composé de nouvelles pièces. *The Curse of Lord Space Devil* sera centré sur les croyances cosmiques, ésotériques et mystiques de l'Homme. Musicalement, il mélangera le folk psychédélique de *Lord Space Devil* et le rock débridé de *Vampyros Roussos*, tout en essayant de marquer une évolution par rapport aux deux premiers opus - les morceaux électriques s'allongeront et des drones soutiendront une grande partie de l'album.

F : Au moment où le monde marche sur la tête à grand coup de valeur boursière et de dollars, que la mode est au garage bon chic bon genre, à la posture et au consumérisme dégoulinant, comment peut-on se permettre de jouer une telle musique piochant autant dans les nanars cinématographiques des années soixante que dans les obscurités psychédéliques ?

Majnun : Il faut s'en donner les moyens. Nous préférons nous consacrer à ce que nous aimons et à le développer, avec application, respect et passion, en ayant un boulot à côté, et ainsi ne pas avoir à faire de compromis pour "quelques dollars de plus".

F : Comment êtes-vous parvenus à dénicher un label, et quelles sont les relations avec celui-ci ?

Will Z. : Notre album est d'abord sorti en version cassette collector chez *Sloowtapes*. Cette collaboration nous a ouvert des portes et apporté plusieurs bonnes critiques. Quelques mois plus tard, des responsables de Record Heaven - nous avons joué au Yellowstock festival en compagnie de leur groupe « phare » Siena Root - ont accepté de distribuer *Vampyros Roussos*. Le label a fourni un

excellent boulot. Clearspot nous a ensuite contactés pour reprendre le deal et s'occuper de notre promo. Les contacts que nous avons avec eux sont excellents.

F : Lord Space Devil fut mis en téléchargement gratuit sur le net, et c'est comme cela que nombre de mélomanes vous ont découvert. Vous revendiquez cette démarche de mise à disposition de la musique ?

Will Z. : Le peu de reconnaissance que nous avons nous le devons au téléchargement, alors vous imaginez quelle peut être notre position sur le sujet. Je sais qu'un blog américain a balancé *Vampyros Roussos* en mp3 sur la toile. Je ne vois pas ça comme une mauvaise chose. Je me dis que c'est un moyen facile pour découvrir l'album, même si la qualité sonore n'est pas optimale. J'ai découvert pas mal de disques grâce au net : tous ceux que j'ai aimés, je les ai achetés par la suite en CDs et/ou en vinyles, preuve que le téléchargement n'est pas incompatible avec le soutien des artistes.

F : À quoi ressemble le quotidien d'un groupe underground comme Cosmic Trip Machine ?

Majnun : Connexions quotidiennes avec l'au-delà, castings sauvages dans les hypermarchés et filet américain.

Will Z. : Parties de Rummikub endiablées et camomilles.

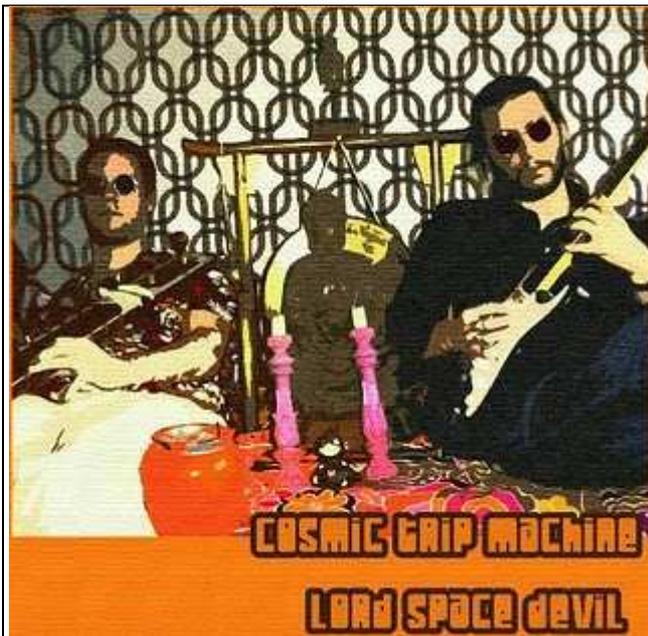
F : Un truc que j'aurais oublié de vous demander (parce que j'ai torché l'entrevue entre plusieurs bières belges) ?

Will Z. : Nous avons parlé de musique (influence principale de *Lord Space Devil*), de cinéma (ayant inspiré *Vampyros Roussos*), mais pas de bouquins, or les paroles de *The Curse of Lord Space Devil*, l'album sur lequel nous bossons

actuellement, ont trouvé leur source parmi de nombreux écrits et j'aimerais, entre deux gorgées de houblon, en glisser un mot. L'idée de nous baser sur des textes déjà existants pour les paroles nous est venue après avoir découvert le travail de Juan Arkotxa et Leslie Mackenzie, auteurs dans les années 70 de « Book of Am », une compilation d'écrits philosophiques, superbement illustrés et mis en musique par leur formation acid-folk, Can Am Des Puig, produite par Daavid Allen de Gong. Leur cheminement est unique et passionnant et nous avons souhaité leur rendre hommage. Le fil conducteur du disque était là depuis le début, déjà présent sur la face acoustique du projet

Entretien mené par Lou.

perdu *Son of Lord Space Devil* : une relecture des livres d'Hermès Trismégiste, ouvrage mystique et philosophique rédigé à Alexandrie probablement vers la fin du I^{er} siècle, pont entre les croyances égyptiennes, grecques et juives, présentant certains points communs avec l'hindouisme. Nous concluons ainsi la trilogie *Lord Space Devil* (même si, en réalité, cette fin restera inachevée). En attendant, nous ne pouvons que vous conseiller de vous procurer *Vampyros Roussos* chez Clearspot (ou d'une autre manière si vos moyens ne vous le permettent vraiment pas). Un grand merci à l'équipe de Fuzzine pour le soutien et l'intérêt !



Lord Space Devil (2009-Auto Prod)



Vampyros Roussos (2009, Clearspot)

Entretien avec Jean Pierre Hipken



Ah ce bon vieux dilemme du rock français ! Là où en Angleterre ou aux États-Unis on se fond dans la révolution psychédélique, la France s'empêtré dans ses contradictions gauchistes et la starisation de ses glorioles yéyés. Difficile alors pour le rock français de s'émanciper à l'aube de ses années hippies : peu d'infrastructures, une presse musicale stérile, des programmeurs radiophoniques timorés, et des gouvernements méfiants face à cette musique subversive.

Alors, quand en 66 débarque sur les planches parisiennes un groupe de rockers banlieusards (Malakoff) balançant leur hymne garage *Prolétaire* sur fond de réminiscence qui doit autant aux Sorrows qu'aux Pretty Things, le public rock trouve enfin ses précurseurs ! Un seul simple sera signé en 67 sur le label Hollandais Relax, qu'on peut considérer comme l'un des tout meilleurs singles sortis à l'époque en France.

Devenus une sacrée pièce de collection avec le temps, et face à la considération grandissante sur le web, les Gypsys emmenés par Jean Pierre Hipken sont de nouveau contactés plus de 40 ans après par le label Tryptic afin de ressortir le 45T. Succès immédiat, les ventes sont bouclées rapidement, Jean Pierre revisite le passé des Gypsys au travers d'un excellent site qui leur est consacré... L'occasion pour nous de revenir avec lui sur l'histoire de ce groupe devenu légendaire... L'histoire continue, l'héritage aussi !

Fuzzine : On est en 66, la France est en pleine folie yéyé, et les Gypsys naissent à Malakoff. Racontez-nous un peu le contexte dans lequel le groupe s'est formé ?

Jean Pierre : Nous sommes en 1966, du côté de Malakoff. La banlieue parisienne, où les mêmes arrivent de tous les coins de la France, parce que le travail se trouve dans la région parisienne et tous les ouvriers viennent s'installer tout autour de Paris pour bosser. Cela fait une foison de mêmes, ceux du fameux baby-boom. Et en 66, ces mêmes arrivent vers leurs 16, 20 ans. Pour la première fois dans l'histoire de la musique, les jeunes s'inventent leur propre musique ! Le rock'n'roll ! Qui est autant un phénomène de société, qu'un moyen d'expression, de révolte de tous ces enfants d'ouvriers qui n'ont pu accéder aux hautes études. Les Gypsys sont quatre fils d'ouvrier des Hauts de Seine, et du Val de Marne, du même monde, de la même culture, de la même éducation. Ceci est leur premier point commun, mais nécessaire à la bonne cohésion d'un groupe.

Gérard, le batteur venant de Vanves, a déjà une solide implantation et une expérience dans la musique en 66 ; il a déjà joué avec Minou et Les Dalmatiens etc.... depuis 1962, c'est un batteur confirmé, formé sur le tas, sur les planches. Jacky, bien que plus jeune que Gérard, a lui aussi une bonne expérience déjà de la musique rock et une technique au dessus de la moyenne. C'est un guitariste rythmique de haut niveau que chaque groupe de rock rêve d'avoir. De plus, il chante avec une voix à la Rod Stewart merveilleuse. Serge est un bon guitariste soliste. Les trois premiers Gypsys, répètent déjà un peu à Ivry sur Seine, mais ils n'ont pas de bassiste. Quant-à-moi, je suis bassiste, suis tombé dans le chaudron quand j'étais tout petit, je rêvais déjà de musique depuis la maternelle. J'avais le prix de chant à l'école tous les ans, ma première basse, j'ai pu l'acheter en faisant le ménage à Sud Aviation le soir après le boulot vers 15 ans.



Je jouais dans un groupe de Chatillon sous Bagneux qui s'appelait Les Croc 'Mitaine, et je fus remplacé par Gerard Mondon, un copain qui jouera par la suite avec Vigon, Le Kinset, de mon ami Jacques Mercier et Michel Jonasz puis Johnny Hallyday. J'étais donc libre, et au café Le Cosmos à Malakoff, où tous les jeunes du coin se retrouve, je suis à la table à côté de mes trois Gypsys et je les entends parler musique et groupe de rock ! Ils me proposent alors de faire un tour à leur salle de répétition à Ivry, je joue un classique du rock *Long Tall Sally* avec eux. Je joue déjà de la basse depuis trois ans, avec tous les doigts et avec une bonne rapidité. Ma prestation finit de les convaincre, le lendemain, les Gypsys sont au complet.

F : Vous tournez alors au Golf Drouot, au Gibus et Bus Palladium, les rares salles parisiennes qui accueillent des combos rock. Avec le temps, on prend vraiment conscience que les tremplins rock du Golf ont mis en avant nombre de groupes français. Comment était l'ambiance de ses premiers concerts, et vous souvenez-vous de votre victoire au Golf ?

J.P : Après quelques péripéties, dont deux mois en Dordogne au Bugues chez les parents de Jacky, nous travaillons dur dans une grange pour monter un répertoire. Et c'est là que nous soudons le groupe. Quatre dans la même chambrée, de la musique toute la journée, et des concerts dans les villes voisines. Au Bugues, il y a une classe de jeunes Américaines qui est là pour parfaire leur français avec leur french teacher, elles deviendront nos premières fans (et même nos petites amies pour certaines évidemment) et nous suivrons partout dans nos premiers concerts. Sarlat, Périgueux, etc. où elles mettent le feu sous l'emprise de la musique qui bastonne, elles dansent sur les tables, comme seules les Américaines savaient le faire à cette époque. Elles faisaient parfois dix kilomètres à vélo pour venir nous écouter. À la rentrée nous faisons le Golf, c'est le moment de se mesurer aux grosses pointures. Le Golf Drouot, c'est le mètre étalon des groupes de rock. Si tu passes, tu peux continuer la musique. Si tu te fais jeter, tu revends ton matériel et tu fais autre chose. C'est aussi simple que ça !

Pour notre premier passage au tremplin du Golf Drouot, parler de triomphe serait prétentieux, et pourtant cela y ressemblait sacrément. Nous passons les deuxièmes, sur 7 ou 8 groupes, et le public rapplique de partout du fond de la salle du Golf pour se mettre devant la scène. Il se passait quelque chose d'inhabituel qui nous dépassait même, le groupe avait déjà une âme, une identité propre. Nous étions un groupe très visuel autant que musical. Nous sommes très applaudis, au point que tous les groupes qui passeront après nous entendront scander les Gypsies, les Gypsies... Henri Leproux prendra même le micro pour promettre : *ils reviendront tout à l'heure !!* A la fin de la joute musicale, Henri déclara en entendant encore scander les Gypsies : *ce soir, il n'y a pas besoin de chercher les vainqueurs ! les Gypsies ont gagné !* Nous étions sur un petit nuage, fier d'avoir gagné au Golf, mais surtout surpris de l'accueil du public (pour le Golf Drouot, voir l'ouvrage de référence *Le Temple Du Rock* aux éditions Laffont par Henri Leproux où les Gypsies sont à l'honneur).

F : Avec quels autres groupes français partagez-vous votre passion pour le rock ?

J.P : À cette époque, au Golf et dans toute la région parisienne, il y avait déjà de très bons groupes de rock comme Les Piteuls avec Serge Kolten (du groupe *Il Etait Une Fois*) qui deviendra musicien avec les Jelly Roll de J.Mercier, puis Le Kinset de M.Jonasz et de nouveau J.Mercier. Ce dernier était déjà une grosse pointure, et dans tous les bons groupes de rock ; il joue toujours aujourd'hui comme un dieu dans son groupe qu'il a surnommé *Captain'Mercier* (je recommande aux amoureux de la musique d'aller faire un tour sur le net pour le voir, car c'est du très haut de gamme). Il y avait aussi les Jets, les Murators, les très bons Variation avec le dieu à la guitare Marc Tobaly, Vigon et les Lemons etc., etc. Et tant d'autres bons groupes.

F : On imagine qu'en 66 rien ne devait être évident pour un groupe de rock ?

J.P : Dans les années 60, comme je l'ai dit plus haut, les musiciens de rock étaient pour la plupart des fils d'ouvrier. Les moyens financiers de tous ces groupes étaient limités, et il

fallait avoir la foi pour continuer de faire de cette passion qu'est la musique, un métier !!! Nous avons donc décidé de devenir un groupe professionnel. Il fallait y croire, les concerts étaient peu payés pour la plupart, et il fallait absolument se faire un nom pour pouvoir prétendre tourner toute l'année. De plus, il y avait les requins qui tournaient autour des

meilleurs groupes pour s'en mettre plein les poches (ce qui a toujours existé de tout temps). Le matériel était très cher, bien plus cher qu'aujourd'hui. Aujourd'hui l'évolution des sciences et des techniques a permis d'avoir du matériel performant et bon marché, surtout pour les sons. Parce qu'en ce qui concerne les guitares, la qualité a plutôt disparu. Il fallait donc faire de gros sacrifices pour avoir du matériel digne de ce nom, guitares, amplis, sono, camion (les Gypsys avaient un corbillard comme camion) il fallait donc tourner beaucoup, et garder la foi ! Les Gypsys, portaient bien leur nom (gitans).



À défaut d'avoir connu le luxe, nous avons connu les plus belles salles parisiennes et provinciales. Avec des premières parties de stars comme J.Hallyday, deux fois. Une fois pour l'inauguration du ranch du Plessis Robinson et une autre fois à Cahors pour sa première partie, où Johnny une fois tous rentré à l'hôtel nous félicita pour notre prestation. Ce concert restera pour nous un des plus beaux, tant par la qualité, que par la gentillesse du boss Johnny qui nous fit bénéficier de sa scène, de sa sono semprini qu'il nous proposa d'ailleurs de nous revendre après le concert, car il voulait la changer. Malheureusement, nous avons été obligés de refuser, cela étant trop cher pour notre budget. Sympa le boss Johnny ! Nous espérons qu'un jour, il viendra mettre un mot sur le site des Gypsys ! Les premières parties aussi de Michel Polnareff, Mungo Jerry, les Pretty Things (où les Gypsys furent rappelés après la piètre prestation des idoles complètement « camées ». Les Gypsys ne touchèrent jamais à cette m...e). Danny Boy, que nous avons accompagné, Vince Taylor, que nous avons accompagné aussi. Et bien d'autres qui ne me reviennent pas en mémoire pour l'instant.

F : Quelles étaient principalement vos influences ? Plutôt Stones que Beatles à l'époque, non ?

J.P : Pour nos influences, nous avons beaucoup de titres des Sorrows à notre répertoire, les Sorrows étaient pratiquement inconnus à cette époque en France, et collaient parfaitement au style de musique que nous jouions, du hard très scénique qui déménage comme on dit. Nous entions de vrais « hardos » pour l'époque, beaucoup diront plus tard, des précurseurs du mouvement 'punk' . Ce qui comptait à nos yeux, c'était d'avoir un répertoire différent des autres, pour ne pas devenir des photocopieurs. Il fallait surprendre, faire bouger le public, le prendre à bras le corps, le dompter, le séduire, tout faire pour qu'il nous aime, parce que nous l'aimions ce cher public, et il nous l'a bien rendu, et même 40 ans après, il nous le rend toujours.

F : Vous signez en 67 sur le label hollandais Relax. Vous n'aviez pas de propositions en France ? Comment avez-vous vécu cette signature ?

J.P : En ce qui concerne les maisons de disques françaises, les groupes de rock français étaient de vrais "parias" pour elles, nous n'étions pas ce qu'ils appelaient du commercial ! du yéyé ! Et nous fumes très peu de groupes de rock, à enregistrer des disques, dans les années 60. Ironie des marchands de musique. Nous remplissions les salles, même les soirées privées de la haute bourgeoisie et de la noblesse parisienne (qui se faisait un must d'avoir un groupe rock en vue, à sa soirée, reconnaissez que chanter Proletaire dans une soirée privée de la haute, ça ne s'invente pas) nous faisions plus de 150 concerts par an, mais les maisons de disques ne voulaient pas entendre parler de hard rock, ni de rock français.

Ce sont les Hollandais qui nous ont contacté par l'intermédiaire d'Yves Claque compositeur de musique de film (mélodie en sous-sol, etc.) et découvreur de nouveaux talents à Iramac Relax. Ils avaient entendu parler de nous, et nous ont trouvé à l'occasion d'un concert avec Mungo Jerry, ils nous ont demandé si nous avons des compositions, et bien sûr, nous avons nos propres compositions. Cela lui a plu et nous avons signé chez Iramac Relax France.

Malheureusement, après notre premier disque 45 tours, qui n'avait reçu d'Iramac Relax aucune promotion (pourtant lors de l'enregistrement dans les studios de Loulou Gaste, celui-ci, aimant notre musique, nous proposa de produire notre disque, nous assurant une bonne promotion, mais la firme Iramac Relax nous en dissuada promettant monts et merveilles). En fin de compte quelques mois après la parution de notre premier 45t, qui fut le dernier aussi, et la firme décida de cesser son activité en France, et donc notre contrat de 7 ans dans cette firme devint caduque.

F : Comment le morceau Proletaire a-t-il été composé ? Sur la pochette du single, vous apparaissez sous le même accoutrement, à la manière des Sorrows et autres Music Machine. Clin d'œil volontaire à vos influences ?

J.P : Pour les compositions des Gypsies, dans un souci de partage et d'égalité entre les 4 musiciens, nous avons mis chacun un nom sur la pochette du disque. En vérité, j'ai écrit *Proletaire*, que les critiques ont classé dans la rubrique Protest Song, ce qui nous convient très bien d'ailleurs, au Bugues en aout 66 ; un moyen de dénoncer cette société qui envoie à l'usine les premiers de la classe ! et à la Sorbonne les fils à papa. Nous étions des prolétaires, et nous le revendiquons encore aujourd'hui, nous en sommes fiers. Je fus d'ailleurs par la suite secrétaire des jeunes communistes à Massy dans l'Essonne.

Prolétaire n'était pas un hasard, plutôt une profession de foi, un cri d'alarme, qui trouva son écho quelque temps après en mai 68. Quant au deuxième titre, *Je ne te pardonnerai pas*, c'est une composition collégiale, j'avais le thème, et Gérard le batteur s'impliqua beaucoup dans la mise en place du rythme et de la musique, cela partait d'une reprise de batterie dont il avait le secret. Ensuite, je n'eus plus qu'à écrire un texte sympa. Sur le disque, en vérité, on devrait lire *Je ne te pardonnerai pas*, musique "Gérard Fettinger-Hipken Jean Pierre"; paroles, Jean-Pierre Hipken. Mais nous avons tout partagé en quatre, ce qui était très bien pour le groupe, qui n'avait pas de leader, pas de chef, pas de premier ! Chacun comptait pour UN et UN SEULEMENT. Il en est toujours de même aujourd'hui.

F : Aujourd'hui, l'unique production des Gypsys est très recherchée et se négocie à grands coups d'euros. Ça t'inspire quoi ?



J.P : À ce jour, le seul disque malheureusement des Gypsys est devenu un collector. Cela me navrait plutôt de savoir que notre disque se négociait aux alentours de 150 euros. La question était : ce disque coûte cher parce qu'il est bon, ou parce qu'il est rare? Avec mes deux autres potes des Gypsys à savoir Gérard Fettinger le batteur et Jacky Pujol le guitariste chanteur, nous avons alors décidé, sollicités par Tryptic RECORDS, et mon ami Didier Lobjois, de faire une réédition du 45 tours, un vrai clone vinyle pour les amis des Gypsys. Ce disque fut tiré à 500 exemplaires numérotés. Et à notre grande surprise fut vendu sans pratiquement se servir de la pub, en une dizaine de jours ! L'annonce de la vente du disque relayée par mon

ami Olivier (du site d'ailleurs excellent *45 T de rock français*) la vente de ce disque fut un vrai succès, et nous sommes très heureux de cela.

F : Avec l'avènement du net, on connaît désormais les Gypsys de l'autre côté de la manche. Ce n'est pas un regret cela, de ne pas avoir pu jouer en Grande-Bretagne en compagnie des Sorrows et autres Rolling Stones ?

J.P : Il est vrai qu'au jour d'aujourd'hui, on compte à ma connaissance 17 compilations dans beaucoup de pays, y compris les États-Unis, l'Allemagne, l'Angleterre, la Nouvelle Zélande, la Russie et même les pays asiatiques, etc.; qui comportent les titres des Gypsys et surtout *Prolétaire* qui a été classé par la Fnac parmi les 200 meilleures chansons françaises. Il faut aussi souligner pour ces 17 compilations que nous n'avons jamais décroché le téléphone, ou réclamer un quelconque passe-droit pour avoir notre nom dans les diverses compilations, avec des éditeurs à chaque fois différents. Nous sommes bien obligés de constater que ce sont les maisons d'édition elles-mêmes qui ont fait le choix des Gypsys. Une sorte de reconnaissance tardive, un hommage après coup ! Quel honneur ! Mais nous aurions préféré bénéficier de cette sollicitude, quand nous parcourions la France de long en large. Aucune maison de radio ne voulait passer notre disque à l'époque ! Sauf une fois, où Antoine insistant auprès du programmeur de France Inter, cette radio passa notre disque à 3 heures du matin !

Aujourd'hui le disque des Gypsys est vendu dans le monde entier grâce aux compilations ! Les années 60 revenant à la mode , les Gypsys ont repris une place parmi les grands de la chanson française ! Avec surtout le titre *Prolétaire*. Pour l'anecdote, une compilation provenant des USA est sortie avec le titre *Spécial Bardot-Gainsbourg* ; et nos amis d'outre-manche nous ont fait l'honneur de mettre les Gypsys dans cet album, absolument introuvable en France. J'ai donc écrit au directeur de la firme de production américaine pour tenter de me procurer cet album. Le directeur, enchanté d'avoir à faire aux Gypsys , m'indiqua que le stock de cette compile avait été épuisé, mais qu'il se faisait un plaisir de m'en offrir un exemplaire que j'ai reçu avec un mot de félicitation. Sympa non ? ! J'ai bien sûr aussitôt fait une très belle copie pour mes potes musicos ! Voilà comment fonctionnent les Gypsys, au coup de cœur, au sentiment, nous aimons la musique, notre musique, et 40 ans après, nous sommes fiers pour nos enfants et petits-enfants de leur laisser des traces de notre aventure musicale !

Il est évident que nous aurions aimé jouer notre musique dans tous ces pays directement sur scène. Mais nous n'avons jamais eu la prétention d'être des vedettes, ni nationale, encore moins internationale. Mais je dois dire que lorsque sur le livre d'or des Gypsys on reçoit des messages de Moscou d'un DJ qui passe notre musique pour les soirées sixties et que cela plait aux jeunes moscovites, il y a comme une petite lueur de fierté dans nos yeux, mais cela s'arrête là!!!!!!Mai 68 marqua la fin de pas mal de groupes de rocks pour un moment, plus d'essence pour les camions, donc plus de concerts. Ce sont les Gypsys qui firent la fermeture du Golf Drouot en mai 68 ; les CRS chargeaient sur le boulevard des Italiens, et Henri Leproux nous demandaient : les gypsys ! Parce que nous ne nous prenions pas au sérieux plus que ça, et souvent, on faisait aussi les clowns pour faire plaisir au public en racontant des histoires de jeannot lapin sur fond de musique rock lancinante. Alors, tout le monde s'asseyait par terre, et nous faisons notre délire qui faisait rire le public et qui le tenait en haleine pour détendre l'atmosphère, c'était aussi ça les Gypsys. L'amour du public, la déconne, malgré le sérieux de nos 8 heures de répétitions journalières pour être au top niveau, et avoir ce petit plus qui vous rend sur de vous sur la scène.

F : Après les Gypsys, tu pars fonder les Quo Vadis. On est alors enfin à l'aube d'une pop music française (Ame Son, Magma, Tac Poum Systeme). Quels souvenirs gardes-tu de cette période ? Pourquoi ne pas avoir continué après les Quo Vadis ?

J.P : Après les Gypsys fin mai 68, je reste un an sans groupe, je reprends l'usine, Jacky, Gérard aussi. Mais la scène, le public, le son de la musique qui vibre dans le ventre manquent trop ! Je remonte un groupe en 70, avec deux très bons musiciens amateurs Christian Schiassi à la batterie, et Michel Sebaoun un guitariste hors pair qui possède aussi une voix en or. Et nous montons un groupe qui s'appellera Three, j'adorais jouer à trois musiciens, cela obligeait à se surpasser, à assurer beaucoup plus à la basse, à fournir. Et ce groupe marcha très bien, avec deux mois sur la côte à Saint Raphael aux Issambres, plus des concerts dans la région parisienne. Serge, à ce moment-là, était à la recherche d'un groupe, et je le pris avec nous. Nous primes alors le nom de Quo Vadis. Beaucoup de concerts, et puis le groupe muta plusieurs fois, Christian et Michel arrêterent la musique qui leur prenait trop de temps.

La première mutation, Quo Vadis joua avec un des meilleurs batteurs de France Jean Loup Besson, un phénomène, Lionel Elfassi à l'orgue hammond et au chant, Robert Duval à la

guitare et au chant, Serge à la guitare et moi-même basse et chant ! Des compositions prometteuses dont une version de colchique dans les prés façon Vanilla Fudge ! le Golf, le Gibus, puis le trio Jean Loup, Lionel et Robert arrêta Quo Vadis pour jouer au Club Med ! Ce qui n'était absolument pas notre tasse de thé. Quo Vadis muta donc encore, pour un trio composé de Serge, de moi-même et de Jean Paul Mercier batteur ex heavy moonshine. Un très bon trio ! Nous avons tous trois maintenant pas mal de métier, et chacun dans son domaine avait progressé à grands pas, et sur scène cela déménageait grave, nous avons retrouvé notre vraie vocation première, le hard rock. Le journaliste de renom Jacques Barsamian devint notre impresario, des concerts live, du succès, et puis la tournée RMC première partie de Kiss, toutes les grandes villes de la Côte d'Azur.

Fin aout, j'arrêtais la musique à regret pour raison de mauvais mariage. Serge continua la route de Quo Vadis, avec la suite que l'on sait.

F : Vous avez développé un site extrêmement bien fourni, au design impeccable. On se met à rêver d'en voir fleurir des dizaines comme cela, témoin d'un passé qu'on ne veut pas oublier. Et vous y proposez des inédits jamais enregistrés à l'époque. En avez-vous d'autres sous le coude ?

J.P : 2008, la nostalgie aidant, chaque musicien des Gypsys ayant tracé son chemin aux quatre coins de la France. Je contacte mes potes Gérard et Jacky, et l'idée du site des Gypsys qui me démangeait depuis longtemps devint réalité. Un webmaster de talent qui n'est autre que mon fils Mikael, assura une bonne partie du site des Gypsys, et nous planta au milieu de sa réalisation. Mon neveu, un surdoué de l'informatique Julien, nous termina le site. Le site des Gypsys fut un coup de fouet dans la mémoire collective des amoureux des sixties et de ceux qui aimaient les Gypsys. Une grande chaîne d'amitié et de sympathie que nous recevons avec un grand plaisir. Les Gypsys goes on !

Aujourd'hui, nous avons plaisir grâce au web, à retrouver tous nos anciens potes du rock, ceux qui jouent encore, ceux qui ont arrêté, mais qui ont toujours une part de leur cœur sur les planches et rêvent comme nous d'y être encore ! On ne sort pas indemne de la scène, une partie de nous y reste toujours à vie ! Nous sommes restés fidèles à nos premiers amours, le rock, bien que la musique ait évolué. Chacun jugera selon ses goûts si c'est en bien ou en mal ! Mais il reste encore des monstres sacrés comme les Stones, Police, ACDC, Deep Purple. Voilà, mes chers amis, quelques pages de tournées dans l'album des souvenirs des merveilleuses années 60. Les Gypsys n'ont jamais été des stars, ce n'était pas le but recherché, mais ont contribué avec leur passion parmi tant d'autres groupes, à faire aimer le rock français.

Il est à regretter, qu'après la fin des Gypsys, chacun reprît une activité nouvelle, mais personne ne devint star dans le métier de musicien ! Notre réalité artistique devait sa valeur au groupe, à l'union de quatre musiciens unis autour du même but, jouer du hard rock devant des salles pleines !

Le talent ne se décrète pas, c'est le public qui fait les artistes ! C'est lui qui décide qui a du talent et qui n'en a pas ! La musique n'est pas un métier de représentant de commerce. Les chansons, les textes, les musiques, les compositions, ne descendent pas du ciel. Les Gypsys, nous le savons maintenant, avaient et ont toujours du talent, sans piston, sans fric, comme des musicos prolétaires ! C'est le public et lui seul qui nous le confirme encore aujourd'hui, et le bonheur du musicien, ça ressemble un peu à ça !

Entretien mené par Lou.

VA Psychegaelic – French Beat Le Meilleur des Mondes

Quand le futur aura définitivement tourné au soleil rouge, brûlant, sans aucune pitié. Et que la poussière de nos carcasses sera évacuée, par des gnomes hideux, tous issus d'un réseau social à la con. Venant d'un monde où le buzz fera la loi, alors que dans les écoles de communication, les trois accords seront une option parmi tant d'autres.

On célébrera la réussite facile. Le conformisme sera la norme, et le taux de rentabilité injecté directement dans les gènes. Interdite la gueule de travers, prohibé le cuir noir.

Quant à l'idée même de contestation, elle fera rire jusqu'aux nourrissons.

Aucun doute qu'une compilation comme *Psychegaelic*, objet basé sur une admiration sincère, un travail d'artisan au gros cœur, finira coulée dans du béton radioactif. Muré dans de l'acier massif, du plomb, du silence. Pensez une bande de losers des années 60.

Broyant joyeusement le dogme en vigueur alors (la niaiserie). Sales gosses branchés sur les Stones ou les Pretty Things, fracassant le beat sur un mur de silence total.

Certainement, l'intégrale des singles (on oserait imaginer ces lascars lâchés sur la longueur d'un album) ici proposés, coûterait une fortune à la collecte. Il est plaisant d'imaginer les zombies chineurs en trouver un, au fin fond d'un dépôt-vente, et coller un peu plus à son fantasme.

Celui d'une France enfin décomplexée par rapport à son rock. S'assurant. Sortant Albert Reisner dans le goudron et les plumes.

Cessant enfin de sentir la variété sous les bras, à la moindre alerte. Se parant à l'occasion d'un petit côté bluesy. Certes plus piqué à Clapton qu'à Muddy Waters.

Et préparant un certain moi de Mai avec délice. En dépit d'un manque de moyens risible.

En vrac, les Boots et les Gypsies pour les plus connus. Découvrant l'art de cisailer les riffs dans la tôle, sur fond de basse à la Bill Wyman.

Plus tout un tas de recalés à la grande épreuve du « Guy Lux a dit ». Sorte d'horrible cérémonie, patronnée par Valium, Morphée, et une potion contre les vomissements.

Les stupéfiants Bowlers ou Pollux par exemple. Transcrivant au mieux de leurs capacités, l'exemple de leurs lointains (bien plus que la largeur de la Manche, à l'époque) maîtres. Avec un son tout près de l'os. N'ayant eu ni le temps, ni la possibilité de devenir gras, lourd, et hargneux.

Ou encore Serge Franklin et son fabuleux *Exister*, rivalisant avec le *LSD 25* des Five Gentlemen pour les meilleures pépites psychédéliques hexagonales jamais imaginées. Nous qui étions habitués à confondre acide lysergique et Paul Préboist.

Et Bruno Leys, dont les ruminations machistos gainsbouriennes lui vaudraient, au moins, de nos jours, de se faire crucifier par douze associations de bien pensants.

Et Nicolas Nils, adaptant le *Pushing Too Hard* des Seeds, en complainte prolétaire. Blême et méchante. Cognant presque aussi fort que l'original.

Que jamais le PCF n'utilisa en hymne national. Georges Marchais Blues, pour sur. Mais Danièle Gilbert Rules for ever.

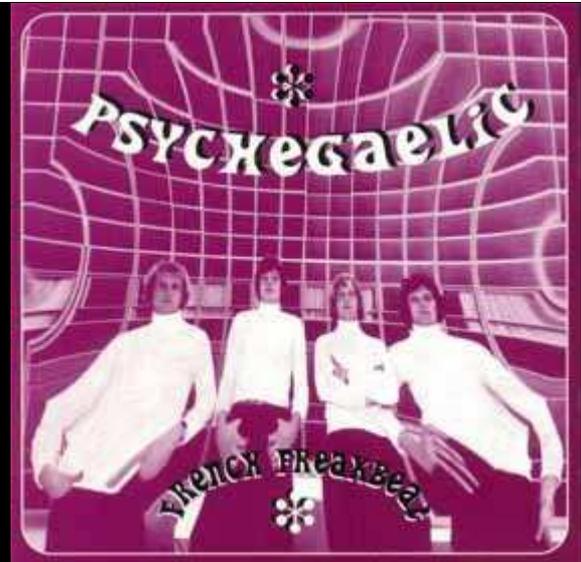
Tant d'autres à découvrir, vous l'aurez compris. Seuls les Outlaws font pale figure, avec leur titre douceâtre, tubesque en diable. Mais dans le mauvais sens du terme. Sacralisant l'emploi du gimmick bien crétin et accrocheur, en lieu et place d'une quelconque rage, noueuses de tripes.

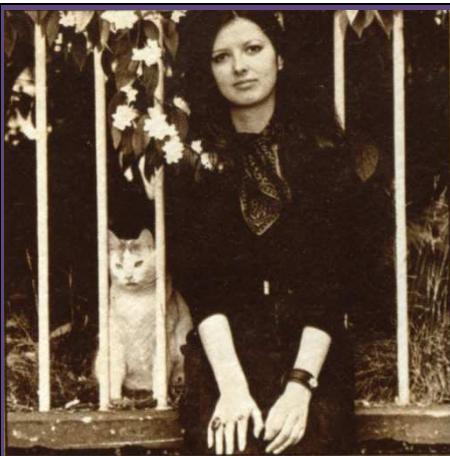
L'ensemble se visitera plutôt comme l'arrière-cour d'une époque. Le tiroir secret d'un meuble, que toujours on nous présentait comme un objet d'abjection. Avec plein de pépites qui scintillent soudain.

Flash de magnésium.

Danser le jerk, motherfuckers.

Laurent.

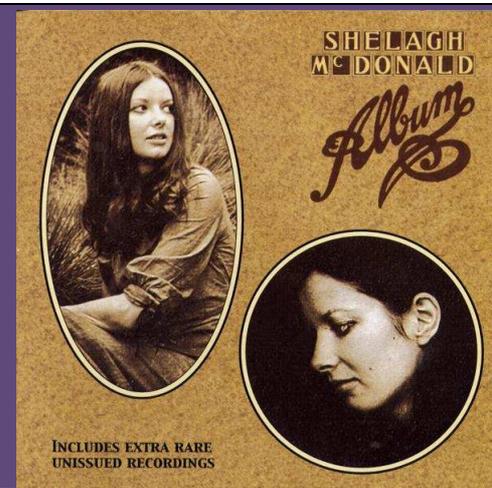




FOLK

Shelagh Mc Donald

SORTIE DE ROUTE



Ghostbusters fut un succès populaire. En même temps qu'un film complètement idiot. Bien porté par une rengaine futée. L'essentiel est de savoir se vendre. Puisqu'on nous apprend tous les jours à acheter plus. L'utilité c'est déjà de la réflexion. Un réflexe de survie qui se perd. Pitié pour le vieux fantasme de l'artiste génial et totalement inconnu. Qui charmerait un jour vos oreilles fatiguées. Et disparaîtrait, sans plus de façons.

À part ça, qui aurait du temps à perdre à chasser un fantôme.

Qui sait seulement comment on capture ce genre de choses. Pas dans les anthologies spécialisées en tout cas. Trop souvent de tristes glossaires de grands noms. Fascisme subtil de l'oubli préprogrammé. Le grand public, toujours.

Venez au grand dépôt de la casse.

Shelagh Mc Donald était écossaise (tiens donc...) et pouvait parler d'égal à égal avec Sandy Denny. La même façon de s'approprier un morceau d'entrée. Sans avoir besoin de préciser qui commandait dans la baraque. Le genre à attraper les machos par les couilles, et à les balancer par la fenêtre. Sans même y penser. La classe totale. Voix puissante et arquée, véritable pieuvre géante d'une force peu commune. Splendeur d'un folk imaginaire et coloré, comme rarement Albion en enfance.

Et pas l'ombre d'un sabot où d'un flacon de patchouli.

Ecoutez *Jesus Is Just Alright*, vieille scie emballée façon soul. Où *Dowie Dens Yarrow*, et sa montée progressive dans le soleil levant, pour juger. Talent multiforme, qui rappelle parfois les meilleurs moments acoustiques de Jimmy Page. Faculté à vous transporter, par la grâce d'une douze cordes bizarrement accordée. Et à vous laisser découvrir un paysage soudain immense. Invention permanente d'une sonore corne d'abondance. Honnêtement, comment une génération peut-elle être sourdine à ce point ?

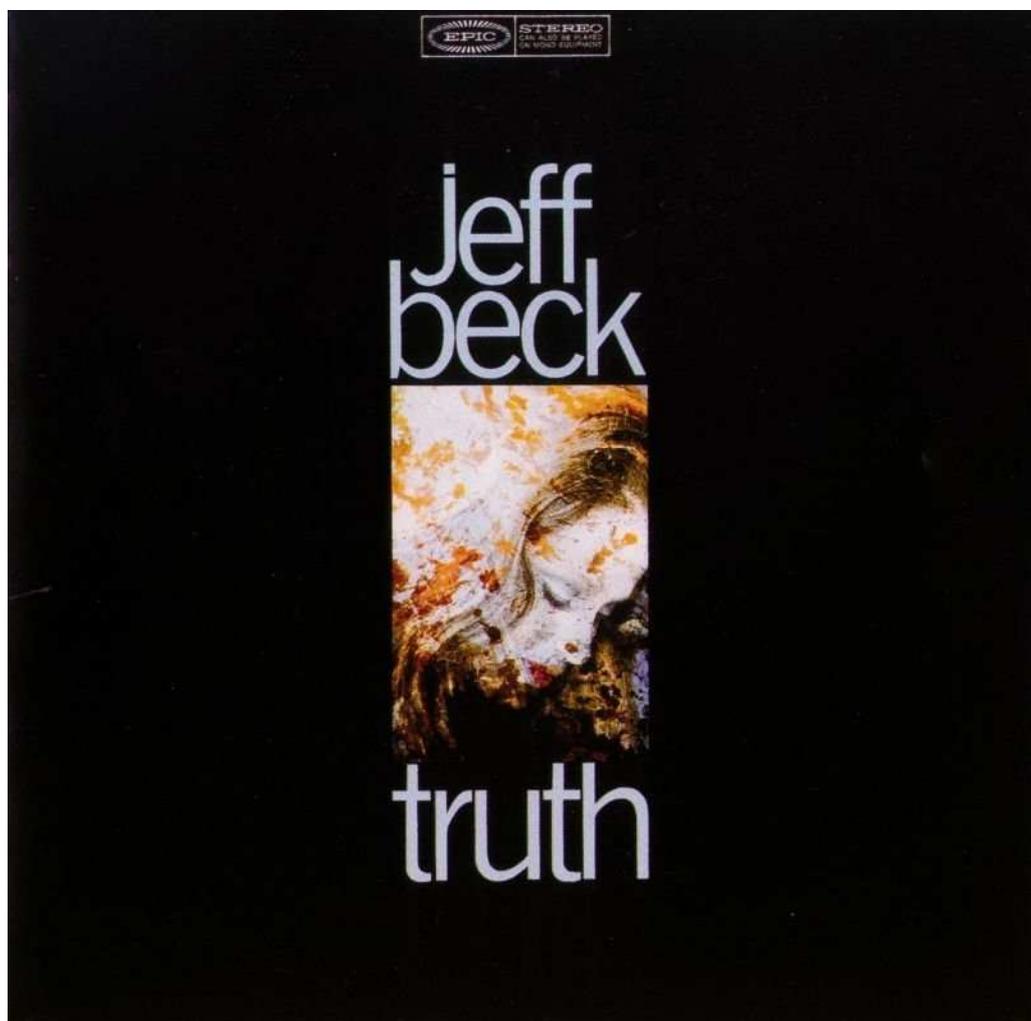
Bien réédités (sauf en France, évidemment) bardés de bonus, *Album* (1970) et *Stargazer* (1971) trahissent tout juste leur âge par l'optimisme un peu béat des paroles. Et se déroulent en catalogue des substances les plus rares. Dans lequel Robert Kirby (génie arrangeur de Nick Drake, décédé il y a peu, dans un honteux silence médiatique) a mis on ne sait quoi .

Puis Shelagh prit un mauvais trip, y laissa une partie de sa raison, et toute sa voix. Avant de débarquer (30 ans plus tard) dans un journal anglais pour y raconter son histoire. Phoenix ayant trop tiré sur le bambou, et réveillé un triste matin avec une gueule de bois en séquoia massif. Les morceaux épars sont encore brûlants. Magie d'une résurrection numérique. L'absolu enfin matérialisé.

Laurent.

Jeff Beck Group – Truth

GRAINES DE VIOLENCE



Jeff Beck viré des Yardbirds. Et alors ? Le gars a toujours eu sa propre trajectoire, son rythme biologique a lui. Vous l'attendez ici, et boum il est là. Retrouvant sa belle liberté, il s'est sûrement posé deux minutes (trois ?) des questions pour savoir où aller.

Et pourquoi pas, en dynamiteur expert, aller faire un tour du côté du vieux blues. Après tout, tout le monde s'était précipité dessus en Angleterre. Cream y avait jeté un peu d'acide, mais quand même pas trop. Le tempo qui double, les morceaux à rallonge, tout ça c'était bien joli. Mais pas suffisant pour Jeff.

Quitte à faire sauter la marmite, lui a carrément rempli la bassine de kérosène, a touillé un peu. Et attendu. La wha wha branchée, et les doigts hachant les accords. Encore et encore. Pas encore barré jazz rock et musique modale, Beck infligeait une telle raclée à ses cordes, qu'on les entendait crier d'indignation. Comment ça, dans ce sens la aussi ? Non. Si. Et il faisait ça tout seul ?

En compagnie de ces drôles d'oiseaux déplumés, qu'étaient à l'époque Rod Stewart et Ron Wood. Pas encore une perruche auto satisfaite, le premier gueulait le blues comme personne à l'époque. Un arrachage de tripes permanent, qui conférait aux morceaux une

grandeur encore jamais entendue. Sur, ce type devait incendier la scène en trois notes. Alors qu'en réalité, il se faisait conspuer tous les soirs. Par un public venu entendre Beck (qui chante comme une savate) refaire son tube (« Hi Ho Silver Lining »). Le second, était un bassiste rude. Appuyé par la batterie de Mick Waller. La rythmique devenait soudain autre chose qu'un métronome anonyme.

Écoutez « Blues Deluxe ». Nicky Hopkins tenait les claviers. Et insinuait un minimum de bon goût dans l'entreprise.

Laquelle prenait d'un coup des couleurs inattendues. Celles d'un chaudron porté au rouge, avec le diable pour riffer. Qui inventait les tables de la loi. « Beck's Bolero » ouvrait la voie à cent mille gratouilleurs sans imagination. Éventrant gaiement toutes les conventions, jusqu'à ce que les entrailles jaillissent sur la table. Et que le corps se rende sous les coups.

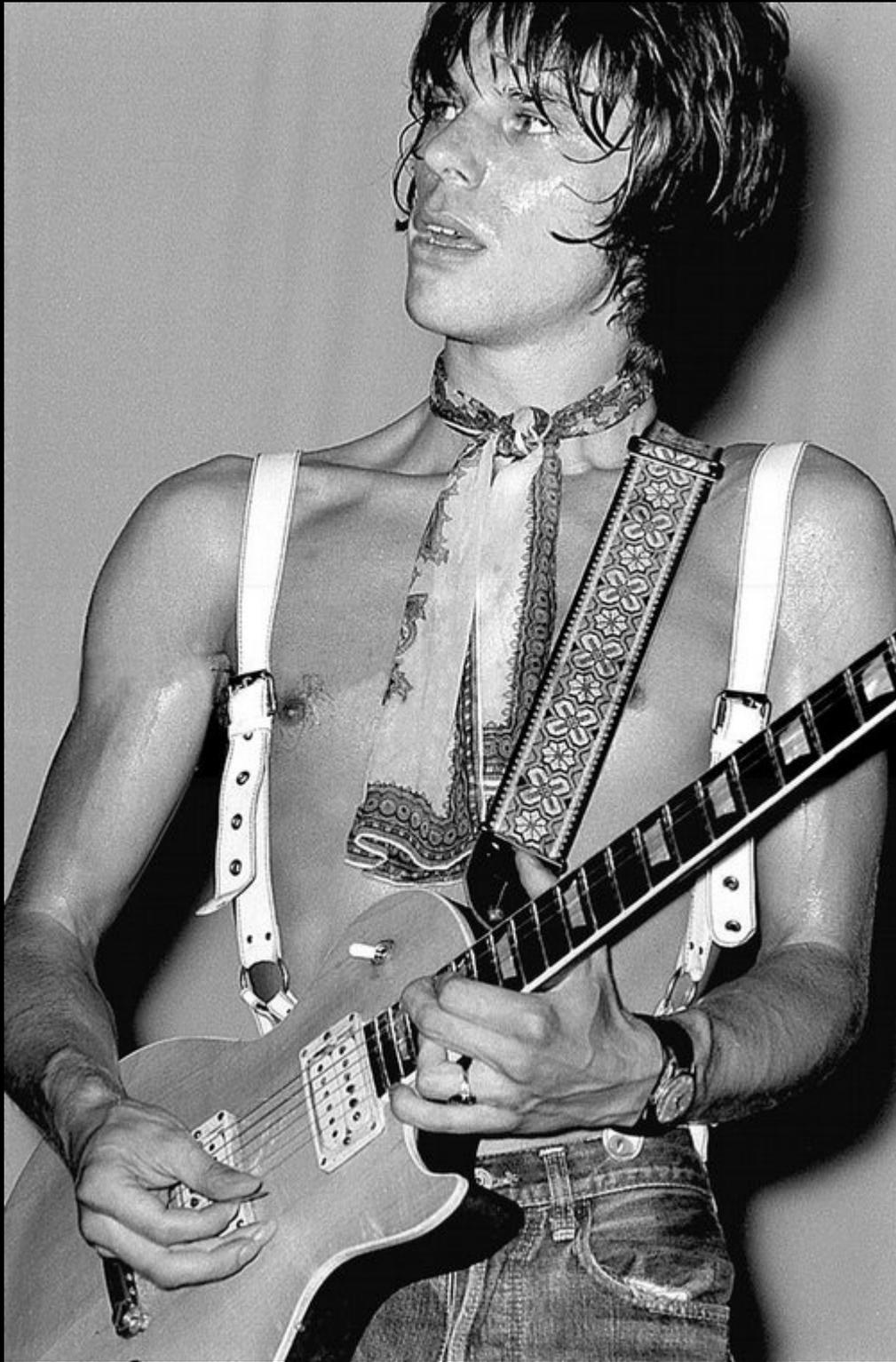
Dans le fond du studio, Jimmy Page et John Paul Jones prenaient quelques notes.

On ne sait jamais, ça peut servir.

On connaît des gens qui font les difficiles devant « Truth ». Le son est râpeux, ça sent le pneu incendié, un jour de manif. Trop cru trop brutal. Justement, toute la licence est là. Blues fondu, touillé avec du plomb, et versé à l'entonnoir dans votre joli gosier tendre. C'est chaud ? Non bouillant. Voyez-vous cracher les flammes. Petit veinard. La même recette resservirait pour « Wired ». Une alchimie simple au fond. Et parfaitement digeste. C'est si rare chez Beck.

Laurent.





Jeff Beck

BLUES ROCK

Left Lane Cruiser

JE PUE LA SUEUR MAIS RÉGLEMENTAIREMENT



La contamination par les idées. Depuis la nuit des temps, les vigilants de l'ordre nouveau se transmettent le même message,

Ne pas effrayer nos clients. Messieurs, nous étions jeunes, et nous n'avons pas vu venir le danger. Quand nous avons réalisé que d'authentiques sauvages, disons au hasard Jerry Lee Lewis, étaient totalement hors de notre contrôle, il était trop tard. Après ça, allez donc vendre quoi que ce soit à toute cette belle jeunesse, tous ces consommateurs potentiels. Nous devons, et c'est avéré, être impitoyable sur la qualité de nos laisses. Elles doivent être suffisamment longues, mais fermes sur le fond. La meilleure façon de désamorcer les révolutions potentielles, consiste à canaliser la violence. À donner à l'anarchiste potentiel des objets dans lequel il croira puiser un potentiel révolutionnaire. Et à le prendre pour un con jusqu'à l'intestin.

La standardisation sera, Messieurs, notre meilleure arme. Nos amis de la moralité avaient réussi à mettre Chuck Berry en cabane pour obscénité, avec l'évolution des mœurs c'est aujourd'hui, hélas, impossible. Nous serons donc plus subtils, et livreront du lyophilisé dans les cantines. Dès le deuxième service.

Je dis ça en écoutant le dernier Left Lane Cruiser, qui me pose un sacré problème. Oh pas guère d'ordre musical, qu'on se rassure. *All You Can Eat* fait ce qu'on attend de lui. Fidèlement. Et c'est bien là que ça coince. Les deux affreux s'y entendent toujours aussi bien, à monter la sauce à coup de godasses de chantier. Le beat de couvercle de poubelles est absolument éreintant, les plans de guitare ultra basique tirent à vue, et les braillements de coyote atteint d'une angine blanche parachèvent un tableau sans fautes.

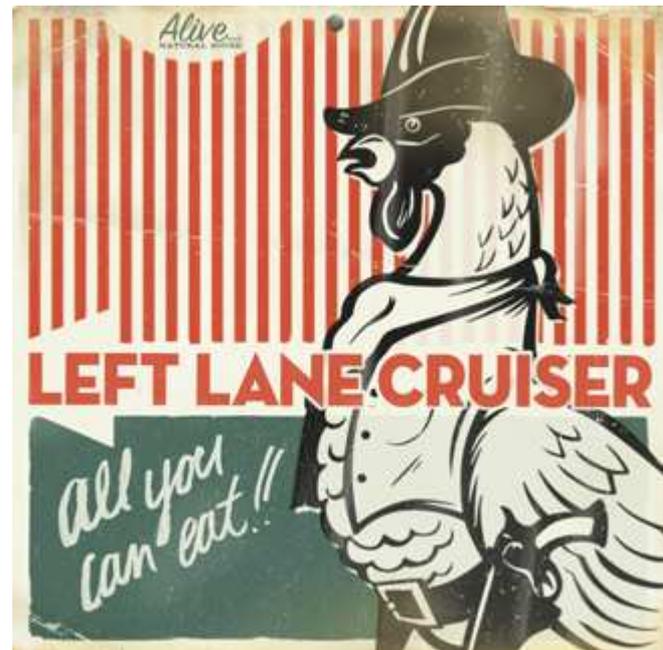
Mais sans taches.

Un duo savamment débraillé, pas de bassiste (restons dans l'air du temps) et ce son impeccable. Leur précédent disque avait une tronche de rouleau de toile émeri, une haleine de poivrot, une barbe de trois semaines, bref on y croyait. Deux ans après, on déchante, la

machine a déjà montré son vrai visage. Malgré la pochette superbe, le nom ronflant (on roule sur la bande de gauche, en vrais rebelles).

Ils ont beau appeler une chanson *Putain*, emmancher des morceaux à faire fuir une horde de All Blacks, jeter du carburant en quantité, rien à faire, l'explosion de graisse en fusion est sous contrôle. Le moteur a été bridé à un certain rayon d'action, donc rien en dessous. Et surtout pas au-dessus. Désolé, la mécanique ne vous pétera pas en pleine gueule, dans une apocalypse de purulence sanglante, de rage trop contenue, et de haine brûlante.

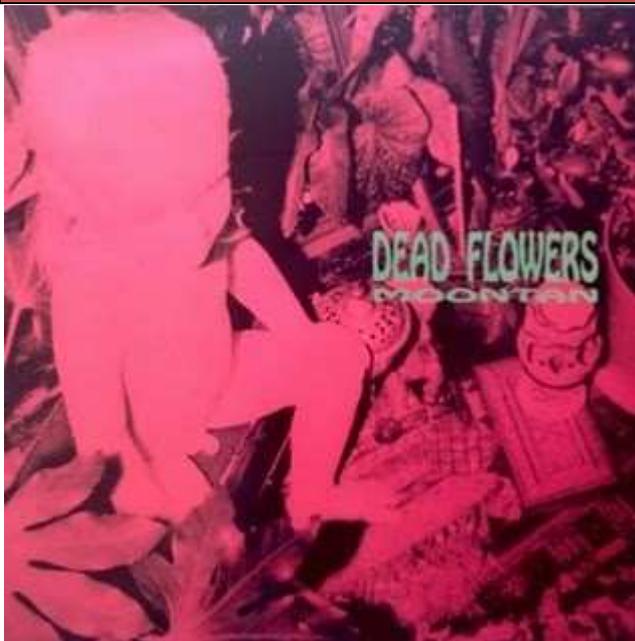
Trois composantes que j'aime bien sentir dans mon rock. Comme l'espoir d'une évolution, l'amorce d'une approche différente. Mais non, le disque dévide les mêmes poncifs, jusqu'à la nausée. Et j'entends déjà le gentil public des gentils White Stripes les traiter de sauvages.



Le cul entre deux chaises les gars. Joli coup d'épée dans l'eau.

Laurent.





Dead Flowers

Il s'agit là de leur second album. Le premier "Smell the fragrance" est moins intéressant je trouve, moins personnel, les influences "classiques" Hendrix en tête sont trop marquées. Le troisième et dernier album "Altered State Circus" est lui aussi fantastique, le virage abordé sur Moontan vers une musique plus électronique, on pense à la trance, est encore accentué. D'ailleurs, j'en profite pour lancer un appel. Je recherche ce vinyle (Altered State Circus) désespérément depuis un bon moment. Si vous le voyez quelque part, faites-moi signe!

A cette époque, la techno, la trance, l'ambient démarraient en Angleterre et pas mal de groupes

psyché tendance "festi-bands", voyageurs s'y adonnèrent avec plus ou moins de réussite, voir Astralasia, Eat Static (issus de chez Ozric), Treatment, Suns Of Arqa, Global, ou Steve Hillage et son System 7. Tous ceux qui passèrent (et passent encore pour certains) dans les fameuses soirées du Whirl Y Gig qui existe depuis 1981 !

"A swirling, trancey fusion of Hawkwind, Hendrix, Loop and Ash Ra Tempel comes somewhere close to describing the psychedelic sounds on 'Moontan', the second Dead Flowers album released in 1993 on Mystic Stones records. All tracks have a hypnotic quality to them, ranging from the monster spliff-riffs and snarling vocals of 'Chocolate Staircase' and 'Feed It' to the beautifully spaced-out guitar, flute and percussion of 'Gaia's Love Hole'. This is far-out psych at its finest."



The Suns Of Arqa

The Suns Of Arqa existe depuis 1979, et... ils semblent bien être une troupe de beaux illuminés. Voici ce que l'on peut lire en introduction de leur site :

"Suns of Arqa creator and mentor Michael Wadada has been continuously investigating the supernatural potential hidden in the Classical Raga structure of the music of India. His mission – to mix the cerebral and illusive cosmological vibrations of Raga, with the mother earth rhythms of Niyabinghi drumming that were surfacing in England in the guise of Dub Reggae."

In 1979 Wadada set about recording the ground breaking Suns of Arqa album 'Revenge of the Mozabites' with his friend Adrian Sherwood. Together they formed the '4D Rhythm' label – the world was not ready! Wadada retreated to the Pennine mountain range in Lancashire, Adrian Sherwood went on to create the formidable 'On-U Sound' label. Three years went by before a a very curious Peter Gabriel came across a rare copy of that first Suns of Arqa album; he was putting together the very first World of Music and Dance festival (WOMAD), and asked Suns of Arqa to come and perform.

Manchester was the ideal melting pot for Wadada to form the first Suns of Arqa live band. At the same time the Belgian label 'Antler Subway' released the LP 'Wadada Magic'; both this and 'Revenge of the Mozabites' are now available on one album – 'Arqaology' ARKA 2105CD".



Quoi qu'il en soit, leur musique est vraiment délicieuse, mêlant allègrement Electro,Ragas, et Dub.

"As the Sun's continue to shine, Wadada is currently working on a new album 'Cosmic Jugalbandi' (Arka 22115) produced by John Leckie at Real World Studios in Witshire. This features his favourite band of Indian Musicians – Ragunath Seth on Bamboo Flute, Johar Ali on Violin, Shahbaz Hussain on Tablas and Kadir Durvesh on Shenhai."

Un concert à Paris en 2006. Ca donne envie d'y être.

http://www.youtube.com/watch?v=DA0IPZy3_mo

À écouter quand même avant de conclure un peu hâtivement qu'il ne s'agit là que d'un groupe de techno-world-machin à la con... je dis juste ça parce que je sais bien que ce mot honni en fait frissonner beaucoup ! (CF interview de ANO).



MAGIC MUSCLE

Pipe, The Roar, The Grid



Le groupe se forme en 1969. Le Line up du groupe est assez difficile à cerner, mais en gros la base est composée de Rod Goodway (Artwoods, White Rabbit, JP Sunshine, Rustic Hinge), Adrian Shaw (plus tard chez Hawkwind), Android Funnel (Rustic Hinge)... et ils n'ont jamais enregistré de disque!!!! Vous allez un peu comprendre pourquoi plus tard. "The Pipe, The Roar, The Grid" est sorti en 88, compilation de prises studio ou Live. Le groupe s'arrête en 1973.

En 1991 Magic Muscle MkII voit le jour. Le groupe est alors composé de Adrian Shaw, Simon House, Rod Goodway, Steve Broughton et Nick Saloman (Bevis Frond) pas mal quoi !! Une petite compil de quelques infos, anecdotes choppé ça et là : Dans une interview de Rod Goodway pour Psychotropic Zone :

MM : How did you manage to survive?

RR : Mainly by signing on the dole, and the support of local dealers.

Le ton est donné d'emblée non ?

Ils ont joué au festival de Glastonbury en 71, le fameux, avec la pyramide et cette programmation tout simplement hallucinante (à tous les sens du terme), mais ne figurent pas sur le film qui y fut tourné. Rod Goodway a une théorie là-dessus. D'après ce que j'ai pu comprendre, c'est assez surréaliste, mais en gros l'histoire est celle-là : Il se trouve que pendant le show des Magic Muscle, un groupe composé d'une fille et de deux gars, entièrement nus et recouverts de boue, ainsi qu'un chien, c'est pointé juste devant la scène et ils ont commencé à ... baiser, en rythme... Pour couronner le tout, Android Funnel (membre du groupe, mais apparemment absent de la scène à ce moment, cherchez pas à comprendre...) explique qu'il a bien vu que l'équipe de tournage filmait, mais qu'à un moment, alors que le groupe jouait devant l'autre groupe se contorsionnant... derrière ceux-ci, côté backstage... passa deux nonnes !!!

"that was the tops of it all it was just too bizarre for words"

Bizarrement, la prestation des Magic Muscle semble avoir été coupée au montage. Il leur est aussi arrivé de participer lors de certains festivals à des MagicPinkWind jams. Soit les membres valides de Magic Muscle - Pink Fairies - Hawkwind histoire de pouvoir assurer un minimum de show quand aucun des trois groupes n'était capable de s'aligner au complet sur scène !!!

" It was to be the first of many. At some notorious gatherings, there would be MagicPinkWind jams, meaning that when some members were unable to play (for obvious reasons) whoever could still stand up and hold an instrument would get up on the stage and play. An article of the period reads "Within a few minutes, Magic Muscle were getting themselves together, a pause, then - boom, everything came off the ground. All this, as well as the Pink Fairies, who kept the whole thing together with some updated "golden oldies", and Hawkwind (sic), with a brainshattering non-stop performance which left me totally exhausted. Plus a fire eater, and a slightly gymnastic male and female acrobatic team, apples and oranges, and homemade cake passed round to refurbish the energy gaps". The cake on that occasion was "a hell of a lot of hash plus acid icing; the little silver balls, they were microdots".

The collage consists of several black and white photographs. On the left, there are photos of a person with long hair playing a guitar, and another person playing a guitar. In the center, there are photos of a person playing a guitar, and another person playing a guitar. On the right, there are photos of a person playing a guitar, and another person playing a guitar. A circular logo for 'MAGIC MUSCLE' is visible on the right side of the collage.

Ils deviennent ensuite très copains avec Hawkwind, Simon House joue avec le groupe. Adrian Shaw membre des MM jouera plus tard dans Hawkwind. Et ils assurent (façon de parler) la première partie du groupe sur le Space Ritual Tour. Ils joueront aussi au second festival de Nothing Hill avec les Deviants ainsi qu'au Pink Fairies Christmas Party au Roundhouse avec the Flamin' Groovies, Chilli Willy And The Red Hot Peppers, Twink, et Mick Farren & The Deviants. Les tournées devaient être relativement épuisantes...

Adrian Shaw : "I did a great deal of acid, amongst many other things! When I was in Magic Muscle we had a little gig ritual of some acid, speed and a huge hash-pipe, we wouldn't go on stage without this cocktail. Of course it didn't help that at that time we were doing the

Space Ritual tour with Hawkwind and kept getting bust by various local police forces who always thought we were Hawkwind."

Rod Goodway : "Our drug diet at most gigs (and we did a lot) consisted of half a tab of acid and a blast (or 3) on our infamous water pipe, The Boschburger. This sounds like some kind of 'drug-addled boast' but I swear it's true. Ade & I would often fancy a hit of speed as well, "to keep it all together, man", but this was frowned on by the rest of the crew, who (apart from LSD) were more into the organic – only scene, (a similar policy existed in the Hawkwind camp) but we managed various ways of smuggling some form of 'upper' into our systems, mainly because we had reel-to-reel tape-recordings of most of our gigs and the BEST gigs (when we had played at our peak) was when Ade and I had been speeding!! Of course, only Ade and I usually knew this, due to the secrecy. But if Ade and I didn't 'drive' the band it just seemed to 'noodle' and fizzle-out. At one gig, we even bought an asthma inhaler (because it contained amphetamine) and chewed the drug-soaked cotton wool within, just to get a hit. It tasted absolutely foul, but it worked!"

.....

Älgarnas Trädgård (Le Jardin des Elans)

Un des nombreux groupes issus de la nébuleuse Parson Sound - Harvester - International Harvester - Trad Gras Och Stenar et le plus mélodique d'entre eux.

Deux albums à leur actif :

- Framtiden är ett svävande skepp, forankrat i forntiden en 71
- Delayed en 74

Assez proche de Amon Duul en un peu moins bordélique. Proche de par l'instrumentation très variée, on y retrouve un peu les mêmes sonorités je trouve.

Le panel des instruments utilisé est pour le moins étendu : violins, rebec, cello, guitars, sitar, piano, zither, organ flutes, zinks, jew's harps, tablas, percussion, Moog-synthesizer & VC-3 Putney-synthesizer ...

On y retrouve tout ce que j'aime : la complexité du prog avec la folie du psychédélisme.

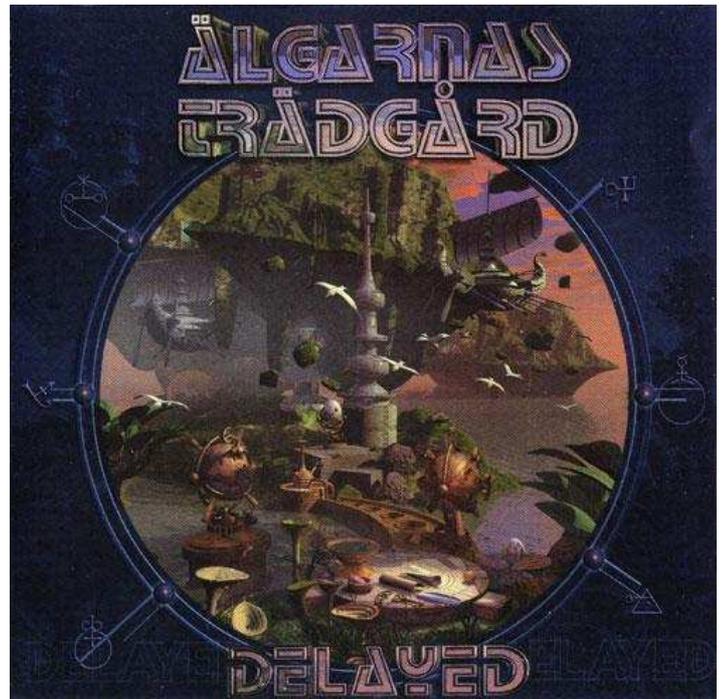
Voici ce qu'en disait un des musiciens du groupe :

"We have known each other since 1968, when we met in our home neighborhood Västra Frölunda, Gothenburg. We listened to everything; Perotinus heavenly choirs from the 13th century, Messien's heavy works for orchestra, Beefheart's Safe as Milk, with it's surreal lyrics, King Crimson's endless string of chords, the beautiful acoustic Third Ear Band, Terry Riley's minimalism and above all the psychedelic music of early Pink Floyd. Sometimes we played our 'dägga-däng-music', crazy rhythmical plays with acoustic



guitars and hysterical giggles. Sometimes we just sat and listened to the sounds slowly disappearing into space ... We experimented with getting strange sounds out of our instruments, started to use amplifiers and played with echoes ... We constantly expanded our possibilities to get new sounds, with organs, mouth harps and pedals ... We got our hands on the first Moog module system that just about had reached Sweden. We mixed Middle Age instruments such as zinks and rebecs, sound effects, church bells, fragments of both Bach and The Beatles and improvised our way through the first album."

For those versed in Swedish musical history Algarnas Tradgard (Garden of the Elks), is the Holy Grail of psychedelic enchantment, the mother load of all mother loads, holding court to the same company as Ash Ra Tempel's first self titled effort. This is an album that transcends time as we know it, transporting the listener to an unknown far distant past; a bridge to the infinite edge of the universe. If one can imagine a conglomeration of Ash Ra Tempel's guitar based induced trance out, Tangerine Dreams electronic hypnotic supremacy, and Gong's organically gathered mayhem, throwing in a touch of chant, cellos and sound affects and you have a perfectly good excuse to lock the doors, turn up the sound and travel upstream to fields of mind expanding effervescence, evoking ancient excavations into angelic worlds of ancestors long since departed for pastures of plenty. - Mark Gaines [July 2002].



Venukse

Brèves qui fusent !!!

Chroniques de disques

Morton Subotnick – The Wild Bull

Nonesuch H-71208 – 1968

US



Ce Californien peu connu, né à Los Angeles, est malgré une formation classique l'un des pionniers de la musique électronique et d'avant-garde, étant d'ailleurs parmi les premiers à composer entièrement avec un instrument appelé "Buchla Box" (genre de Theremin) du nom de son inventeur, Don Buchla, et qu'il utilise sur cet album. Morton Subotnick a également fondé le "San Francisco Tape Music Center" au sein duquel des musiciens tels que Steve Reich et Terry Riley ont appris à maîtriser les rudiments du style qui les feront connaître, la musique répétitive.

Message – From Books & Dreams

BACILLUS Rec. BLPS 19159 – 1973 – Krautrock /Allemagne

Une musique spatiale à l'atmosphère sombre et lourde, des leads de guitares hypnotiques et entêtants qui donnent le vertige dans un univers théâtral et cauchemardesque, une section rythmique compacte, mais subtile qui drapè les obsessions de "From Books and Dreams" d'une finesse assez proche de **Black Sabbath** et **Blue Oyster Cult**, qualité que n'eurent peut-être pas certains de leurs contemporains moins talentueux et aux beats plus turbulents. Un deuxième album pour oiseaux de proie nocturnes aux rêves agités.

Personnel :

Tommy Mc Guigan – sax, chant

Alan Murdoch – guitare

Horst Stachelhaus – basse

Gunther Klingel – batterie





Museo Rosenbach – Zarathustra

Ricordi SMRL 6113 – 1973

Progressif Italien

Cet album est la seule réalisation de ce groupe transalpin typique de l'école italienne évoluant dans un progressif daté parce que bien en phase avec son époque, le début des seventies. Même si l'on entend clairement le son d'une guitare, les claviers et l'orgue Hammond prédominent ici, cette omniprésence forme l'ossature de l'ensemble toutefois zébré d'interventions métalliques de la six cordes. La voix bluesy du chanteur colle parfaitement à leur style de Heavy/Prog plutôt hargneux et brutal dans lequel peu d'espace est laissé aux moments d'accalmies. Paradoxalement, on se doute quand même qu'une attention particulière a été accordée à la composition des mélodies et cette oeuvre est, à l'évidence, considérée comme incontournable pour tout amateur de progressif italien.

Personnel :

Stefano Galifi (chant), Enzo Merogno (guitare, chant), Pit Corradi (claviers), Alberto Moreno (basse, piano, mellotron),

Giancarlo Golzi (batterie, chant).

Amber – Pearls Of Amber

Unreleased – 1971

Folk Rock UK

Toutes les compositions gravées en studio dans la cire par ces amis de Donovan alors qu'ils tournaient régulièrement à Londres et ses environs seraient compilés sur cette galette noire, il n'y en aurait pas d'autres. Les notes de pochettes prétendent qu'ils jouent " une musique acoustique, mélange de Folk et de Blues agrémenté d'une touche de psychédéisme ", en fait il s'agit clairement d'un Folk influencé par l'Orient et dans lequel la présence prépondérante du sitar et du tabla encre profondément celui-ci dans la culture indienne. La bande-son de ces années de paix et d'amour, des voyages imaginaires vers Katmandou et ses rêves utopiques enfumés.

Personnel :

Mac McLeod – guitare, tabla, sitar

Julian McAllister – guitare, chant

Roy Cooper - tabla



Pandit Pran Nath – Midnight Raga Malkauns

Enregistré en 1971

Raga US (San Francisco)



Un des maîtres-chanteurs de la musique mystique hindoustani qui enregistre à **San Fransisco** ce mantra de plus de quarante-six minutes dévolu à la méditation. Quand viendra le crépuscule, cette longue litanie spirituelle et austère dégagera des ondes positives qui vous aideront à pénétrer plus aisément le monde parfait des divinités cosmiques. Patchouli et encens sont indispensables à qui voudra se vouer corps et âme aux envoutantes arabesques vocales de **Pandit Pran Nath**, homme de grande foi.

Personnel : Pandit Pran Nath (chant), Terry Riley (tabla) et Anne

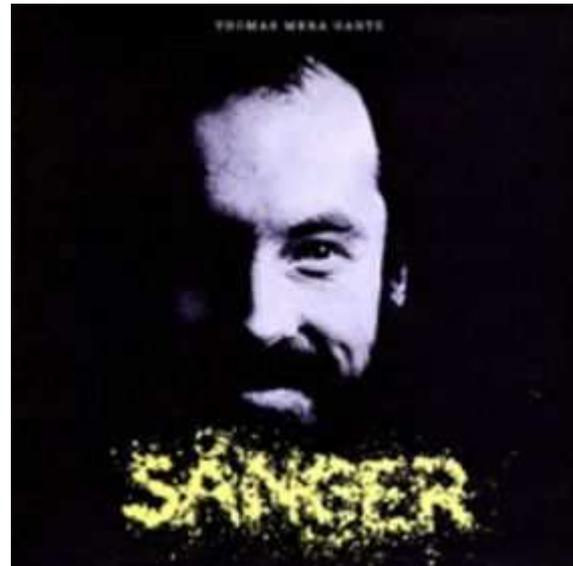
Riley (tambourin).

Thomas Gartz - Sång

Silence SRS 4635 – 1976

Psych Suède

Devenir une presque légende au royaume d'Odin n'est pas chose aisée, pourtant avoir été pendant des années le batteur de groupes tels que **Pärson Sound**, **Mecki Mark Men** et **International Harvester** donne à **Thomas Gartz** un cursus peu commun et une aura particulière aux yeux de la scène musicale suédoise, européenne, voir mondiale. Après avoir mouliné des beats turbulents sur les rythmes bruyants de ses anciens partenaires, il s'engage sur les sentiers aventureux de l'oeuvre en solitaire, gageure pleinement réussie grâce à ce premier effort sur lequel une belle et chaleureuse voix, au timbre parfois cajun, enlace un folk mélancolique et cafardeux à l'instrumentation essentiellement acoustique. Oeuvre paradoxale et atypique d'un musicien venu des territoires glacés des fjords et des téméraires guerriers varègues.



Sylvain.

Brèves qui fusent !!!



Le Jukebox de Monsieur Vinyle

The Rob Hoeke Rhythm & Blues Group - Everybody tries / Concentration - Philips 6012074 - 1971



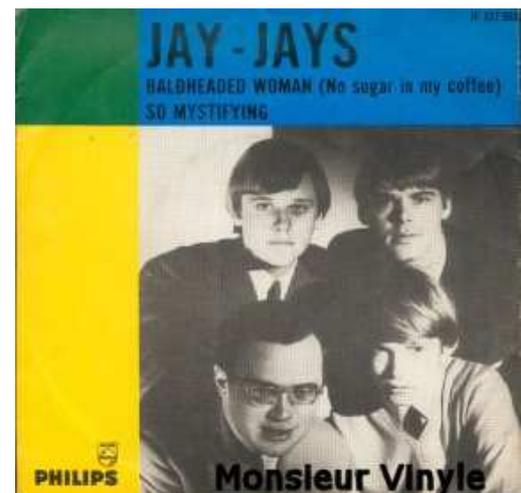
Rob HOEKE était très connu en Hollande comme un virtuose du Boogie Woogie. Il est aussi responsable de chef d'oeuvres du freakbeat comme « Rain snow and misery » et « Margio ».

Sur ce titre, le son s'alourdit un peu avec un orgue virevoltant relayé par un harmonica percutant. La face B est excellente également avec une voix plus douce qui rappelle plus un son US et un riff accrocheur de guitare. Sorti il semble uniquement dans sa patrie en 1971.

Jay-Jays - Baldheaded woman / So mystifying Philips JF 327968 - 1966

En 1966, les Hollandais JAY-JAYS reprennent le titre de Shel TALMY "Baldheaded woman" popularisé par les WHO sur leur premier 45 tours l'année précédente. On notera l'absence d'harmonica et de piano, mais le son des guitares se fait plus dense à l'arrière et le batteur aimait bien ses cymbales. La face B est une excellente reprise des KINKS, qui s'essaieront également sur une reprise de "Baldheaded woman" mais de manière plus souple.

Après quelques simples et un album, ils disparurent de la circulation.





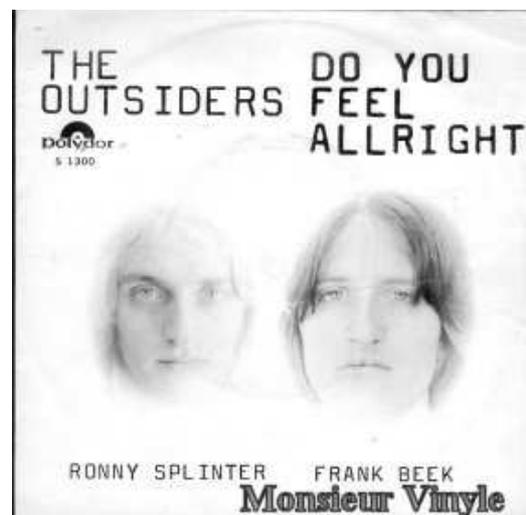
**Q 65 - World of birds / It came to me
Decca AT 10263 - 1967**

Groupe hollandais de La Hague débutant en 1966, ils se sont abreuvés de PRETTY THINGS. "It came to me", sorti en 1967, est un de leurs titres les plus sauvages, l'archétype du garage rock. Avec une batterie métronomique et simple (voire simpliste), une guitare répétitive et un chant hargneux, le titre est remarquable par son alternance présence/absence de basse qui supplée le fait qu'il n'y ait pas de couplet-refrain. Un petit bijou.

La face A, plus lente et plus mélodique, avec une guitare avec reverbe et vibrato, a un petit côté psyché.

**The Outsiders - Do You Feel Allright / Daddy Died On Saturday
Polydor S 1300 - 1968**

Après 2 45 tours sur Musiek Express, les Outsiders furent signés par Relax chez qui ils connurent un certain succès avec un album, une compilation et de nombreux singles. Passés ensuite chez Polydor en 1968, ils enregistrèrent l'album CQ qui fut malheureusement un flop et quelques autres 45. Celui-ci est l'un d'eux avec la face A inédite, la face B étant extraite de l'album. J'aurais bien vu "Do you feel alright" enregistré par le 13th FLOOR ELEVATORS avec une cruche en arrière à la place des percussions.



**Sandy Coast - Capital punishment / My friend Abdullah
Relax 45.129 - 1968**



Après un premier album entre Beat et Folk Rock, le groupe s'orienta vers un rock progressif plus heavy puis vers de la Pop plus conventionnelle. La face A de ce 45 tours sans être désagréable est plutôt mollassonne et l'absence d'accordéon aurait été préférable. La face B est plus intéressante avec une voix lancinante, des arrangements grouillants et par moments dissonants en arrière, une guitare gémissante et de belles nappes de chœurs dans la dernière partie. Les 2 titres se retrouvent sur l'album "From the workshop" sorti en 1968.

**I Ribelli - Per una lira / Ehi... voi!
Clan ACC 24039 - 1966**

Pour faire un titre garage, prenez une petite cellule rythmique simple, déclinez là sur plusieurs tonalités, posez dessus un chant avec des syllabes facilement identifiables quelle que soit la langue, quand vous revenez à la tonalité originelle renforcez avec un instrument supplémentaire avec un beat de batterie plus marqué, laissez une place pour un petit solo de guitare voire un petit passage plus freak out.

Ce 45 tours est sorti en 1966. La face A est beaucoup plus pop, avec un intérêt bien moindre. 3 ans plus tard, un album sort.

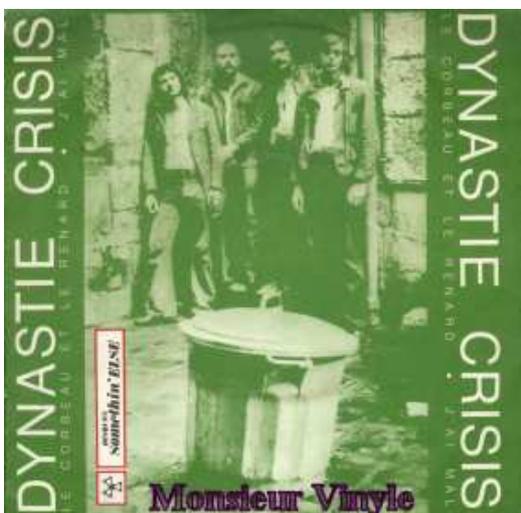
L'organiste d'origine grecque Demetrio STRATOS jouera ensuite dans AREA.



**Dynastie Crisis - Le corbeau et le renard /
J'ai mal**

Somethin' Else 6061032 - 1970

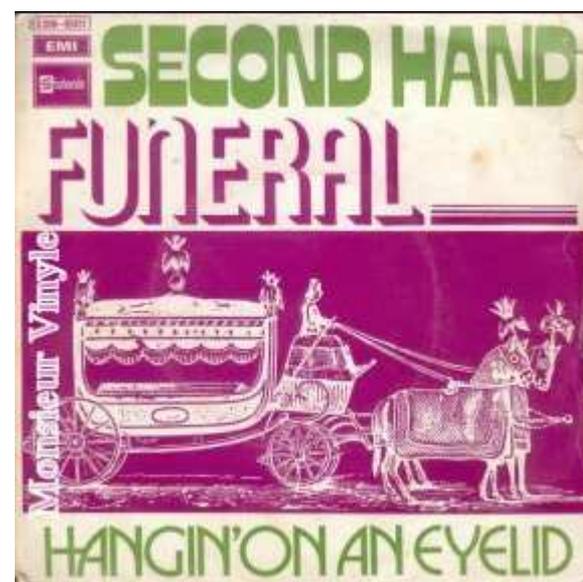
Pour ceux qui pensent que parler sur de la musique a été inventé par les rappeurs, il est bon de remonter le cours de l'histoire musicale avec par exemple le talkin' blues. Plus proche de nous et de la forme du rap avec un couple basse-batterie infallible, voici un exemple datant de 1970 : le 4ème 45 tours de DYNASTIE CRISIS. Oser mettre un titre pareil en face A, autre époque. L'excellente face B est dans le style prog jazzy cher à d'autres confrères de l'époque comme TRIANGLE, TOTAL ISSUE etc. Deux titres inédits en album.



**Second Hand - Funeral / Hangin' On An Eyelid
Stateside C006-93431**

Auteurs d'un album sur Polydor en 1968, ce groupe anglais psychédélique récidive en 1971 sur Mushroom avec "Death may be your Santa Claus" (il existe une version française sur Stateside). En Angleterre, il semble exister 2 versions de l'album, l'une avec le titre "Funeral" l'autre sans. Par contre, ce 45 tours ne sort qu'en France (uniquement en promo en Angleterre et sans pochette) et vu son manque de promotion, son titre et son graphisme affriolant, je vous laisse imaginer les chiffres de vente, ce qui justifie la difficulté pour se l'appropriier aujourd'hui. La musique est un mélange baroque d'arrangements de violons, chœurs, voix puissante à la Arthur Brown et grosse basse. La face B qui figure sur l'album utilise le mellotron et a une ambiance plus easy listening que la face A.

Othall.





LE FOLK n'existe pas

LE FOLK À LA FRANÇAISE – INFLUENCE DES MUSIQUES DU MONDE.

Je ne pourrais être plus singulier ! Le Folk (avec un grand F) ça n'existe pas, il n'y a pas un gabarit qui permette de caser à coup sûr un truc ou un autre dans Folk, car il n'y a pas un Folk mais plusieurs Folk. C'est pourtant évident, ne me dites pas que ça ne vous avait jamais effleuré l'esprit...

Avec ma maigre connaissance du sujet, j'ai réussi à tirer néanmoins une conclusion radicale : il existe au moins autant de folk qu'on peut dénombrer de nations, d'ethnies ou de dialectes dans le monde... voilà, le folk c'est culturel, chacun le sien et les vaches seront bien gardées. Bien sûr, rien n'empêche dans un coin du globe de pratiquer le folk d'un autre, mais ça complexifie la donne !

Bribe d'explication : la musique folk a connu un soi-disant revival dans les années soixante, quand les amerloques nous ont amené leurs chanteurs à guitare : sorte de détérioration contestataire et urbaine du blues, les folkeux américains s'accompagnent d'une gratte sèche, des fois d'un harmonica, et basta ! Citons notamment Phil Ochs, Bob Dylan ou Joan Baez. Les English ne demandant pas leur reste leur emboîtent le pas avec leurs propres ressortissants du style : Bert Jansch, Fred Neil ou Donovan. Ainsi naquis le folk song à l'amerloque (NB : noté folk1), issu d'une tradition de chansonniers ruraux qui pleuraient leurs libertés et leurs joies simples désormais perdues. Woody Guthrie a tout inventé, ne remontez pas plus loin.

Le revival européen opère dans la foulée quand des étudiants aux beaux arts ou des historiens s'intéressant aux traditions musicales et orales ancestrales se lancent dans la brèche. Inspirés par les arts et musiques médiévales, plutôt baroque ou renaissance, les instruments typiques de naguère aujourd'hui dans les musées, ils tentent de relancer une mode du folk à la sauce templière. Apparaissent en Angleterre des groupes comme Fairport Convention, Amazing Blondel, et Malicorne en France pour les plus fameux.

Mais comme en Angleterre, en France les musiciens attachés à leur folklore et leur tradition orale locale relancent la chanson folklorique basée sur des thèmes ancestraux (NB : noté folk2). Les campagnes et régions les plus attachées à cette particularité qui tend à disparaître seront les plus réactives, et ressortiront les luths, bombardes et autres épinettes !

C'est pourquoi en France l'école du folk s'appuie sur cet apport instrumental de longue tradition, mais également sur la diversité culturelle qui siège sur son territoire : bretons, occitans, alsaciens, picards, savoyards, mais aussi polynésiens, maghrébins, antillais, africains, et autres immigrants d'Espagne, du Portugal, d'Italie ou des pays de l'Est ont participé à enrichir cette tradition musicale.

Ainsi le folk « à la française » jouit d'une diversité qui n'est pas comparable au folk song amerloque, ni aux revival folk médiévaliste des anglais. Et pourtant – j'ai envie de rajouter malheureusement – c'est bien les seuls qui intéressent la plupart des artistes contemporains, mais aussi du public folkeux contemporain... Dylan is Dylan, et viva Donovan... le nivellement de la culture par l'américanisation a commencé il y a bien longtemps, ça ne date pas de Nike ou de Coca-Cola. La preuve, même en France la mariée balance son bouquet dos à une assistance féminine hystérique, coutume nord-américaine profondément installée dans les mœurs, et sûrement pas uniquement en France.

Aujourd'hui, ça n'est plus possible, et si je vous fais tout ce hiatus abscons et inintelligible, c'est uniquement pour vous faire admettre que les disques sus-chroniqués appartiennent au folk, pardon au folk2. Ils sont le reflet évident que la musique folklorique ancestrale apporte sa richesse à un style novateur qu'on peut définir comme le folk « à la française ». Alors, allons-y !

Henri Texier – *Varech* (1977) JMS.



Pianiste puis contrebassiste (autodidacte) de formation, Texier a surtout œuvré dans le jazz au cours des années 60 : Chet Baker, Kenny Drew, Barney Wilen et Lee Konitz, sont quelques uns des artistes qu'il a accompagnés. Il co-fonde en 1970 Total Issue, avec Aldo Romano et Georges Locatelli, groupe de pop progressive qui n'aura sorti qu'un LP. Son talent y est d'autant plus dilué qu'un bassiste n'est jamais mis en avant...

Dès le milieu des années 70, après de nombreuses autres participations, il s'intéresse à la richesse des musiques du monde, notamment aux instruments d'Afrique et du Moyen-Orient. Il sortira 3 superbes albums qui mélangent et entremêlent jazz et folklores ; *Amir* en 1976, *Varech* en 1977 et *À cordes et à cris* en 1979.

Alors qu'*Amir* aura été son laboratoire, *À cordes et à cris* se rapproche plus clairement du jazz, avec son piano omniprésent et le violon de Didier Lockwood. Des trois, *Varech* est le plus achevé, le plus profondément simple et contradictoirement avant-gardiste. Texier joue de chaque instrument, accompagne ses morceaux de chœurs mélodieux et sacerdotaux. Il revisite les charmes de l'Orient sur un oud, et semble improviser des airs psyché orientaux intégralement compatibles aux impros du jazz qu'il joue en contrepoint sur Fender Bass ou contrebasse.

Le dernier titre semble être une rencontre contre nature entre un Bagad et une tribu du désert mauritanien. Ce disque est génial, qu'on se le dise, il ne sortira jamais de ma petite collection.

Angélique Ionatos – *O helios, o heliatoras* (1983) Arc En Ciel.

La Grèce nous a gâté par ses voix suaves et captivantes : Demis Roussos, Nana Mouskouri, Angélique Ionatos... Nous retiendrons la dernière parmi les artistes folk à découvrir d'urgence. Cet album acoustique de 1983 offre un sublime mélange de guitares hellènes et de voix captivantes, acid folk troublant, infiniment solennel. Une beauté formelle à écouter paisiblement. Plus orientée sur une musique traditionnelle acoustique, c'est dans la première moitié des années 80 qu'Angélique s'aventure sur les chemins de l'acid et de l'expérimental. À découvrir aussi, son double album de 1984 intitulé *Marie des brumes*, à mi-chemin entre folklore et opéra lyrique.

Chantée en grec, Angélique s'accompagne elle-même à la guitare ; du début à la fin ce disque conserve cette touche de folklore grec qui rappelle plus le sirtaki que les Aphrodite's Childs. Pourquoi le présenter dans la rubrique du folk français alors ? Bonne question, à laquelle je ne répondrais pas... ou vite fait.

Déjà, Angélique et son frère Photis ont publié leurs disques chez Arc en ciel, label à tendance catho bien de chez nous, mais en plus, comme de nombreux artistes, c'est leur singularité et leur apport culturel qui permet à la musique de devenir ce qu'elle finit par être : et sans les Ionatos, peut être pas d'influences méditerranéennes dans le folk français, est-ce une raison suffisante ? Non ? Tant pis...



Antoine Tomé – *Innocence* (1979) Argile.

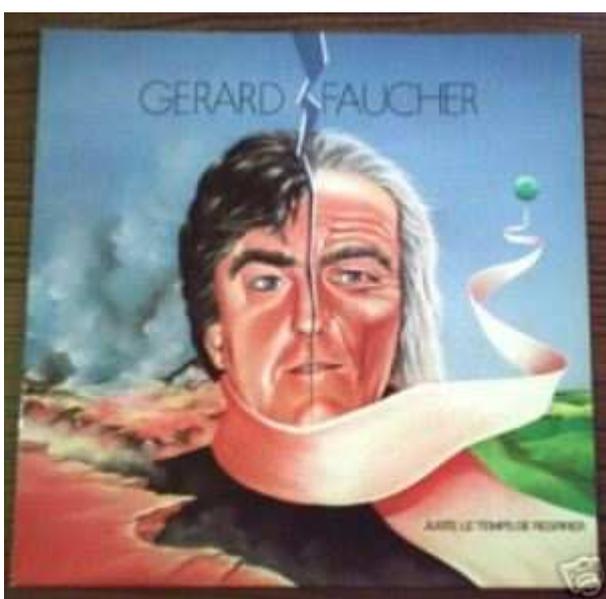
Mais d'où sortent tous ces disques des années 80 ? Qu'est ce qu'on écoutait en 1980 ? Que des tubes biens surs ! Toto, Police, Michael Jackson, Wham et bientôt les débuts glorieux de l'avion renifleur !! Violent constat de notre indigence musical...

C'est le deuxième album de Tomé. Le premier passé lui aussi complètement inaperçu, sorti chez Moshé-Naïm, est d'un style acid folk assez dark. Celui-ci sorti chez Argile mélange des influences asiatiques, maghrébines et parfois tziganes, jusque dans les psalmodies de Tomé que l'on pourrait prendre pour des textes en arabe, ou que sais-je, du Mésopotamien ancien. Une forme de scat orientalisant, noyé de chorus dans certains morceaux ! Superbe.

Festival d'instruments orientaux (ouds, percu sèches, flûtes et flûtiaux divers), cet album invite à la contemplation sonore ; dans mon top 10 des productions françaises des années 1970, il réconcilierait sans souci un ex-para breton borgne revêche avec l'Algérie, le Tonkin et tout Barbès... Quasi instrumental, les rares textes sont simplement beaux !

Et un gars qui signe un titre intitulé *Chanson pour les vignes* ne peut être fondamentalement mauvais, et ne devrait pas être si injustement passé sous silence.

Gérard Faucher – *Juste le temps de respirer* (1982) Village (priv.)



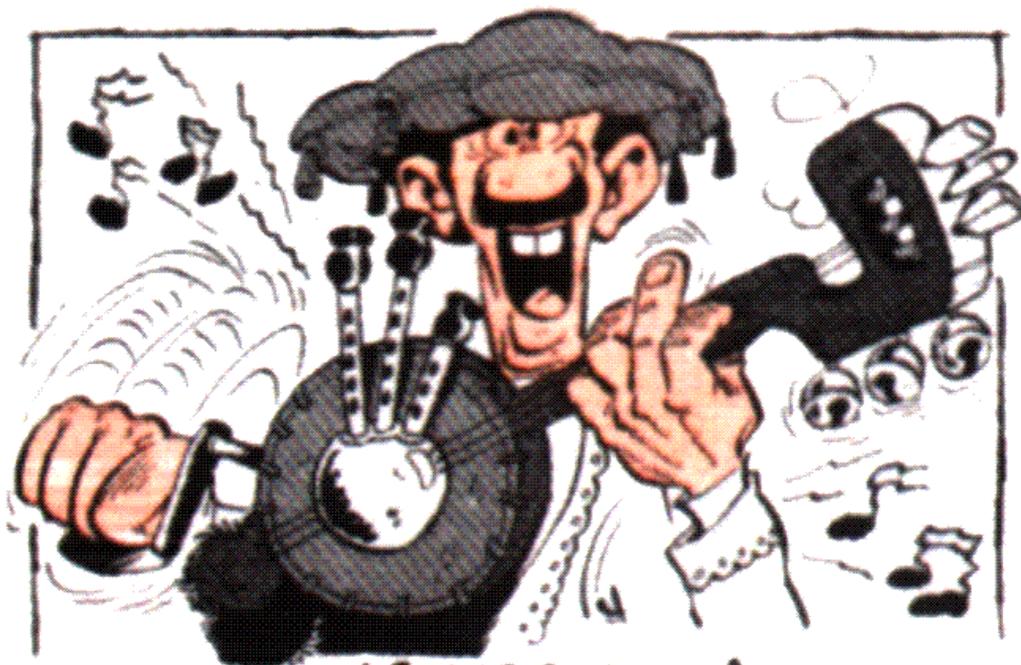
On ne peut pas véritablement parler de folklore en citant cet album obscur et inconnu au bataillon des artistes (même) mineurs... unique album apparemment de ce Montpelliérain qui sort sur un petit label local du doux nom de Village (du studio du même nom). L'auteur est écrivain/po te, les textes seront mis en musique par un autre Gérard, Raufast (inconnu aussi).

Mélange de chanson prog et de rythmes arabes ou antillais, l'album de Gérard Faucher est quelque part à mi-chemin entre Lavilliers (*Femme ou femme*), Béranger (*Le dernier cadeau pour la Marie*) et la poésie tourmentée de Manset (*Métamorphose*). Tour à tour textes sombres ou cocottes brasileros, un disque intéressant sans révolutionner la musique.

Naturellement, il ne va pas de soit de classer Lavilliers ou Manset dans le folk français, mais finalement, ce style de chansonnier typiquement gaulois participe à l'effort folklorique, d'autant plus quand, comme Gérard Faucher, la musique d'inspiration parfois arabe ou andalouse, puis cubaine ou jamaicaine, enrobe et valorise le texte et la chanson.

Gérard si tu nous lis, contacte-nous !!

Greg.



Gotlib

LA MUSIQUE DOIT ÊTRE MONOTONE ET AIGRELETTE. POUR ÊTRE VRAIMENT FOLKLORIQUE, ELLE DOIT ÊTRE JOU E   L'AIDE D'INSTRUMENTS FARFELUS QUE L'ON PEUT TROUVER CHEZ CERTAINS COLLECTIONNEURS. SI L'INSTRUMENT COMPORTE UNE MANIVELLE, C'EST PARFAIT !



GARAGE STORY

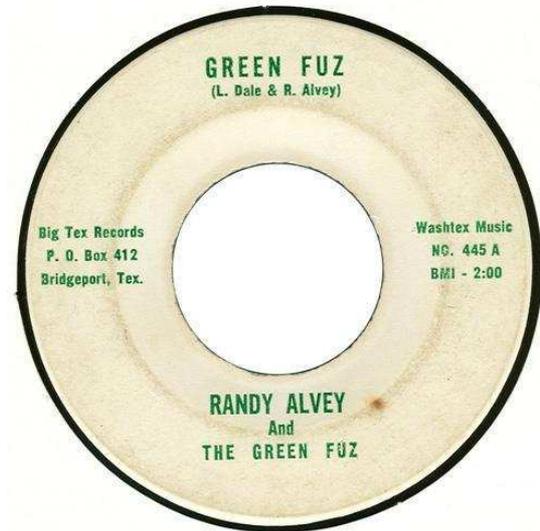
Par Guillaume

Randy Alvey & Green Fuz : Green Fuz (1969)

De bien belles choses se sont produites au pays des 13th Floor Elevators. Nous y reviendrons, mais le Texas recèle de pépites oubliées puis retrouvées à partir des années 80. Parmi les nombreux groupes du Texas qui ont sévi pendant les années 60, Green Fuz occupe une place de choix malgré le fait qu'ils n'aient sorti que ce single.

Là où beaucoup s'évertuaient à enchaîner les sorties avec plus ou moins de réussite, eux ont réussi le coup parfait en pondant le morceau qui tue. Rien de bien compliqué pourtant : quelques accords simples, la voix criarde de Randy Alvey et le tout est torché dans un ancien bar au fin fond du Texas avec un son on ne peut plus spartiate. Complètement oubliée pendant une dizaine d'années, la chanson est déterrée pour apparaître sur le volume 2 des Pebbles. Les Cramps la reprennent sur *Psychedelic Jungle* en 1981 et le tour est joué : à partir de là, le morceau gagne en popularité et est aujourd'hui un des classiques du Garage. *Green Fuz* (la chanson) était leur morceau phare joué à chaque concert en ouverture et en morceau final. Leurs autres morceaux ne sont pas parus malgré qu'il existe probablement d'autres enregistrements du groupe.

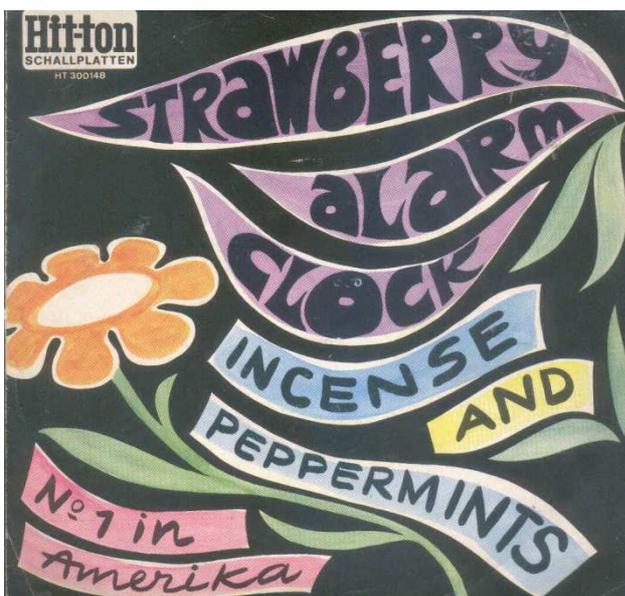
Pebbles Vol.2 (BFD, 1979).



Strawberry Alarm Clock : Incense and Peppermints (1967)

Quatrième single de ce groupe auparavant nommé Thee Sixpence, *Incense and Peppermints* est un des gros tubes psychédéliques de 1967, atteignant même la première place des Charts à la fin de cette même année et vendant plus d'un million de copies de ce titre fabuleux.

À l'inverse de certains trips acides que l'on peut retrouver chez beaucoup de groupes de leur âge, *Incense and Peppermints* est très épuré et Strawberry Alarm Clock délivre ici un des plus beaux efforts de pop psychédélique des années 60. Tout en retenue, les claviers, harmonies vocales et guitare fuzz s'enchevêtrent pour trois minutes de mélodies sucrées qui fleurent bon l'été. Rien d'étonnant, ceux-là viennent de Californie.



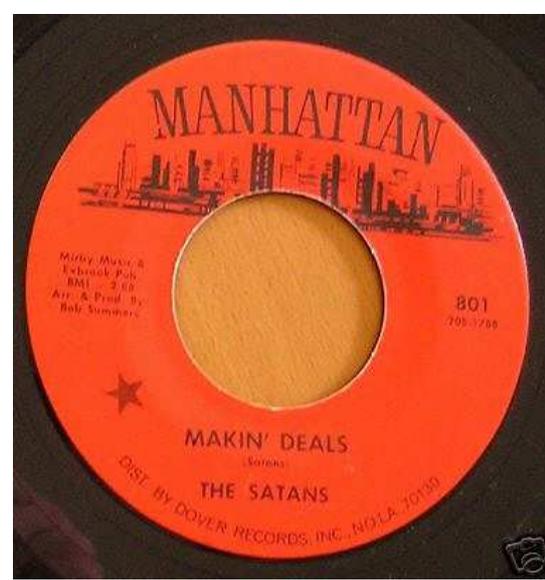
Nuggets : Original Artyfacts From The First Psychedelic Era Vol.2 (Rhino, 1998)

The Satans : Making Deals (1966)

Pas vraiment d'info sur ce groupe qui nous viendrait de Floride. Le thème du morceau (vendre son âme au diable) et son *Guess my name* fait inévitablement penser à *Sympathy for the Devil* sorti deux ans plus tard. Les spéculations vont bon train et certains pensent que Mick Jagger aurait acquis le single pendant une tournée aux US et que les Stones s'en seraient inspirés pour ce morceau.

La musique, par contre n'a pas vraiment de point commun avec celle des Stones. *Makin' Deals*, par son côté simple et direct est plutôt à rapprocher des nombreux autres morceaux énergiques et rugueux qui figureront parmi les influences des groupes de Punk et de Garage des années 80. Les Cynics en font d'ailleurs une reprise sur l'album *Living is The Best Revenge*.

Pebbles Vol.2 (BFD, 1979)



Indian Puddin' & Pipe : Hashish (1968)

Formé à Seattle en 1966, les West Coast Natural Gas s'installent rapidement à San Francisco. Ils trouvent un manager en la personne de Matthew Katz (qui a également travaillé pour Moby Grape), changent de nom pour Indian Puddin' and Pipe et sortent un 45T à la fin de l'année. 4 titres, dont ce *Hashish*, paraissent sur la compilation *Fifth Pipe Dream* avant que le groupe disparaisse de la circulation.

Le morceau est à l'image de son titre : assez enfumé. Plutôt mystique, *Hashish* mixe pistes inversées, chants incantatoires

et phrases à deux guitares qui feront le bonheur des groupes de Hard Rock à partir des années 70.

Acid Dreams Testament (Past & Present, 2009)

The Omens : Searching (1966)

The Omens sont originaires de la région de Chicago qui a eu une scène Garage assez active pendant les années 60, les Shadows of Knight étant certainement celui qui a eu le plus de succès. Les membres du groupe avaient entre 15 et 20 ans lorsqu'ils ont enregistrés leurs deux singles dont le plus connu est ce *Searching*.

Redoutable d'efficacité, le *Searching* est l'archétype du morceau Garage qui vous allume en moins de trois minutes. Un roulement de batterie et le morceau part à un rythme frénétique laissant place au riff de guitare répété tout au long du morceau sur lequel se greffent un orgue vicieux et un chant déchaîné. Pas question de lever le pied pendant ces 2 min. 30 qui défilent à une vitesse folle et où chaque instrument se relaie pour former un condensé de ce qui s'est fait de mieux en la matière.

Highs In The Mid Sixties Vol.4 (AIP, 1983)



LABEL

Man's Ruin Records

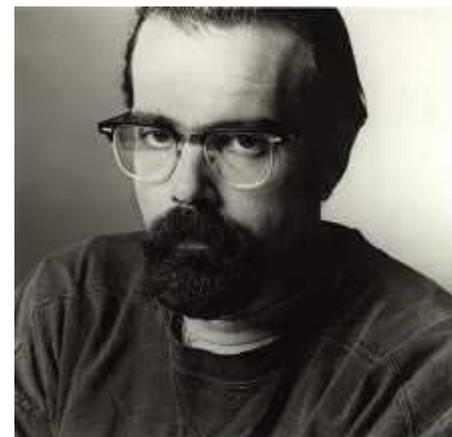


Au début des années 90, je me suis vraiment passionné pour ces gars qui faisaient une musique visiblement inspirée de mes groupes favoris. Ils ont évidemment bien vite été catalogués et rangés dans une case qui fut appelée Stoner. Probablement à cause de cette compilation "Burn one up. Music for stoners".

Je guettais donc toutes les sorties assimilées Stoner chez Gibert, seul magasin à l'époque où l'on pouvait trouver ce genre de zique, (merci au vendeur du rayon Pop Rock si passionné et compétent) et plus particulièrement toutes les sorties MAN'S RUIN.

Ce label, maintenant défunt officia de 1994 à 2002 et ce qui le différençait de tous les autres c'était la qualité des artworks. En effet, le label fut fondé et dirigé par Franck Kozik, un graphiste plutôt réputé qui sérigraphia lui-même toutes les sorties du label.

Quasiment tous les vinyles de chez Man's Ruin sortirent en éditions limitées (5000 ex), voire très limitées (3000 ou 1000 ex) et sur des galettes quasiment toujours colorées.



Franck Kozik

Ca, plus le fait que certains artistes devinrent très célèbres comme Kyuss, Queens Of The Stone Age, et les fameuses Desert Sessions de Josh Homme (oui je sais, tout ça ne fait qu'un artiste en fait) ou culte comme The Heads, fait que les dites galettes ont une méchante tendance à afficher des tarifs plutôt prohibitifs.

Un aperçu de quelques-unes de leurs sorties :



QOTSA



Puis, en 2002, en tentant de se connecter à leur site on pu voir ceci : "Mansruin never paid their bill, sorry" Fin de l'histoire et disparition des écrans du sieur Kozik.

Il réapparaît quelques années plus tard à Tokyo où il commence à se faire connaître comme "toydesigner" et depuis semble être bien reconnu comme tel. J'ai retrouvé une p'tit interview où il en parle :

<http://artoyz.com/blog/Wordpress/2007/interviews/aldo/frank-kozik-ne-plaisante-pas/>

Il dit s'être complètement retiré du monde la musique... voici quelques exemples de ses créations, du jouet oui, mais rock'n roll :



Bon, maintenant je me doute bien que les disques Man's Ruin c'est peut être pas franchement votre tasse de thé, mais malgré tout, des labels comme celui là j'aimerais bien en voir plus souvent ...

Venukse



Rave Up

L'anthologie du rock anglais de 1964 à 1970 - 4

A

Argosy

Les amateurs de Supertramp et de la voix si particulière de Roger Hodgson devront se précipiter sur cet unique single d'Argosy. Les autres également. Et ce malgré la présence d'Elton John qui accompagne le groupe au piano. Car on a affaire ici à une pépite de pop anglaise lyrique à souhait.

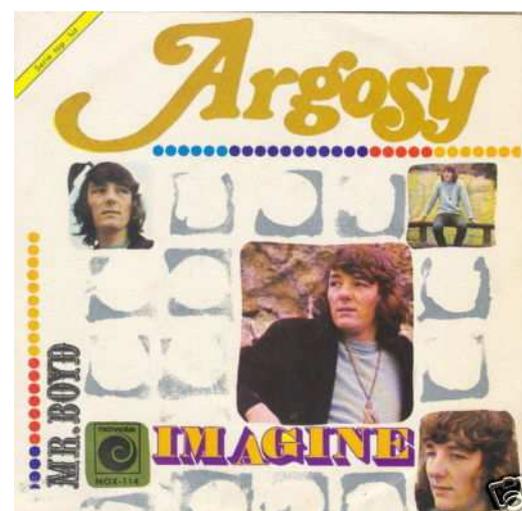
Argosy se forme autour de Roger Hodgson donc, Elton John, Caleb Quaye à la guitare et Nigel Olsson à la batterie. Un single naît de leur rencontre et sort sur le méga rare label Congress (C-6013) en 1969 compilant *Mr. Boyd / Imagine*. Qui fouine du côté de la pop baroque, bien avant le rock progressif pompeux de Supertramp. Ici, insouciance, simplicité se conjuguent avec la beauté des deux thèmes abordés.

Le single est d'ailleurs assez recherché par les amateurs de pop (aux alentours de 75 livres), tant la qualité de composition est évidente. La face B du single se retrouve sur la série Rubbles, disque 18.

Lou

DISCOGRAPHIE :

_ 1969 : *Mr. Boyd/Imagine* (SP Congress 45 C-6013)



Art

Art. Et la pochette de son unique opus *Supernatural Fairy Tales* sorti en 1967 sur Island tellement typique d'une époque. Et d'une esthétique. Également révélateur de cette période que l'on souhaite vous faire revivre. Où la création était le maître mot de toute une génération.



Art, c'est d'abord le groupe Mods The VIP's. Qui cartonnera en France d'ailleurs. Mais qui restera en phase avec son époque. Et qui en plein summer of love, décide de se transformer en Art, proposant une musique psychédélique variée et riche en trouvailles sans abandonner pour autant son amour pour le R&B. Cet opus sera produit par le légendaire Guy Stevens. La pochette quant à elle est signée du collectif Hapshash And The Coloured Coat, qui à l'image des posters du Fillmore, est symptomatique d'un style encore adouci de nos jours.

Art, c'est également un album, un des grands du psyché Uk, sorti sur Island, et coté à près de 400 euros. Rien de moins. Un album qui n'est jamais ennuyant, qui brasse les genres, du tribal *African Things* (ce morceau est une perle et reste unique dans les archives du psychédélisme anglais) au lancinant *Flying Anchors*. Douze titres, des influences qui partent de tous les côtés. Soul musclé avec le morceau éponyme *Supernatural Fairy Tales*, reprise blues du classique des Buffalo Springfield *For What It's Worth*, des effets à tous les étages, échos, reverb', approche West Coast sur *Rome Take Away Three*...

Un album, un single, une poignée de concert et le groupe passent à autre chose avec l'arrivée du claviériste américain Gary Wright, donnant une orientation plus progressive au groupe. Les Spooky Tooth voient le jour, mais ça, c'est une autre histoire.

Lou

PERSONNEL :

Luther Grosvenor (Guitare)

Mike Harisson (chant, claviers)

Mike Kellie (percussions, batterie)

Greg Ridley (basse)

DISCOGRAPHIE :

Album :

_ 1967 : *Supernatural Fairy Tales* (LP Island ILP 967)

Single :

_ 1967 : *For What It's Worth / Rome Take Away Three* (SP Island WIP 6019)

Compilation :

_ 1969 : *You Can All Join In* (LP V.A Island 88418)



Artwoods

Un excellent groupe de Londres. Très pro, à écouter en club, avec leur mélange blues/soul/jazz, mais resté plus connu pour le CV de certains de ses membres, que pour ses qualités musicales propres, même si elles étaient loin d'être négligeables.

En gros Jon Lord, Keef Hartley (futur batteur des Bluesbreakers de John Mayal) pour les plus connus. Feu Arthur Wood (chanteur) est légèrement moins célèbre que son jeune frère Ronald (titulaire d'un CDD en béton), le bassiste Malcom Pool fera partie de Colosseum, et le guitariste Derek Griffith accompagnera des gens aussi célèbres que le Mick Cotton Sound ou Satisfaction.

Sans grand succès commercial, ils ont aussi accompagné Petula Clark (faut bien vivre) ou PJ Proby, la séparation interviendra une tournée au Danemark, et une nouvelle tentative sous le nom de St Valentine Day's Massacre (un single sur Fontana en 1967).

Les originaux sont, bien sûr, le cauchemar habituel. Il est toujours possible de se procurer facilement une compilation, les Artwoods ont plutôt bien vieilli.
Laurent

DISCOGRAPHIE:

Albums :

1966 : Art Gallery (LP Decca LK 4830 / côte: 400livres)

EP's:

1966 : Jazz In Jeans (EP Decca DFE 8654)

1966 : Oh My Love (EP Decca Francais 457076 M/ côte: 400euros)

Singles :

1964 : Sweet Mary / If I ever Get My Hands On You (SP Decca F 12015)

1965 : Oh My Love / My City (SP Decca F 12091)

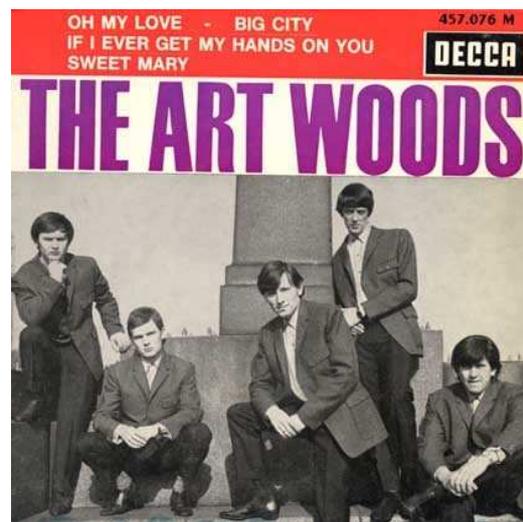
1965 : Goodbye Sisters / She Knows What To Do (SP Decca F 12206)

1966 : I Take What I Want / I'm Looking for A Saxophonist (SP Decca F 12384)

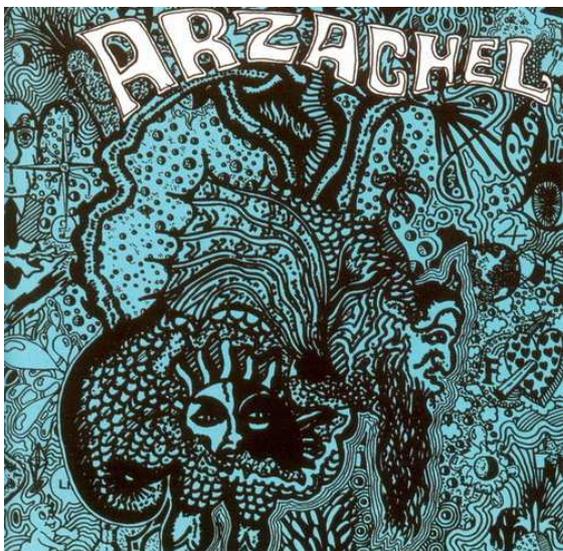
1966 : I Feel Good / Molly's Anderson Cookery Book (SP Decca F 12465)

1967 : What Shall I Do / In The Deep End (SP Parlophone R 5590)

1967 : Buddy Can You Spare A Dime / Al's Party (SP Fontana H 883) sous l'appellation des St Valentine Day's Massacre



Arzachel



Être un mythe a un coup, et pas seulement financier. Pour prendre un exemple concret, le collectionneur de disques est gavé, abreuvé, d'adjectifs ronflants, de phrases ampoulées, destinées à bien vendre un groupe minable, et si possible à le vendre cher. Très souvent, au moment suprême de la première audition, on a l'impression d'être à une sorte de cérémonie païenne.

Lourdes tentures violettes, officiants mystérieux, rites interdits et barbares, flambeaux brûlant, répandant une odeur de résine, qui se mélange à celle de l'encens pour vous tourner la tête.

Le seul et unique album d'Arzachel (soit, sous des pseudo absurdes, Steve Hillage et les futurs membres de Egg) est un cas d'école de ce genre de serpent de mer. Peu de gens l'ont entendu, encore moins ont vu le pressage original anglais (vendu à 14 exemplaires, paraît-il), mais tout le monde a une histoire à raconter à son propos.

Sorti en 1969, empruntant son nom à Lovecraft (Arzachel est un astronome arabe) à, en tout cas, bien des choses pour lui, en même temps qu'une curieuse tendance à la schizophrénie. Des bijoux progressifs qui ornent la première face (la façon dont l'orgue et la guitare se répondent mérite une encyclopédie) à une fin en apocalypse hostile grondante (hurlant l'influence du premier Pink Floyd) en passant par de lointains échos de blues anglais (Hillage chante comme John Mayall, d'une façon incroyable) votre vision est troublée, vos sens affectés, et votre attention alpaguée. Nécessite quand même d'avoir fait ses classes avant écoute. Pressage original anglais Evolution LDVS 17218. Aussi sorti aux

USA (Roulette 42036, le seul qui soit encore relativement abordable) sur Vogue (France, Espagne et Allemagne) et réédité (1972) en Allemagne et Italie.

Laurent

PERSONNEL :

Dave Stewart (claviers),

Hugh "Mont" Campbell (basse, chant)

Clive Brooks (batterie)

Steve Hillage (guitare)

DISCOGRAPHIE:

_ 1969 : *Arzachel (LP Evolution Z 1003)*

Ashkan

Sorti sur le méga rare label progressif de Decca, Nova, Ashkan est une curiosité dans le paysage rock anglais. Une sorte de croisement entre les prémices du hard rock et le blues façon Fleetwood Mac. Une voix rocailleuse, des parties de guitares démentes, des morceaux plutôt lents, mais graves, *In From The Cold* transpire de bonnes influences. Pour autant, on a du mal à sortir du lot une de ces chansons qui font trembler l'auditeur.

L'album voit le jour en 1969, et inaugure le label Nova sous la production de Peter Sherter et Ian Sippin. *Going Home* est sans doute le morceau phare de cet album, où le groupe fait étale de ses nombreuses qualités techniques : voix terriblement suave, guitare blues qui s'extirpe des sentiers battus, batterie au rythme tendu. Le reste est une collection de Jams qui au final ennue terriblement. Un manque d'imagination dans les thèmes abordés, une assurance mal assumée et aucun single en vue, font de ce disque une simple curiosité.

Pour autant, ce dernier est coté aux alentours de 120 livres. On retrouvera Bob Weston au sein des mythiques Fleetwood Mac à partir de 1973.

Lou

PERSONNEL :

Steve Bailey (chant)

Ron Bending (basse, chant)

Terry Sims (batterie, percussion)

Bob Weston (guitare, chant, mandoline)

DISCOGRAPHIE:

_ 1969 : *In From The Cold (LP Decca Nova SDN R1)*

Repressage US sur Sire la même année.



Athen Glen & the Trojans

Un très obscur groupe du Surrey, dont l'unique (et rarissime) EP était la récompense d'un concours. Grâce à l'indispensable compilation « Perfumed Garden », il nous est donné d'écouter une des chansons, « Let Me Show You » dans toute sa perfection. Tempo moyen bluesy, guitare fuzz sans pitié, chanteur à la diction méprisante, tous les bons ingrédients sont là. Ecole Pretty Things, pour les fines gueules. Les autres titres sont réputés beaucoup plus médiocres.

Laurent

DISCOGRAPHIE : _ 1965 : EP Glen Athen And The Trojans (Spot 7E 1018)

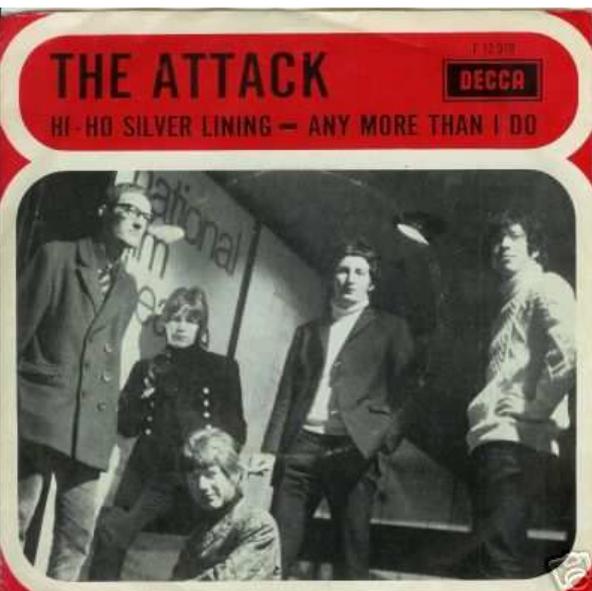


The Attack

Et si je vous disais que les Who n'étaient pas le groupe le plus violent de la scène mod en Angleterre ? Qu'il existait un groupe sans concession qui ravageait ses compos à grands coups de riff buriné . Sans jamais renier leur amour de la soul music. Le chaînon manquant entre la pop parfaite des Actions et le rock des Pretty Things. The Attack. Rien que le nom du groupe annonce la couleur. Auréolé de quatre misérables singles alors qu'ils renvoyaient les Who à leurs chères études. L'Histoire est ainsi faite. C'est au milieu des sixties que Richard Shirman et Gerry Henderson fondent les Soul System, alors fortement influencés par la musique black US. Des problèmes de line-up fluctuants les empêchent alors de se faire entendre. En 1966, en pleine agitation londonienne, Bob Hodges (organiste), Davy O'List à la guitare et Alan Whitehead (batterie) les rejoignent pour fonder la première mouture de The Attack. Ils tournent alors dans Londres, explosant de violence dans les pubs et autre club qu'ils fréquentent. Repéré par Don Arden, un entrepreneur aux manières de gangster, il les fait signer chez Decca fin 1966. Un premier single sort dès janvier 67 avec une reprise d'un hit des Standells, *Try It*. Qu'ils anglicisent à la manière des Creation, à l'harmonie vocale parfaite. La face B, *We dont know* est une excellente inspiration pop à la structure délicate.

Mais avant de connaître le succès mérité, Davy O'List est repéré par Andrew Loog Oldham qui souhaite le faire jouer au sein des Nice qui accompagne alors les débuts fracassants de PP Arnold. Son départ en février oblige le groupe à recruter un nouveau guitariste. Chose faite avec l'arrivée de John Du Cann, repéré suite à ses nombreuses jams en club avec un certain Jimmy Page. La nouvelle composition du groupe sera la plus excitante, John étant un excellent guitariste et amenant une touche beaucoup plus violente au groupe, grâce à ses riffs lourds et gras. *Colour Of My Mind*, face B du troisième single, avec son intro orientale, donne une nouvelle orientation musicale au groupe, s'essayant à une pop psychédélique des meilleurs effets. Mais lors de l'enregistrement du tube en puissance qu'est *Magic in the air* en 1967, Decca se rétracte devant la violence et la puissance du morceau annonciateur d'un hard rock des plus lourds.





Dès 67 The Attack passe à côté alors des charts, et le groupe se disloque au fur et à mesure des départs. Un dernier single voit le jour en 1968. *Neville Thumbcatch* et son refrain narratif au lyrisme avoué aurait tout démonté sur son passage en 66. Mais on est en 68, les Floyd et autre Tomorrow explosent et laissent le groupe aux oubliettes. Un cinquième single est en prévision, mais Decca lassé par le manque de succès décide de ne pas produire le disque.

Fin 68, The Attack n'est plus et John Du Cann part expérimenter ses solos au sein du projet the Five Day Week Straw People, qui ne sortira qu'un seul album que les amateurs de psychédéisme à l'anglaise vénèrent. Avant de rejoindre Atomic Rooster. Sort enfin en 1990 une compilation retraçant tous les singles et autres démos jamais enregistrées par The Attack, simplement intitulé *Magic In The Air*, morceau qui aurait du leur ouvrir les

portes de la reconnaissance (Aftermath Label MM 08). Et où l'on retrouve des perles de Hard Rock comme *Mr.Pinnodomy's Dilema* à la saturation guitaristique, ou encore à l'Hendrixien *Anymore Than I Do*. Et cette perle qu'est *Strange House*, divagation psychédélique aux riffs acides et impeccables. Depuis de nombreuses rééditions arrivent dans les bacs, et The Attack est enfin reconnu comme étant l'un des meilleurs groupes mod de l'histoire anglaise.

Lou

PERSONNEL :

Richard Shirman (vocals), Davy O'List (guitar, trumpet, vocals), Alan 'Noddy' Whitehead (drums), Gerry Henderson (bass), Bob Hodges (organ), Brian Davison (drums), Barney Barnfield (drums), Geoff Richardson (guitar), Kenny Harold (bass), George Watt (organ), Chris Allen (drums), John Du Cann (guitar), Plug Davies (drums), Keith Hodge (drums), Roger Deane (bass), Mickey Jones (guitar), Steve Waller (guitar), Al MacLean (bass), Glen Le Fleur (drums), Jim Avery (bass)

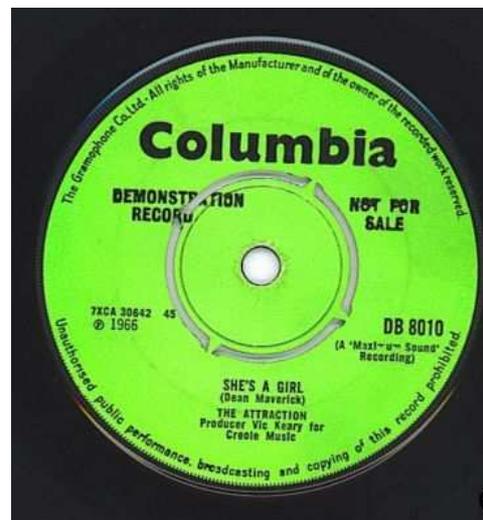
DISCOGRAPHIE:

- _ 1967 : *Try It / We Don't Know (SP Decca F 12550)*
- _ 1967 : *Hi-Ho Silver Lining / AnyMore Than I Do (SP Decca F 12578)*
- _ 1967 : *Created By Clive / Colour Of My Mind (Sp Decca F 12631)*
- _ 1968 : *Neville Thumbcatch / Lady Orange Peel (SP Decca F 12575)*

The attraction

Formé par le chanteur Dean Maverick dans la banlieue londonienne de Romford, les Attraction ont sorti deux SP en 1966 dans la lignée beat de l'époque. Signés par le label Columbia, ils ne connaîtront jamais le succès malgré de belles reprises comme *Stupid Girl* des Rolling Stones ou *Party Line* des Kinks. Dave Davies, d'ailleurs, produira lui-même cette chanson, sans résultat probant.

Dommage, d'autant que les faces B de ces deux singles sont de très belles pièces freak beat. En témoigne ce très entêtant *She's a girl* sur le second 45 tours, proche du garage Us et qu'on peut entendre sur le 13e volume des rubble Anglais. À noter pour les



collectionneurs la présence des Attractions sur une compilation sortie par Columbia en 66, où l'on retrouve entre autres Georgie Fame, les Yardbirds ou encore Candy Choir.

Lou

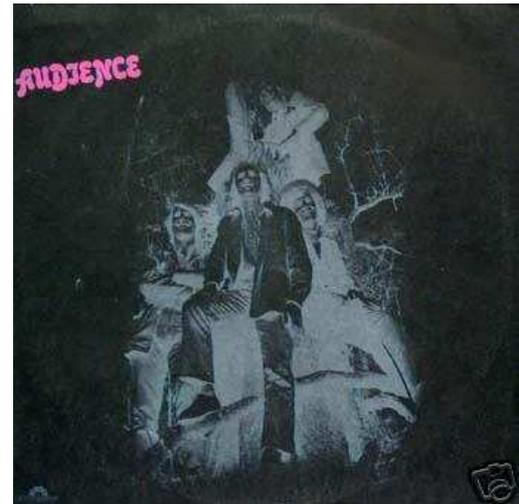
DISCOGRAPHIE:

_ 1966 : *Party Line/ She's A Girl* (SP Columbia DB 8010)

_ 1966 : *Stupid Girl / Please Tell Me* (SP Columbia DB 7936)

Audience

Formé à Londres en 1969 sous l'impulsion du chanteur guitariste Howard Werth, Audience est ce genre de groupe typiquement british qui a émergé dans le sillage de Génésis ou de Yes. Une bande de musiciens tous doués techniquement au service d'une musique qu'on qualifiait pompeusement à l'époque d'Art rock. Une volonté d'explorer tous les courants d'alors pour sortir une espèce d'hybride pop partant dans tous les sens pour généralement s'écraser violemment sur un disque incoutable. Dans ce contexte, Audience ne s'en sort finalement pas si mal, même si les lourdeurs du mouvement progressif sont bien présentes sur tous les disques. Composé de H.Werth donc, du saxophoniste Keith Gemmell, du bassiste Trevor Williams et du percussionniste Tony Connor, Audience parvient à sortir 4 albums assez inégaux, mais on s'attardera ici sur les deux premiers. Même si *The House on the Hill*, le troisième qui verra le jour en 1971, est finalement celui que l'Histoire gardera. Dommage, car le premier album recèle de très bons moments.



On regrettera juste cette abondance de saxo, marque de fabrique du groupe, mais qui a tendance à plomber les morceaux. Pochette splendide, sortie sur Polydor et qui fait le cauchemar des amateurs de galettes progressives (estimé à près de 150Euros), cet album se cherche encore entre jazz rock, psychédéisme et progressif, ce qui le rend attachant, car bancal. On sortira du lot la chanson *Leave it Unsaid* qui en un peu plus de 4mn explore toutes les possibilités du rock progressif. Et on aime cette rythmique tribale qui enveloppe le disque dans sa totalité, agréable mariage entre son primitif et futuriste. Pourtant, le disque est un échec commercial. Le second, *Friend's*, sort en 70 sous une magnifique pochette bariolée qui annonce la couleur. Un album plus abordable aussi bien musicalement que pour sa côte, davantage maîtrisée, des morceaux qui s'étendent le long de solos de saxo maîtrisé, Audience signe là son chef-d'œuvre. Le très enivrant *Raid* est tout bonnement splendide. Deux albums plus tard et un succès d'estime, le groupe se sépare dans l'indifférence et laisse les virtuoses de la 6 cordes à deux balles engrangeaient les millions. Ainsi va la vie....

Lou

PERSONNEL: Howard Werth (guitar, vocals), Trevor Williams (bass, vocals), Keith Gemmell (sax, clarinet, flute, 1969-72, 2005-present), Tony Connor (percussion, vibes, vocals, 1969-72)

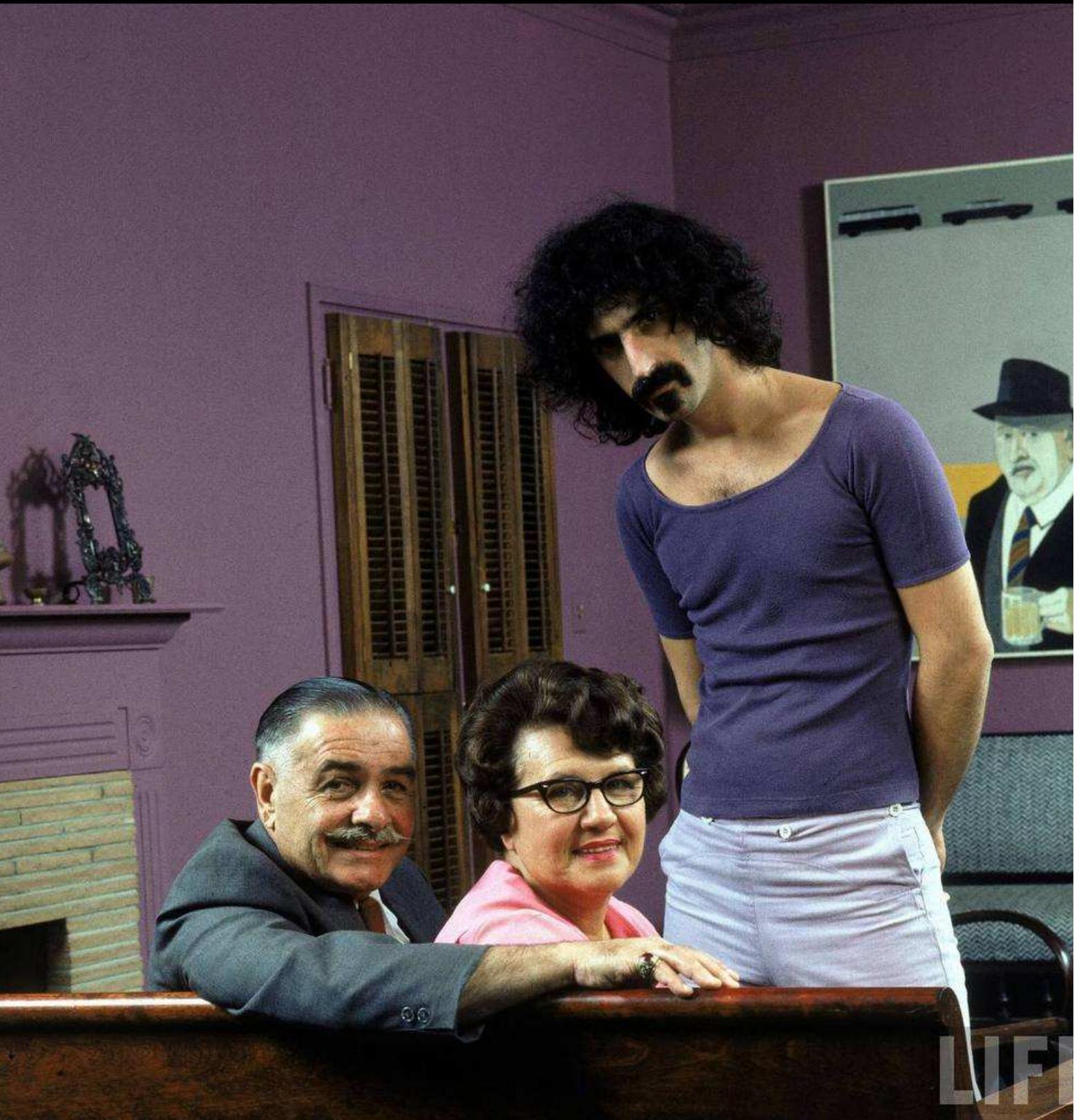
DISCOGRAPHIE:

ALBUM:

_ 1969 : *Audience* (LP Polydor 583065)

_ 1970 : *Friend's Friend's Friend* (LP Charisma CAS.1012)

Rock Pictures



Deposé par Greg

Frank Zappa



Déposé par Laurent

La pose, le côté déglingué, l'arrogance...

Keith Richards



Déposé par *Matthias*

Syd Barrett

PRESSE UNDERGROUND QUETTON



Peu de magazines créés à la fin des années 60 sont encore présents de nos jours. Quetton est l'un de ces quelques survivants et a fêté ses 42 ans en 2009. Pour en apprendre un peu plus au sujet de la presse underground en France qui mieux que Yaset - le fondateur de Quetton – pouvait répondre à mes questions.

Amaury : Avant tout il me semble important de contextualiser la naissance du magazine. Dans quel cadre fut-il créé ?

Yaset : La presse – avec de la fuite dans les idées - était triste, morne, casse burnes, et aussi grise que le papier sur laquelle elle s'imprimait. Brigitte Bardot fréquentait d'autres animaux que les fachos et les chiens.

À Londres le Pink Floyd du Sieur Syd Barrett créait l'événement, tandis que Gène Vincent rockait partout où l'on voulait encore l'entendre. Ici, en France, des anarchistes aimaient un certain Léo Ferré et les revues de rock étaient des sortes de fanzines bunkers produites par des clans pour ces clans. Les admirateurs de Buddy Holly, Eddie Cochran, Jerry Lee Lewis, Gène Vincent, Little Richard, Bo Diddley ou Chuck Berry n'appréciaient guère ceux des Kinks ou des Beatles, Rolling Stones, Pretty Things, Who, Yardbirds, Small Faces, Animals, Hollies, Manfred Mann...

Mohamed Ali perdait son titre de

Champion du Monde de Boxe pour refus d'aller se battre au Viet Nam. Le Ché se faisait assassiner. Le professeur Banard se tapait la première greffe cardiaque de l'histoire de la médecine. Et Otis Redding mourrait dans un accident d'avion.

C'est dans cette ambiance que QUETTON fut créé, le 12 juin 1967, histoire d'amuser les rockers et de contraindre les anarchistes à s'adonner à une rigolade stupide et contagieuse. Vaste, très vaste travail ! Mais qu'importait ce boulot, QUETTON venait de naître, et non de Dieu, la plaisanterie allait durer... un sacré foutu bout de temps bordel de merde.

La machine était en route, le mouvement underground était né. Bientôt, des centaines de titres existeraient – rien qu'en France, parmi les meilleurs des meilleurs, on saluera post mortem, THE STAR SCREWER, HOJALDRISTA, PIEDS NICKELÉS SUPERSTARS, ACTUAL HEBDO, LE PARAPLUIE, etc. Sur un rayon parallèle, mais sur une étagère autrement financée, ou trouvait aussi, ZINC, ACTUEL, FLUIDE GLACIAL, L'ECHO DES SAVANNES, HARA KIRI

HEBDO (futur CHARLIE HEBDO) et d'autres...

A : Quel est le contenu d'un magazine de QUETTON ?

Y : QUETTON c'est vraiment toute une histoire. Un journal généraliste, c'est un joyeux bordel. Dans ses pages, on trouve de l'info politique ou autre. De l'analyse littéraire ou non. Des critiques rudes ou pas. De la BD ou du dessin. Des photographies. De la poésie. Des textes sans sens. De la méchanceté gratuite aussi. QUETTON est une synthèse de tout ça. WILLEM a écrit un jour qu'il n'y a que dans QUETTON que l'on pouvait voir ce qui était dans QUETTON. J'aime cette formule.

QUETTON existe pour le bonheur des Scélérats, des esthètes et des Lecteurs Para Normaux. De même, s'est-il toujours dressé CONTRE les ouvriers normaux ! Ceux qui par leurs attitudes, renoncent, leur vote, offrent la scie à qui entend couper la branche sur laquelle ils sont – au demeurant – bien peu souvent assis. Alors QUETTON, il n'y a pas de milieu possible, on l'aime QUETTON ou on le déteste. La majorité des numéros mélange, en un bazar organisé, tous les styles dont il vient d'être question. Moi, le « responsable » du titre... je synthétise tout ce qui arrive par la poste ou le net. L'équipe étant géographiquement totalement éclatée sur Cherbourg, Rennes, Paris, Toulouse, Marseille, etc. Mais aussi en Belgique, Angleterre, Allemagne, Hollande, il n'y a jamais de réunion de rédaction digne de ce nom. Les auteurs envoient leurs travaux et, de plus en plus... je les publie quand le pognon est là. Et ce bon dieu de pognon il manque souvent.

A : Justement, comment fait-on pour financer et distribuer un tel journal aujourd'hui ?

Y : Longtemps, le n°3 finança par exemple le n°4, qui finança le n°5. Mais cet état de

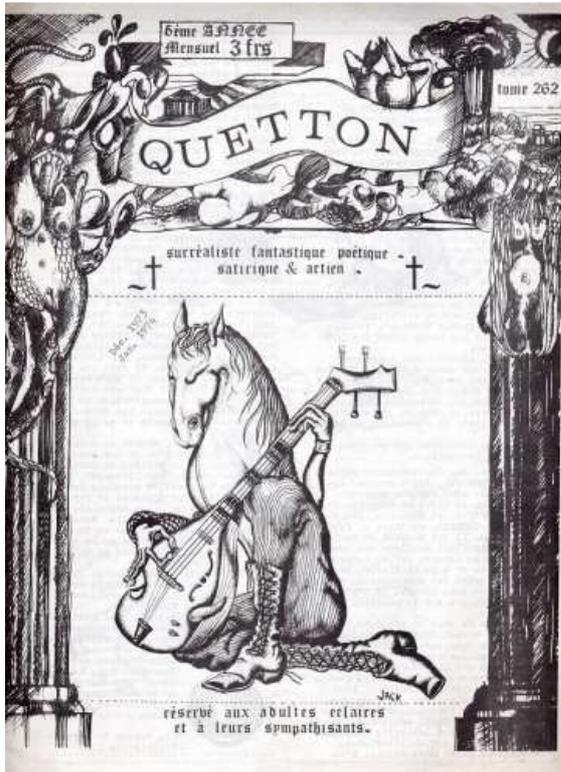
relève est aujourd'hui un souvenir. Beaucoup de numéros de QUETTON sont à présent « échangés » contre d'autres revues, contre des bouquins, DVD, entrées à des concerts ou à des festivals, chocolats classieux, peintures, dessins, etc. Il existait antan de très nombreux libraires qui écoulaient le type de presse auquel QUETTON appartient. Nombreux parmi ces libraires sont aujourd'hui à la retraite. Pire, certains sont décédés. Alors..., ce sont tous les FAISEURS du titre qui autour d'eux balancent qui 3, qui 6, qui 10, qui 25 exemplaires. À côté de ceux-là, un réseau de fidèles d'entre les fidèles, quand il le faut, crache au bassinet pour qu'un numéro voit le jour.



Mais tout est plus dur qu'antan. Le coût du timbrage d'un seul exemplaire est devenu dingue. L'impression d'un numéro ! S'il n'y a pas un imprimeur ami qui casse les prix, relève de la folie pure. Et il y a aussi la concurrence du net.

À deux reprises, la Municipalité de Cherbourg a subventionné QUETTON. Mais depuis la moitié des années 90, la subvention impose un tel flicage du titre et de ses collaborateurs, que j'ai décidé d'avancer seul dans la tempête, malgré les récifs qui se rapprochent de toutes parts. En clair, pour QUETTON, je ne

demande plus de subvention à qui que ce soit. Conséquence directe de ça... QUETTON sort quand il sort. Pas assez souvent, soit. Mais il sort toujours entièrement libre de son contenu et du choix de ceux qui habitent les pages d'un numéro. C'est frustrant quelque part, bien sûr ! Je reçois tant de boulots de tant de gens, que QUETTON devrait pouvoir sortir 6 fois l'an. La « matière » écrite ou graphique est là. Mais pas le fric, on l'a vu. La liberté conservée est à ce prix d'exister sans ce putain de fric. Qu'importe dès lors si le journal relève de plus en plus de l'O.V.N.I éditorial. QUETTON est là. Il n'est pas las.



QUETTON est vrai, authentique, sincère, il n'est pas une marchandise parmi d'autres, balancé au pays du commerce. Le marketing n'entre pas dans nos pages et la recherche du produit « consensuel » destinée à plaire au plus grand nombre je n'en n'ai ouvertement rien à foutre. En voulant plaire à tous, QUETTON se serait trahi.

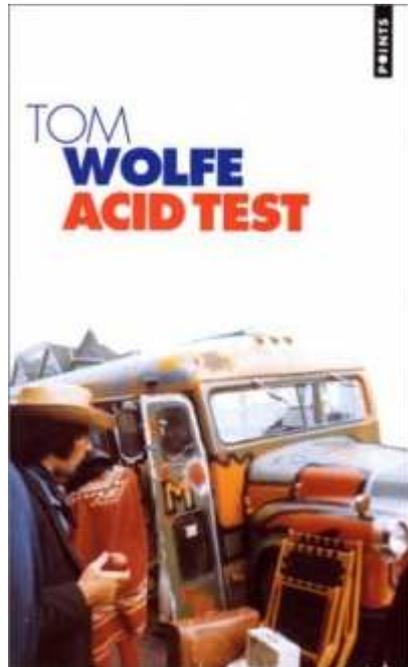
A : Quel avenir pour QUETTON alors ?

Y : Il se peut que par certains, l'ensemble de mon travail écrit ou sculpté soit perçu comme hérétique perte de temps. Et après ? Conquérant de l'inutile, faute d'avenir... je tue le temps ! Et je lève le majeur de ma main droite contre les dogmatiques de l'art, contre les censeurs de l'art, contre les autocenseurs de l'art, contre les modes dans l'art, contre l'art voué au seul fric, contre l'art politiquement « acheté » (j'ai des noms à donner, qui n'en veut ?). Alors ? Ben Mort aux cons et vive la liberté (l'un n'allant généralement pas sans l'autre).

Propos recueillis par Amaury.

TOM WOLFE

ACID TEST



Protagoniste du Nouveau Journalisme, Tom Wolfe signera avec son premier roman un manifeste du psychédélisme. Embarqué dans un autobus dégueulant de Day Glo et empli d'un arsenal d'acides & autres drogues hallucinogènes, Tom narre la formidable épopée des Merry Pranksters de Ken Kesey (*Vol au dessus d'un nid de coucou*) à travers le pays, qui de la virée en autobus à l'initiation collective du dépassement de soi à travers l'expérience du LSD, posent les fondements de l'éclosion du mouvement psychédélique.

Loin d'en faire un simple récit, Tom Wolfe se penche avec minutie sur la philosophie des Pranksters, décortiquant les personnages, analysant les rouages cramés de cette virée cosmique, les plongés sous acides et cette incroyable exploration collective. La plume de l'auteur est elle-même imprégné de cet esprit cosmique et hallucinatoire, déstructurant ses textes, redondance de faits et martèlement de vérités abruptes qui clôt certains passages totalement délirant.

Acid Test, c'est un voyage en plein cœur de la contre culture américaine, où se télescopent dans un enchevêtrement de trips exaltants et cintrés, les Hells Angels, la Beat Generation (Kerouac, Ginsberg), la Beatlemania (et sa scène monstrueusement flippante), les Grateful Dead, Tim Leary, les Happenings et autres acides test, le FB Eyes (jeu de mot cher à Tom Wolfe)... Tout un pan de l'histoire du mouvement psychédélique en un peu plus de 500 pages, s'enchaînant à un rythme infernal. Se dévoile alors le grand danger de cette virée incantatoire. Des conséquences du LSD à la synchronisation des délires, les Pranksters finissent par se retrouver confronté à la mystification de leurs démarches. Ce qui apparaissait comme une formidable aventure libertaire et collective s'enracine dans les fondements même d'une société castratrice.

Tu es avec le bus, ou tu es en dehors du bus

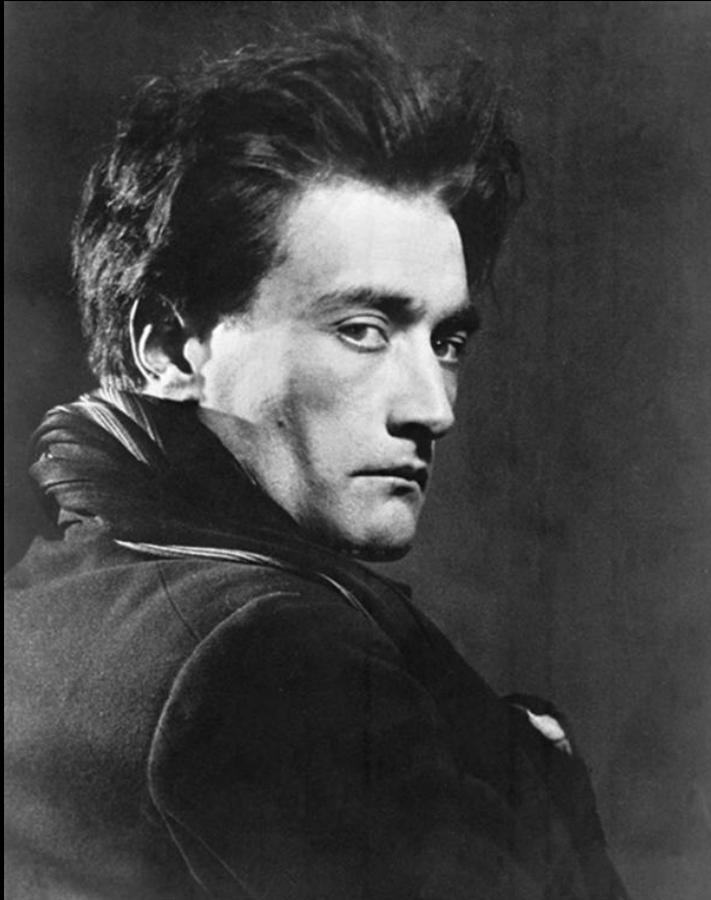
Désertant le pays suite à de grotesque poursuite (détention de marijuana !), Ken Kesey revient en apôtre, ponctué d'un nouveau message. Le dépassement de l'acide est alors un prétexte à la multiplication des tests qui se font de plus en plus sauvage. Mais la société entre temps a changé, la révolution psychédélique s'est fait bouffer par le libéralisme capitaliste, Graham règne de main de maître sur San Francisco, et les Pranksters finissent par être en dehors de la société.

Tu es avec la société, ou tu es en dehors

Au final, Acid Test s'apparente à un road movie dégingué, haletant, furieusement vivant, à travers l'embarquée la plus dingue et la plus sauvage que les sixties ont connu.

Lou





Antonin Artaud

Le cancer vient de la folie réprimée

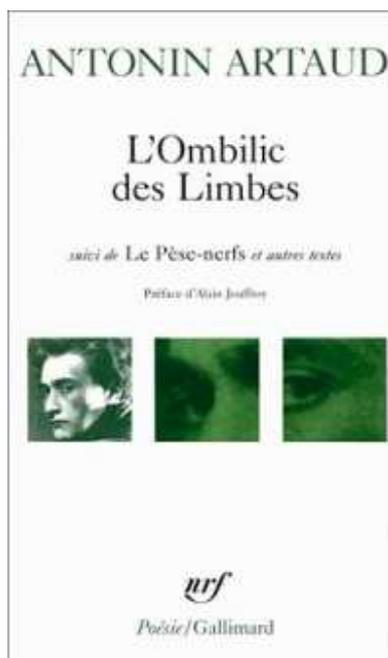
« Le génie, ça démarre tôt/mais parfois ça rend marteau/J'veux parler bien sur d'Antonin Artaud ».

Merci donc à Serge Gainsbourg pour sa citation. En plus de me fournir une superbe intro, il résume parfaitement le dilemme. Toute sa vie (1896/1948), Artaud a louché entre ces deux pôles d'excellences. Trop cintré pour profiter de son génie. Mais aussi trop clairvoyant pour renier totalement la prédestination à être maboule.

Fascinant visionnaire, très tôt porté sur les médias d'avant-garde de son époque (le cinéma et le théâtre) son écriture était physique, autant qu'authentiquement psychique. Capable de faire cracher les mots comme une pédale wha wha, il a traduit comme personne la longue descente aux enfers de la conscience qui s'égaré. Grand utilisateur des dopes les plus secouantes, laissant derrière lui (sans peine) tout le mouvement surréaliste, il finira par se brouiller avec André Breton (un de plus)

pour suivre son propre chemin de croix.

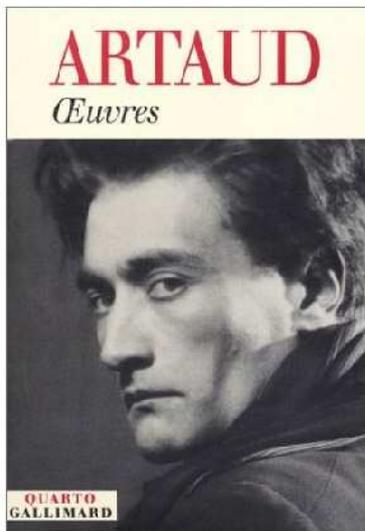
Jusqu'au Mexique, où il sera initié par une tribu d'Indiens aux champignons magiques. Au terme d'un voyage épuisant. En retour, il balancera un manifeste vitriolique, pour dénoncer la misérable condition de ses hôtes. Et prévoira, sans se tromper d'un micron, toute la démesure du divertissement moderne.



Si la littérature française du vingtième siècle a tremblé un jour, c'est bien sous les coups de marteau d'Antonin Artaud. Occupé à casser la jolie vitrine. Pour révéler la laideur de la vie. Son visage hideux, sous un masque de respectabilité toute petite-bourgeoise. Attention, entre les lambeaux de chair, et le sang qui coule, la souffrance est longue.

Interné pendant toute l'occupation (les terrifiants « Cahiers de Rodez ») et

ressorti plus givré que l'Himalaya, il est mort après une dernière défonce mal maîtrisée.

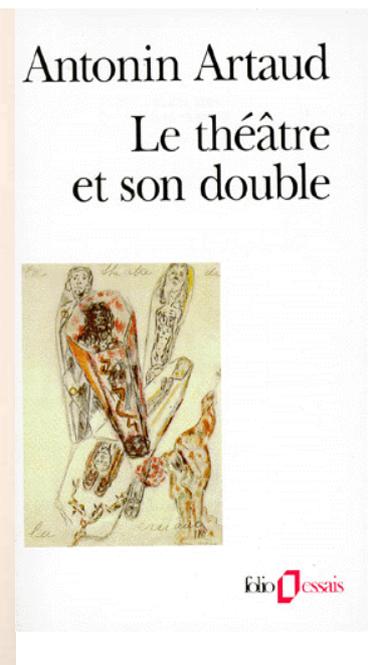
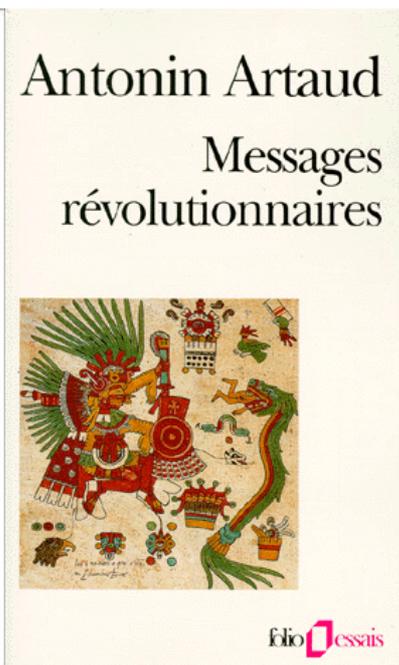
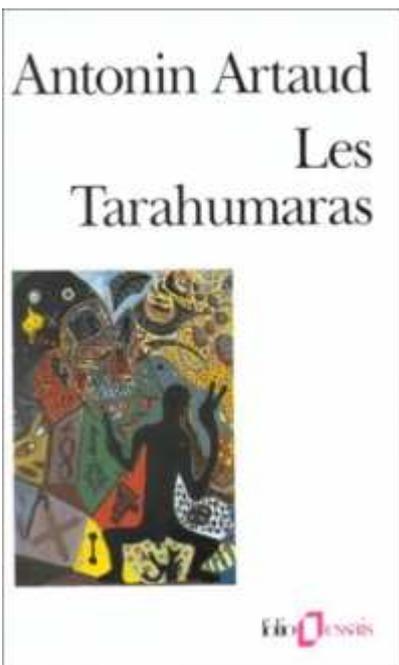


Nous reste une des œuvres les plus coupantes qui soient. Jungle de mots, ou jaillissent autant ombre que lumière. À coups de pont-levis dans les dents souvent. Jamais pour rien, jamais gratuitement. J'ai pratiqué l'homme en pleine dépression nerveuse. Croyez-moi, les effets secondaires sur l'inconscient sont ravageurs. Les syllabes en bouillie, la sémantique culbutée comme une gueuse, au bordel de la grammaire. Et le souffle qui passera alors, fussiez vous réceptif, vous tatouera l'intérieur avec entrain. La liberté intellectuelle a un prix.

Laurent.

Bibliographie sélective.

Les Tarahumaras.
Messages révolutionnaires.
L'Ombilic des limbes.
Van Gogh, le suicidé de la société.
Le Théâtre et son double.
50 dessins pour assassiner la magie.



NIRVANA

Nirvana

Live At Reading

Par Léon Cobra



ALL APOLOGIES

Le 30 août 1992 Nirvana donne un concert mythique à Reading.

... In Reading gaol by

Reading

Town

There is a pit of shame...

... Dans la prison de Reading à Reading

On peut voir une fosse infâme...

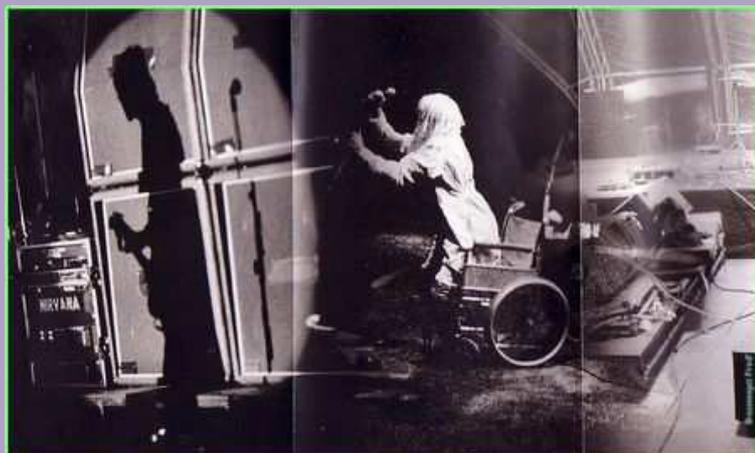
Krist Novoselic, le bassiste, pousse un fauteuil roulant jusqu'au micro ou Kurt Cobain, vêtu d'une blouse blanche prononce quelques mots dans une mise en scène minimaliste aussi médiocre que le traitement volontairement abrupt des images du film *Last days* de Gus Van Sant. - Bon alors ? Tu lis Oscar Wilde ou tu regardes *Paranoid Park* ? Décides-toi ? Je double le son du DVD de Nirvana avec le CD sur la platine du salon !

Des mots d'infirmier ou de chimiste ?

Le fauteuil de profil. Un gros plan des roulettes. Une chaise électrique, tu y penses, toi aussi... Une scène trop vide, trop grande, pas vraiment une scène car le spectacle les trois musiciens, ils s'en foutent .. ! Le

échelle mobile numérique ...

... Kurt échelle



Superbe parabole que ce Nirvana-là... Rolling Rockin' Chair is Reading over... Fauteuil d'époque... tendre comme la croûpe moqueuse d'une mutine ingénue à peine indomptée... grinçante comme les articulations vermoulues en bois de coque d'un maître du thon rouge condamné à la pêche à cloche-pied...

LE Kurt a fait long court... le Grand Bouillon l'a repris en son Saint-Cube !

LE Roi n'est plus... le Grunge partout... entre les Ors-teils-mêmes de la Raie-Publique...

GRUNGE, tu sais, c'est la pourriture sous les pieds. Vise l'état de délabrement de ces mecs ! Des champignons entre les orteils, les chaussettes trouées; ça fait longtemps qu'ils pissent des lames de rasoir sur le Glam, pas leur trip, les paillettes, les changements de redingote et le blues pour souffler...

On ne verra jamais le public ; juste une masse, un trou noir...

... *And in it lies a wretched man*

Eaten by teeth of flame...

... *C'est là que gît un misérable humain*

Dévoré par des dents de flamme...

Paroles apathiques dans la distorsion... Saturée / saturnisme / Saturne ... du plomb dans l'énergie.

L'électrolyte et ses acolytes nous délivrent une galvanisation thérapeutique de première classe inversée : courants alternatifs tryphasés-polyphasés ... Amphés Purple Crew : You can be my partner en lambeaux (en grunge dans le texte)... Kurt saturé, coupé de brusques déchirures, salive une scierie mécanique aux grincements réguliers, étincelles bleues-rouges-grises...

Une camisole chimique pour la dernière idole du Rock N Roll !!!

Et le crétin danse... Danse ? Se trémousse, sautille, s'essouffle. Y' sors d'où cet abruti ? Casse-toi de la vidéo, tu m'emmerdes, tu fais tâche entre Kurt Cobain et Dave Crohl, le batteur. Tranchez les fils de ce misérable pantin, qu'il s'écrase au sol. Dégage morveux.. ! Va te briser les os dans la fièvre d'un samedi soir de Seattle où tes pas de danse disparaîtront dans la fusion de l'acier saturé... Putain, il nous parasite combien de morceaux, ce branleur ? Tu connais pas Pina Bausch, hey la binocle ! Que quelqu'un m'explique ?

On t'expliquera pas, Cobra, t'es trop vieux pour comprendre...

... *In a burning winding-sheet he lies*

And his grave has got no name...

... *Il gît roulé dans un drap qui le brûle*

Marie ? Chérie Chérie... vous avez 10 minutes ?

Je reconnais bien cette tienne écriture... éperdue, raccourcie, tranchante, démembrante...

Marie ? La charpie viiiiiite !... j' vous avais dit "pas les dents" !!!

Cette arme létale tripale... qui nous a - toutes et tous - un jour de gigot difficile, éventrés...

fumants d'évidence... fayots à l'air...

ce maillet qui aurait dû/pû te rapporter le découillu Con_court de dupes, s'il navet porté ce non_name... ni hélicon ni gong...

Marie, putainque congue... j'avais dit low-cost à vapeur !

Tu as passé ton tour, Camarade, choisi de t'égosiller sur ce vieux crouton d' Monde sourd et miettes...

coma 100 râleurs... 50 selon les baveurs de police...

Marie, signez la main courante pour moi... la mienne est prise !...

Cette dague de lancé cobrale, enduite de venin pâle et dont l'éclat blanc brille

dans la peur bleue de ses victimes en vrille avant que le coup raye et porte...

Marie, les courants d'air... merdreuuu... mes paroles s'envolent and rollent !...

Que l'Esprit de (la) L'Etre en ton Regard demeure aussi loin que porteront nos flèches souples à leurs Coeurs...

pour solde de tous contes !...

la SF est fini... impossible rebours...

Vous n'allez pas nous planter là ?

Siii... Marie, vous tirez et on s' casse !

Un jour, nous serons face à nos Horizons !...

Thank YOU, Man

Salut Marie pour moi... Hahaha

NIRVANA ...

Umberto Pato

(à Cobra - le 20 mai 2010)

Territorial Pissing... Voici le dernier acte. Après Kurt Cobain, il n'y aura plus rien que des employés du Show Bizz qui se la pètent, remake, people rock star copier-coller-remixer 50, 60, 70, 80, clonez votre décennie ...

Oui, le sorcier vous offre la cérémonie finale et un dernier morceau pour rendre hommage aux maîtres de l'énergie, aux WHO et à Hendrix confondus en un hommage tragique comme une parodie...

Flambez guitares, éventrez les tambours, lancez les cymbales comme des boomerangs tranchants ! Jouez l'hymne ! Décapitez le cirque musical ! Il n'y a plus d'avenir car il n'y a plus d'instruments pour célébrer le rituel ! Casser les instruments de musique pour interdire les deux, trois rappels programmés des tournées des stades des géants du Star Système.

Le rock est acéphale ; sans chef, sans leader, sans fond de pension... Voici la fin, la vraie, the END, celle de Jim M le maudit, en un larsen assourdissant qui finit par s'éteindre comme les braises d'un feu trop ancien... Vapeurs, pressions, saturation du sang, plus d'oxygène ...

Tympan crevés, le fauteuil roule vers l'asile d'aliénés...

VIDE. ...

And all men kill the thing they love

By all let this be heard ...

... Or chacun d'entre nous tue ce qu'il aime

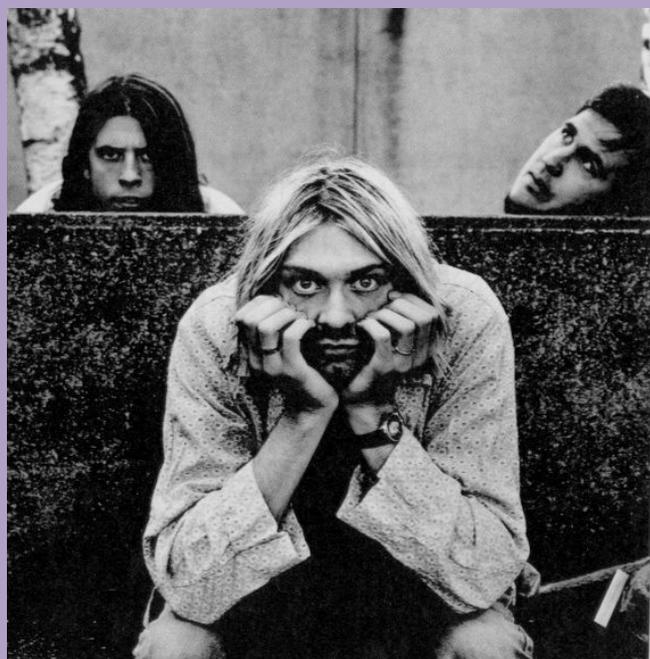
Que chacun l'entende sans fard ...

Kurt COBAIN est mort en Avril 1994.

Il voulait réaliser la saturation. Un supplément de musique est inutile. Tout est dit. La saturation est réalisée.

Toute tension donc toute anxiété a disparu, c'est l'autre rive, le séjour immuable : le NIRVANA !

Léon COBRA / 10/05/2010 22:33



Coup de gueule

Citoyens



*Oh Toi Citoyen Européen, qui va passer tes soirées au mois de juin à zieuter devant la machine infernale des gars pétés de thunes soulevaient des milliards sous leurs crampons,
Toi qui boursicotés le soir en rentrant du taf et qui contribues à jouer avec la vie de milliers de ménages justes pour pouvoir assouvir ta dépendance consumériste,
Toi qui envois valdinguer les préoccupations écologistes par pur raisonnement économique là où ton même s'émerveille devant tant de beauté naturelle,
Toi qui acceptes la fatalité déraisonné que tes élus t'imposent, alors que ces derniers ne sont pas plus représentatifs qu'un morceau de barbaque donné par des sondages truqués jusqu'à la moelle,
Toi qui t'insurges devant tant de violences débitées par les faits divers de journaliers en mal de sensation, alors même qu'autour de toi tu acceptes cette violence sociale et y contribues,
Toi, citoyen européen, qui vomit sur la civilisation grecque par peur de contamination...
Oui, toi citoyen européen, qui est entré dans une vision apocalyptique du tout sécuritaire,
Toi qui souhaites le meilleur pour tes mêmes, une bonne école sécurisée et élitiste, un bon taf' sur et bien payé, une femme et des gamins, une baraque, un chien, une grosse caisse, et des tas d'autres certitudes qui te font entrer dans le moule vaseux d'une humanité en perdition,
Toi qui ne sais plus ce qu'est l'utopisme, ringardise élevée au rang de sacrifice,
Toi qui refuses la vie et ses éternels doutes et vices, ses déprimés et ses joies, au nom d'une société parfaite qui a pour Dieu Big Brother...
Big Brother te bouffe dans tes entrailles, tu ne picoles plus, tu ne fumes plus, tu ne bouffes plus, tu ne baisses plus, tu ne jouis plus...
Et pendant ce temps, des hommes et des femmes se font mettre devant tes yeux hagards et emplis d'indifférence, à sacrifier le peu qu'ils ont à offrir à leurs mêmes, tout cela pour Big Brother made in Europe,
Pour sauvegarder un système qui chaque jour devient de plus en plus infâme, violent, inquisiteur, moraliste, dégueulant sa haine de l'Homme,
Oui, toi citoyen européen, tu es responsable de ce qu'il adviendra à tes mêmes, de cette indifférence qui liquéfie le peu de solidarité humaniste,
Tu es responsable de ce qu'il se passe en Grèce, en Afghanistan, et aux quatre coins du monde, par tes agissements et cette désespérante fatalité qui te caractérise,
Caches toi, enfouis-toi dans tes contradictions vaguement gauchistes, fermes les yeux et prie... Big Brother...
La fatalité est une avarie qui empeste nos âmes jusqu'à nos entrailles pourrissantes de haine...
Toi, citoyen européen, qui détiens la vie entre tes mains,
Dis-toi que rien n'est jamais acquis, le monde peut changer...
Il faut juste en avoir les couilles...
Soutien au peuple Grecque et à tous les peuples opprimés...*

Equipe Rédactionnelle :

**Greg, Othall, Laurent, Guillaume,
Amaury, Sylvain, Patrice, Lou.**

Contact :

<http://raveup60.da-forum.com/>

Adresse du Blog :

<http://fuzzine.over-blog.com/>



COMME UN ZINE ... EN PLUS FUZZZZ